

NOUVEL
AVIS AU PEUPLE,
OU
INSTRUCTIONS

SUR certaines maladies qui demandent les plus prompts ſecours, &c.

On trouve chez le même Libraire,

Essai sur la théorie & la pratique des maladies vénériennes, traduit de l'anglois de Nisbet, par M. Petit-Radel, in-8°. br. 5 l. relié 6 l.

Conseils aux femmes de quarante ans, par M. Petit-Radel, in-8°. broché. 15 s.

Essai sur le lait, considéré médicinalement sous ses différens aspects, &c. par M. Petit-Radel, nouvelle édition in-8°. broché. 3 l.

Discours sur les devoirs, les qualités & les connoissances du Médecin, traduit de l'anglois de Grégory, in-12. br. 2 l. 8 s.

Observations sur les Hôpitaux & sur les différentes maladies qui y regnent, traduit de l'anglois de Aikin, in-12. broc. 1 l. 10 s.

NOUVEL
AVIS AU PEUPLE,
OU
INSTRUCTIONS

SUR certaines maladies qui demandent les plus prompts secours, & sur quelques autres qui, avec une apparence peu inquiétante, sont souvent accompagnées de suites fâcheuses.

Ouvrage où l'on a joint quelques regles auxquelles doivent s'astreindre les valétudinaires, comme ceux qui se portent bien.

Par M. PETIT-RADEL, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & ancien Chirurgien Major du Roi aux Indes Orientales.

Principiis obsta serò medicina paratur,
Cùm mala per longas invaluere moras.



A PARIS,
Chez BRIAND, Libraire, hôtel de Villiers, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, N°. 22.

1789.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MONSIEUR

DUPUIS,

DIRECTEUR

DU JARDIN ROYAL

DES TUILERIES.

Mon ami,

Acceptez, je vous prie, ce petit Ouvrage comme un témoignage de l'amitié sincere qui me lie depuis long-temps à vous. Comme de part & d'autre

ce n'est point l'intérêt qui en a jetté les fondemens, mais bien la convenance de nos caracteres, je me flatte que rien ne pourra l'altérer, & c'est dans cette persuasion que je me dis,

MON AMI,

Votre très-humble & obéissant serviteur,
PETIT-RADEL.

AVANT-PROPOS.

En publiant cet Avis, c'eſt avouer formellement que nous ſommes bien éloignés de l'opinion des Praticiens qui croient que faire un Ouvrage de Médecine pour le Peuple, c'eſt forger des armes pour les mettre entre les mains d'un inſenſé. Cette comparaiſon qu'ont coutume de faire ceux qui s'arrogent le droit de décider deſpotiquement de tout au tribunal de leur raiſon, nous paraît ſingulièrement claudicante. En effet, ſous la dénomination générale de Peuple, ſe trouvent nombre de perſonnes qui, en Médecine, comme en toute

autre ſcience d'obſervation & de pratique, peuvent ſouvent mieux ſe conduire d'après les ſimples lumieres du bon ſens, que ſi elles étaient guidées par des Praticiens trop ſyſtématiques. Or, ſi celles-ci ne peuvent pas ſuivre les théories compliquées de la plupart des maladies, comme l'homme de l'Art, du moins leur jugement ſouvent leur ſuggere dans les cas preſſans la conduite qu'elles doivent tenir, avec autant de préciſion que la longue expérience pourrait le dicter aux Praticiens les plus conſommés. Quelques connaiſſances ſur le moral de l'homme & ſur les principaux organes de ſon économie, quelques notions de Phyſique, de Chimie & de Botanique,

étayées ſur des raiſonnemens juſtes & conſéquens, ſont pour elles un fonds dont elles apprécient la valeur dans les cas urgens où le premier venu eſt écouté, faute d'un plus inſtruit.

Une réflexion judicieuſe de quelques Philoſophes qui ont été à portée de voir à combien de maux étaient expoſés les hommes que leur genre de vie éloigne des lieux où l'opulence & les agrémens attirent l'homme inſtruit, eſt qu'on néglige trop dans l'éducation les connaiſſances qui ont rapport à ſa propre conſervation. Sans prétendre qu'on doive ſe rendre familiere une ſcience où la vie la plus longue ſuffit à peine pour s'appro-

prier par l'étude l'expérience des Praticiens célebres qui nous ont précédé, ne pourrait-on pas du moins apprendre les moyens de ſecourir dans un accident dangereux & preſſant ſon épouſe, ſon fils, ſon ami, un bon domeſtique, enfin un malheureux inconnu; car tout homme, dans ces cas, a droit au ſoins d'un cœur ſenſible. Beaucoup d'Ouvrages ont déjà paru ſur ce plan; mais ils ſemblent moins faits pour remplir ce but que pour étaler diverſes recettes dont l'application mal indiquée ne peut avoir que des ſuites funeſtes. Les vues de quelques-uns de leurs Auteurs peuvent être louables; il y a en effet tant d'occaſions de donner des conſeils, & ſi grand que

ſoit le nombre des Médecins, ils ſont ſouvent ſi peu à portée d'être conſultés, que l'on ne ſaurait que trop accueillir les travaux bien réfléchis de ceux qui cherchent à ſuppléer à cet inconvénient. Mais ces travaux ne doivent point préſenter la ſcience dans tout ſon enſemble; car quel ſerait l'homme du monde qui, à cet égard, puiſſe valoir l'homme de l'Art élevé dès ſon enfance pour remplir ſon état? Ils ne doivent offrir que la partie qu'il eſt indiſpenſable de connaître à l'homme inſtruit qui apprécie ſon exiſtence & celle des autres, celle enfin dont il peut lui-même mettre les regles en pratique dans les cas urgens, où tous les ſecours qu'il devrait puiſer dans la vraie ſource

viendraient à lui manquer. C'eſt pour répondre à ces vues que nous avons raſſemblé dans cet Ouvrage tout ce qu'il eſt eſſentiel de connaître à ceux qui ne ſont point à portée des gens de l'Art pour les guider & rendre leurs tentatives auſſi heureuſes qu'elles peuvent l'être.

A la campagne, ſur-tout, où l'on eſt éloigné de tout ſecours, l'on voit ſouvent périr en peu d'inſtans des perſonnes atteintes de quelques-uns des accidens graves qui demandent qu'on agiſſe ſur-le-champ. En pareil cas, tout ſeigneur humain, tout curé charitable, tout homme enfin qui aura médité notre doctrine, y trouvera

tout ce qui eſt ſuffiſant pour faire diſparaître entiérement des ſymptômes d'une mort apparente, ou tout au moins dans des circonſtances moins graves, ce qui eſt néceſſaire pour préparer utilement les voies au Médecin que ces ſecours préliminaires donneront le temps d'appeller.

Dans un Livre tel que celui-ci, deſtiné à l'utilité générale, les gens de l'Art n'y trouveront rien qui puiſſe enrichir le tréſor des connaiſſances qu'ils ont acquiſes. Les gens d'un certain monde n'y rencontreront pas non plus les moyens d'affecter à peu de frais une connaiſſance étendue de la Médecine; mais l'homme humain & ſenſible

y puisera les moyens de mériter une récompense qui sera dans son propre cœur, & que lui seul peut évaluer.

Paris, ce 10 Février 1786.



NOUVEL AVIS AU PEUPLE, OU INSTRUCTIONS SUR LES MALADIES ET ACCIDENS QUI ARRIVENT LE PLUS FRÉQUEMMENT.

INTRODUCTION.

LORSQU'ON fait attention aux phénomenes que le corps humain présente en santé ou en maladie, l'on y

découvre bientôt les effets d'une force toujours active, qui porte au-dehors toutes les ſubſtances dont la préſence nuit à l'ordre de ſes fonctions, ou qui les dénature & leur donne une combinaiſon nouvelle, propre à ſympathiſer avec les loix de ſon organiſation, quand elles en ſont ſuſceptibles. Qu'un grain de ſable, par exemple, ſéjourne entre les paupieres & l'œil, les larmes abondent, & ne trouvant point une iſſue ſuffiſante par les conduits qui les portent dans les narines, elles ſe répandent ſur les joues & entraînent avec elles le corps étranger qui, par ſa configuration, eût enflammé l'organe. Qu'un air chargé d'exhalaiſons ſulfureuſes ou arſenicales parvienne juſqu'aux poumons, l'impreſſion excitée ſur les ſurfaces des vaiſſeaux aériens, ſe communique bientôt à toute la machine, & la toux, qui en eſt la ſuite, appelle de toutes parts les

humeurs propres à noyer ces molécules malfaiſantes qui ſont rejettées enſuite mêlées à des crachats plus ou moins viſqueux. Les ſubſtances alimentaires les plus douces ont-elles été préparées dans des vaiſſeaux de cuivre qui leur aient communiqué de mauvaiſes qualités, parvenues dans l'eſtomac, elles y excitent un ſpaſme qui en opere l'expulſion. L'obſervation de ces faits & de nombre d'autres conſtate donc une vie, une action ou une ſympathie générale & commune à toutes les parties du corps humain. Celles même qui ſemblent avoir le plus d'indifférence pour la conſervation de l'ordre, conſidérées dans l'état de maladie, ne ſont pas moins ſuſceptibles du même ſentiment que celles qui paraiſſent y contribuer le plus. Ainſi, quand une portion d'os, par exemple, eſt frappée de mortification, les parties environnantes prennent tous

les moyens de s'en préſerver, leurs vaiſſeaux s'érétiſent, ſe gonflent & chaſſent, ſous la forme de lames oſſeuſes ou de matieres putrides, tout ce qui aurait pu leur porter atteinte. Loin donc que la nature, ou ce penchant ſecret de nos organes vers la régularité d'action, ſoit ſouvent dans le plus profond ſommeil, comme il le pourrait paraître à des yeux peu accoutumés à ſes opérations, elle eſt au contraire dans une inquiétude continuelle ſur le libre exercice des fonctions. Ce travail lui eſt peu onéreux en ſanté; elle n'a qu'à veiller alors à la continuation de l'ordre déja établi, & ce ſoin entre tellement dans ſes vues, qu'on ne ſaurait l'en priver, ſans ôter quelque choſe à ſon eſſence. Il n'en eſt pas de même en maladie, elle porte tous ſes regards vers la partie ſouffrante, elle abandonne en quelque façon toutes les autres, pour

ne s'occuper que de celle-ci. Si ce ſont des ſubſtances étrangeres à notre organiſation qui occaſionnent le déſordre, elle les travaille & ſe les approprie, pour ainſi dire, ou bien elle les diſpoſe à ſortir de ſon domaine en leur donnant un caractere qui ſympathiſe avec la peau, les reins ou autres excrétoires qu'elle choiſit le plus ſouvent pour leur iſſue.

Mais ſouvent ſes efforts ſont vains; la cauſe morbifique venue du dehors ou procréée en-dedans, les rejette tous, elle ne peut céder qu'à des moyens combinés & dont l'eſpece varie ſelon les circonſtances; ſon action ſouvent fait naître des accidens ſur leſquels il n'eſt que trop ordinaire de ſe méprendre; quelques-unes ne demandent aucune attention, pendant que d'autres en exigent une très-grande, & dans

beaucoup de cas il faut ſe décider promptement ſur le genre de ſecours qui convient ; ſi l'on tarde, le mal s'aggrave & devient bientôt ſupérieur aux efforts les mieux combinés de l'Art.

Quoique l'on accorde que la nature ſoit le meilleur médecin, devra-t-on s'expoſer dans ces derniers cas aux haſards de ſes réſolutions ? reſtera-t-on ſpectateur oiſif des troubles qu'elle excite, ſans oſer lui oppoſer aucune réſiſtance ? Non, une telle conduite ſerait trop ſouvent accompagnée de ſuites fâcheuſes, pour ne pas dire funeſtes. Mais s'il eſt un tems où ſa marche doive être contrariée, où il faille arrêter l'énergie des cauſes qui la ſollicitent à l'action, pour en prévenir les effets plus ou moins fâcheux, c'eſt, ſans contredit, dès le commencement d'une maladie

quelconque. On peut l'exciter ici, ou l'aſſoupir avec le plus grand avantage, ſelon que les circonſtances le demandent, ſans que l'on ait rien àr e-douter des accidens qui ont à peine paru. On peut tenter l'extraction des ſubſtances étrangeres par des moyens mécaniques qui ne conviendraient point à un terme plus avancé, ou ſolliciter l'évacuation de celles qui ſont dans les premieres voies, par des remedes irritans qui en operent l'expulſion. Tout favoriſe alors les tentatives; mais il faut ſaiſir le moment, car, comme l'obſerve le Pere de la médecine, il eſt ſouvent d'une bien courte durée.

Les détails où nous allons entrer ſur les maladies qui arrivent inopinément, & ſur les ſuites graves dont elles ſont accompagnées quand on ſe méprend ſur leur véritable nature,

prouveront qu'elles méritent plus la considération d'un chacun, que celles qui ſont annoncées d'avance par une nombreuſe ſuite de ſymptômes, & qui, par leur lenteur à paraître, laiſſent tout le tems à la réflexion.



CHAPITRE PREMIER.

Des Maladies occaſionnées par des ſubſtances vénéneuſes, & du traitement qui leur convient.

1. IL n'eſt point de maladies qui arrivent auſſi inopinément & auſſi fréquemment que celles-ci. L'habitant de la ville, comme le cultivateur à la campagne, y ſont journellement exposés, & chaque claſſe d'homme en éprouve les fâcheux effets, ſelon que ſes goûts, ſon genre de vie, & quelquefois le haſard même les font éclore. Il n'en eſt point non-plus qui demandent de plus prompts ſecours ; car, pour peu qu'on tarde à les donner, les organes en convulſion les rejettent tous, & l'on voit périr en peu de tems les malheureux qui, quelques heures avant, étaient loin de prévoir une fin ſi funeſte.

Ce que c'eſt que Venins ou Poiſons.

2. En général, l'on entend par *venins* ou *poiſons*, toutes ſubſtances qui, introduites en très-petite quantité, & ſous quelque forme que ce ſoit, dans l'économie animale, peuvent produire les plus grands troubles, & ſouvent même la mort. Ces ſubſtances, telles malfaiſantes qu'elles puiſſent être, priſes en certaines circonſtances, & corrigées convenablement, ſont cependant les plus puiſſans remedes que l'on connaiſſe contre pluſieurs maladies. La Médecine en fait un choix & une application qui ſont entiérement de ſon reſſort; les empiriques y ont également recours; mais comme leur compoſition premiere leur eſt entiérement inconnue, & qu'ils n'ont aucune notion ſur la nature des maladies pour leſquelles ils les emploient, ils manquent de cet eſprit de comparaiſon propre à leur manifeſter les circonſtances dans leſquelles

Deviennent des remedes.

ils en pourraient tirer un grand avantage.

3. On trouve des poisons dans les regnes minéral, végétal & animal. Ces poisons sont naturels, c'est-à-dire, tels que ces regnes les fournissent, sans aucun mélange quelconque de substance étrangere, ou ils sont mixtionnés & préparés par une haine secrette qui cherche à masquer ses traits pour les rendre plus funestes. Leurs sources.

ARTICLE PREMIER.

Des Poisons du regne minéral.

4. S'IL est un genre de poison auquel l'homme doit être moins exposé, il semble que ce devrait être ceux que nous considérons ici. Ils sont plus ou moins le produit des opérations chimiques qui en ont établi la nature.

Ils ne ſont délivrés dans le commerce qu'à des perſonnes bien connues dont l'état les exige ; ſi on les donne à d'autres, c'eſt en ſi petite quantité, qu'on aurait peine à croire que, pris inconſidérément, ils puſſent avoir aucune mauvaiſe ſuite. Cependant, combien n'arrive-t-il pas qu'une perſonne qui a ſoif, trouve ſous ſa main une bouteille d'acide vitriolique, d'eau-forte, d'eau-régale, qu'elle prend pour de l'eau & qu'elle avale avidement; qu'un enfant, un domeſtique gourmand, les trouvant à leur portée, les prennent pour de la liqueur qu'ils s'empreſſent d'avaler ; qu'un homme qui attente à ſes jours, ne pouvant obtenir des droguiſtes & apothicaires les poiſons qu'il deſire, en obtient plus facilement ceux-ci ſous différens prétextes d'utilité pour des opérations d'artiſtes ; qu'un charlatan imprudent livre à un malade une préparation

mercurielle plus ou moins corroſive, qui, priſe en une ſeule doſe au lieu de pluſieurs, occaſionne les accidens les plus graves? Ces circonſtances fâcheuſes, qui ſe répetent tous les jours, demandent que nous entrions dans quelques détails qui, s'ils ſont inutiles à pluſieurs, ſont au moins très-néceſſaires au plus grand nombre.

5. Le regne minéral eſt celui de tous les regnes qui abonde le plus en ſubſtances vénéneuſes; on les trouve ſous formes ſalines, métalliques ou ſulfureuſes. Leurs effets ne ſe manifeſtent ſur le corps qu'autant qu'elles ſont dans un état de ſolution, & qu'elles ſont appliquées ſur des ſurfaces privées de leurs tégumens, ou ſur celles qui, par les vapeurs dont elles ſont continuellement humectées, jouiſſent de la plus grande ſenſibilité; cette derniere circonſtance n'a cependant pas toujours lieu à l'égard de certains poiſons,

Les salins.

6. Les poisons salins sont, en général, tous les acides minéraux concentrés, tels que l'huile de vitriol, l'esprit de nitre fumant, l'esprit de sel, les alkalis concentrés, les sels métalliques, comme le vitriol de cuivre, de Mars, de Mercure, le tartre stibié, & tous les sels corrosifs, les chaux métalliques, telles que le vert-de-gris, la litharge & la chaux-vive.

Les métalliques.

7. Les poisons métalliques sont fournis par quelques-uns des demi-métaux & des métaux ; ils ne paraissent avoir d'action qu'autant qu'ils approchent de la nature saline, ou qu'ils sont susceptibles de l'acquérir dans l'estomac.

8. L'arsenic est un demi-métal qui est également vénéneux sous forme métallique comme sous forme saline. Pris intérieurement à une certaine dose, il excite des vomissemens affreux,

des ſelles abondantes, un ſerrement de la gorge, des douleurs poignantes à l'eſtomac, accidens qui ſont autant d'indices d'un ſoulévement des organes; & quand ils ſont portés au plus haut point, les anxiétés, les ſyncopes & la mort même ne tardent point à les remplacer. Il n'eſt point de poiſon qu'on avale plus ſouvent que l'arſenic, & tous les jours l'on entend parler, à la ville comme à la campagne, d'empoiſonnemens par cette ſubſtance, parce qu'on aura employé, pour faire une ſauce, une bouillie, de la farine où l'on en avait mêlé pour détruire des rats ou autres animaux nuiſibles qui infeſtent l'intérieur des maiſons; ou parce qu'un enfant la prenant pour du ſucre, lorſqu'elle eſt en criſtaux, en aura avalé quelque peu. On ne ſaurait donc trop prendre de précautions à ſerrer ces ſortes de compoſitions, pour ne point s'expoſer à de ſi fâcheuſes mépriſes.

9. Non-ſeulement l'arſenic pris à une certaine doſe peut produire tous ces mauvais effets; mais il peut encore donner lieu à d'autres, plus lents il eſt vrai, quand il eſt pris en très-petite quantité pour des vues médicinales; d'après cela, combien n'a-t-on pas craindre, même de la ſolution d'une très-petite quantité d'arſenic pour la guériſon des fievres intermittentes opiniâtres, ou du cancer. L'expérience a démontré que même l'application de l'arſenic, comme corroſif, avait produit intérieurement de très-grands ravages.

10. Le régule d'antimoine eſt moins vénéneux que le régule d'arſenic; mais donné à une certaine doſe, il n'eſt pas moins capable, ainſi que ſes chaux, de produire de violens accidens; auſſi doit-on toujours appréhender les effets de ces pillules perpétuelles qui ne ſont que des boules de régule d'antimoine,

l'ufage de l'infufion du verre d'antimoine faite fans aucun principe, dans du vin blanc, & fi en vogue chez les gens de la campagne & parmi les troupes.

11. Le cuivre & le plomb font ceux des métaux qui empoifonnent un plus grand nombre de perfonnes, malgré toutes les attentions qu'on prend pour fe préferver de leurs mauvais effets. Le cuivre, en effet, entre dans la compofition de prefque tous les uftenfiles de cuifine, où fouvent l'on conferve imprudemment des alimens. Le vinaigre, le vin, le fel, & nombre d'autres ingrédiens qui entrent dans tant de préparations alimentaires, peuvent en corroder la fubftance, & devenir ainfi de véritables poifons; d'une autre part auffi, la négligence des domeftiques à conferver propres ces fortes de vaiffeaux, ne contribue pas peu à en décréditer l'ufage. Il eft

vrai cependant que l'étamage peut en quelque façon parer aux fâcheux accidens qui l'accompagnent; mais les étameurs font-ils toujours entrer dans leur amalgame la quantité d'étain de bonne qualité que les loix prescrivent? les couches qu'ils étendent sont-elles assez multipliées pour préserver de tout danger? Nous laissons à prononcer sur ce point ceux à qui une plus grande conviction peut avoir donné une opinion plus certaine que celle que nous avons.

12. La facilité qu'a le plomb de prendre toutes les formes qu'on veut lui donner, & le bon marché de ce métal, font qu'on l'emploie dans nombre d'ouvrages de premiere nécessité; on s'en sert pour former des ustensiles & des conduits par où passe l'eau qu'on destine à l'usage intérieur, des réservoirs où elle est en attente. Or, pour peu qu'on néglige de net-

toyer ces vaſes, la chaux ſaline qui ſe forme à leur ſurface, mêlée aux alimens ou aux boiſſons qu'on prend, porte auſſi-tôt toute ſon action ſur les membranes de l'eſtomac & des inteſtins, & y excite des déſordres qu'il eſt ſouvent très-difficile de pouvoir ſurmonter. L'habitude qu'ont encore certains marchands de vin de recevoir le ſurplus de leurs meſures ſur des comptoirs garnis de plomb, peut donner également lieu à des accidens, par le débit qu'ils font d'un vin adouci par ce métal, dont il a diſſous quelques parties.

13. L'étain même n'eſt peut-être pas ſans inconvénient; ce métal, dans ſa gangue, eſt toujours plus ou moins minéraliſé par l'arſenic dont il eſt preſque impoſſible de l'en priver complettement; d'ailleurs il eſt ſouvent allié au plomb qui peut lui-même quelquefois occaſionner des accidens.

14. L'argent également, quelque pur qu'on l'annonce, n'eſt pas toujours ſans danger, lorſqu'on s'en ſert en vaiſſelle; car comme il eſt trop mou, on eſt ſouvent obligé de lui allier du cuivre, afin de lui donner la ſolidité qu'il doit avoir pour être travaillé. La proportion en eſt fixée par l'Ordonnance; mais l'argent de vaiſſelle en contenant plus que l'argent monnoyé, il doit être très-dangereux d'avaler quelque choſe qui ait ſéjourné dans des vaiſſeaux d'un pareil métal, car on en pourrait être auſſi bien empoiſonné que par du vert-de-gris. Auſſi doit-on bannir de l'uſage domeſtique tous les uſtenſiles de cuivre argentés ou dorés, & s'en tenir aux vaiſſeaux de verre, de porcelaine, de faïence, de grais ou de terre cuite avec une couverte bien vitrifiée; encore ces derniers ne ſont-ils pas toujours ſans danger.

15. Toutes les ſubſtances dont nous venons de faire mention, priſes intérieurement, produiſent des accidens plus ou moins graves, à raiſon de leur eſpece, de leur quantité & de la ſenſibilité plus ou moins grande de la perſonne qui en éprouve les effets. En général, ce ſont des douleurs poignantes à la foſſette du cœur, une tenſion du ventre, une ſoif continuelle, une reſpiration laborieuſe, des mouvemens convulſifs, & ſouvent un véritable tétanos. Tous ces accidens ſont les réſultats des opérations de la nature en déſordre qui met toutes ſes puiſſances en action pour vaincre une cauſe qui ſouvent eſt au-deſſus de tous ſes efforts. Quand elle eſt inſurmontable, les accidens portés au plus haut point, ſont remplacés par un calme trompeur auquel l'aſſoupiſſement, la ſueur froide & la mort ſuccedent.

Accidens ordinaires qu'ils produiſent.

Moyens curatifs, relatifs aux poisons salins.

16. Quand ces ſubſtances ſont d'une nature décidément acide, telles que l'eſprit de nitre, de vitriol, de ſel marin, la décoction de quelques poignées de cendres de bois neuf eſt un moyen des plus ſimples & des plus prompts pour énerver la cauſticité de l'acide, le neutraliſer, & en même tems pour fournir matiere à l'eſtomac ſur laquelle ſes contractions puiſſent agir. On aura ſoin de laiſſer repoſer cette décoction & de la goûter avant de la donner, afin de s'aſſurer ſi elle eſt aſſez forte ou non. L'alkali purifié, quand on peut ſe le procurer, uni à l'eau, remplira les mêmes vues, en en augmentant la doſe depuis un demi-gros juſqu'à un gros par pinte, à raiſon de ſa force ou cauſticité. Une aſſez forte diſſolution de ſavon ordinaire peut remplacer ces ſolutions ſalines, quand on ne peut ſe les procurer auſſi-tôt; mais il convient de

leur mêler un peu de gomme arabique ou un jaune d'œuf, pour les rendre les plus douces poſſible, & qu'elles ne produiſent aucun effet ſur les membranes de l'eſtomac dont les fibres ſont alors plus ou moins érétiſées.

17. Quand au contraire elles ſont de nature alkaline, les acides minéraux, délayés dans beaucoup d'eau, & pris intérieurement & à haute doſe, ſont les remedes les plus certains auxquels on devra recourir; & ſi on ne les a pas ſous la main, le vinaigre pur, mêlé à une quantité donnée d'eau, pourra également réuſſir. En général, quand ces ſubſtances ont reſté aſſez long-tems dans l'eſtomac pour qu'on puiſſe craindre une éroſion de ſa ſurface, il eſt toujours prudent d'ajouter à ces remedes un peu de gomme arabique.

18. Les ſels neutres métalliques demandent des ſubſtances qui puiſſent

les adoucir ou les décompoſer, il n'y en a point, à ce dernier égard, qui réuſſiſſent mieux ſur le ſublimé corroſif, que l'eau de chaux; auſſi fera-t-on bien d'y recourir dans le cas où un ſentiment douloureux dans le fond de la gorge & tout le long du cou, auſſi bien qu'un goût plus ou moins cuivreux, indiqueraient que l'on en aurait pris; quelques-uns cependant préferent le foie de ſoufre martial, mais c'eſt à tort.

19. Quoique l'émétique ſoit un des meilleurs remedes que l'on connaiſſe en médecine, néanmoins, quand il eſt donné à trop forte doſe, il devient lui-même un poiſon, & alors il occaſionne des vomiſſemens & des convulſions qui peuvent devenir funeſtes. On prévient ces accidens en faiſant prendre abondamment du bouillon gras ou quelques cuillerées d'huile d'olive, en donnant des lavemens émolliens,

en frottant le dos, & en appliquant ſur l'eſtomac des ſerviettes bien chaudes.

20. Quand enfin ces ſubſtances approchent de la nature métallique, elles demandent un traitement fondé ſur les affinités de combinaiſons. M. *Navier*, Médecin à Châlons, dit n'en avoir point trouvé de meilleur contre l'arſenic que le foie de ſoufre qu'on peut faire ſur-le-champ en jettant du ſoufre pulvériſé dans une décoction de cendres de bois neuf. Quand on eſt à portée des remedes, il conſeille de faire boire abondamment d'une décoction mucilagineuſe quelconque, ou du lait, & de donner enſuite deux gros, & même plus, de foie de ſoufre ſec pour une pinte d'eau, ou huit à dix grains en bols, qu'on répete toutes les demi-heures en faiſant boire un verre d'eau bien chaude. Ayant obſervé que le fer ſe combine aſſez bien à l'arſenic, il propoſe de donner l'eau

Moyens curatifs propres aux poiſons métalliques, à l'arſenic.

de boule, de l'encre mêlée à l'eau, ou, quand les circonſtances le permettent, le foie de ſoufre dans lequel on a mis un peu de limaille de fer. Comme ces remedes ſont aſſez déſagréables à prendre, on peut les unir au lait coupé qu'on édulcorera avec le ſucre.

21. En attendant qu'on puiſſe mettre en uſage celui des remedes qu'on jugera convenable, il convient de faire boire abondamment de l'eau ſimple dans laquelle on aura fait fondre de la gomme arabique ou du beurre frais, &, à leur défaut, de l'huile bien battue. L'on entretiendra ou l'on ſollicitera le vomiſſement avec une plume qu'on portera dans le goſier, & l'on ne diſcontinuera point de faire boire. Si ce moyen ſimple ne réuſſit point, l'on aura recours à l'émétique qu'on donnera à la doſe de trois ou quatre grains; mais le vomiſſement qui ſurvient or-

dinairement de lui-même, dispense d'y avoir recours.

22. Si les douleurs commencent à se faire sentir dans tout le bas-ventre, que la fievre soit allumée ; on a tout lieu de croire que les intestins sont attaqués. Dans ce cas, si le pouls est fort, on pourra tirer quelques palettes de sang du bras, pour prévenir toute inflammation future, & l'on continuera les adoucissans que nous avons conseillés ; il conviendra alors de donner des lavemens émolliens faits avec de la fraise de veau & des herbes émollientes. On mettra le malade dans un bain, & on l'y tiendra plus ou moins long-tems, & lorsqu'il en sera sorti, on lui fera des fomentations sur le ventre. Quand les malades ont été assez heureux pour échapper à la violence des accidens, il faut les mettre à la diette lactée pendant un mois environ.

Au cuivre & au plomb.

23. Le cuivre, ainſi que le plomb, lorſqu'ils ont été pris intérieurement, n'ont point de meilleurs adouciſſans que le lait coupé ou les infuſions mucilagineuſes & les huileux. On ne ſera point ſcrupuleux ſur la doſe de ces remedes; on donnera ainſi, de quart-d'heure en quart-d'heure, une cuillerée d'huile d'olive qui, s'uniſſant avec les matieres corroſives, en émouſſera la cauſticité, &, par ſa viſcoſité, défendra lès parois de l'eſtomac & des inteſtins de l'irritation trop grande que ces ſubſtances y auront occaſionnée. Si les circonſtances permettent de recourir à la méthode fondée ſur les affinités de combinaiſons, l'on donnera alors le foie de ſoufre calcaire à la doſe d'un gros, pour chaque pinte de véhicule, qu'on pourra édulcorer avec un peu de ſucre.

ARTICLE II.

Des Poisons du regne végétal.

24. LES mauvais effets de ces poisons sont plus souvent le résultat de l'ignorance & de l'imprudence que d'une mauvaise intention. En effet, combien de fois arrive-t-il, à la campagne sur-tout, que l'on prenne de la ciguë pour du cerfeuil? En hiver notamment, où il ne reste aux plantes annuelles que leurs racines, combien de fois n'a-t-on pas vu un jardinier ignorant prendre celle de ciguë ou de mandragore, de jusquiame, d'œnanthe ou d'aconit pour la racine de panais ou de carotte blanche? Combien d'enfans n'ont point été empoisonnés en mangeant des baies de belladona, de morelle? Les baies de l'alkékengi même, à haute dose,

ne ſont pas ſans action, & malheureuſement ces plantes ſont trop communes dans les jardins fréquentés On a vu nombre de fois en Provence les fâcheux réſultats de l'ignorance des payſans qui ſe mêlent de guérir les fievres intermittentes en donnant une certaine doſe de juſquiame.

25. Eſt-il des empoiſonnemens plus fréquens que ceux occaſionnés par les champignons? Ce végétal, produit immédiat de la putréfaction, & néanmoins cru anciennement l'aliment exquis des Dieux, a de tout tems fait le délice des tables ſomptueuſes; il eſt d'un ſi grand attrait pour certaines perſonnes, que, ſans écouter les haſards qu'elles encourent, elles ſatisfont immédiatement leur goût, quand elles en rencontrent, ſans s'inquiéter s'ils ſont de bonne qualité ou non. Combien de fois le volume, le coloris, la fraîcheur & la bonne odeur de ce mets

n'ont-ils point trompé ceux mêmes qui avaient le plus d'expérience ?

26. En considérant toutes les observations que l'on a eu occasion de faire sur les effets des champignons pris intérieurement, il conste que le plus grand nombre devient nuisible par vétusté ; qu'il y en a qui le sont tellement dans leur état de fraîcheur, qu'ils ont excité une inflammation chez ceux qui les avaient tenus quelque tems dans leurs mains. On a souvent éprouvé des démangeaisons très-cuisantes aux paupieres, pour y avoir porté les doigts après avoir manié des champignons des bois. De pareils accidens qui se renouvellent tous les jours, ne font que faire desirer davantage des caracteres certains, au moyen desquels on puisse distinguer les champignons vénéneux de ceux qui ne le sont pas. Les caracteres connus des Botanistes ne peuvent

également l'être par le commun des hommes : nous dirons ſeulement, en attendant la publication de l'Ouvrage complet que M. *Paulet* a promis au Public ſur cette matiere, que, quand on veut manger des champignons, on ne doit faire uſage, en général, que de ceux qui viennent au grand air & au ſoleil, & choiſir ceux qui ſont d'une ſubſtance ſeche, légere ; & pour plus grande ſûreté, les faire tremper quelque tems dans de l'eau ſalée, du vinaigre ou de l'eau-de-vie.

Les âcres.

27. Les poiſons du regne végétal ſont de différente nature ; les uns ſont âcres & corroſifs ; ils irritent & enflamment les membranes délicates ſur leſquelles ils font leurs impreſſions, tels ſont la plupart des champignons, les bolets, quelques agarics, les anémones, les euphorbes, la coloquinte, l'œnanthe, la ciguë, le laurier roſe, l'eſpece de rhus qui donne le beau

vernis de la Chine, le colchique, le napel, presque toutes les renoncules, & notamment celle qu'on nomme douve. On a vu des paysans qui, pour se guérir des fievres intermittentes, ou des fluxions opiniâtres aux yeux, ayant appliqué sur leurs poignets des cataplasmes de douve hachée ou pilée, avaient jusqu'aux tendons cautérisés. On ne manie pas impunément certaines de ces plantes; il est en effet certaines d'elles dont le suc répandu sur la peau produit de violens éréspeles.

28. Toutes les plantes, dont nous venons de faire l'énumération, prises intérieurement, occasionnent des anxiétés, des douleurs dans les entrailles, des nausées, des vomissemens souvent sanguinolens, des évacuations abondantes, des convulsions, des gonflemens de ventre, dés crispations, des hoquets, & souvent un

tel ſerrement des mâchoires qu'il n'eſt pas poſſible de les ſéparer l'une de l'autre ; quelquefois à la plupart de ces accidens ſuccede l'avortement chez les femmes groſſes.

Les ſtupéfians.

29. D'autres produiſent la démence, l'ivreſſe, & même deviennent narcotiques pris à une grande doſe : tels ſont la pomme épineuſe, la belladona, la juſquiame, l'opium, le ſafran, l'ivraie, le ſolanum des jardins & la mandragore. Ceux-ci donnent lieu à la perte de mémoire, au vertige, au carus, à la léthargie & à l'aſphyxie. Quoique la plupart de ces poiſons agiſſent comme ſtupéfians, cependant ils ocaſionnent quelquefois dans les premieres voies une inflammation qui eſt en quelque façon avortée.

Les idiogenes.

30. Enfin, il en eſt qui ont des propriétés ſpécifiques : ainſi la ſemence de raphaniſtrum mêlée au pain, produit fréquemment dans l'Allemagne un genre

de convulſion qu'on nomme *raphania*, laquelle ſe termine ordinairement par des ſueurs copieuſes, accompagnées d'une ébullition pourprée. Le bled ergoté fait naître dans les membres une ſtupeur qui eſt bientôt ſuivie d'une eſpece ſinguliere de gangrene ; quelques bolets occaſionnent la jauniſſe ; le café excite le tremblement, & la douve le ris ſardonique.

31. En conſidérant les différens effets des poiſons végétaux ſur l'économie animale, lorſqu'ils ont été pris intérieurement, il eſt aiſé de voir que, tantôt la nature s'offuſque de leur préſence & cherche à les chaſſer par les vomiſſemens ou par les ſelles qu'elle détermine ; que d'autres fois, ſes forces, énervées par la nature du poiſon, ſemblent anéanties & comme dans le plus profond ſommeil, & qu'enfin ſouvent, ignorant le danger, elle ouvre les entrées, & permet aux

molécules véneneuses de pénétrer l'intérieur de la machine, & de porter ses ravages loin du lieu qui leur avait donné accès.

Moyens curatifs, dans le cas de vomissement.

32. Quand le poison détermine ainsi naturellement les efforts qui en operent l'expulsion, loin de rien faire qui puisse leur être contraire, on les favorisera par les moyens connus, tels que les émétiques ordinaires, le tartre stibié, le vin émétique à la dose, l'un de deux ou trois grains, l'autre d'une demi-once jusqu'à une once en lavage. Si l'on appréhende qu'il se soit déja formé une inflammation dans l'estomac, on aura recours à un émétique plus doux, tel que la décoction de la semence de navet, l'eau tiede & l'huile.

33. Quand on attribue les accidens à des champignons, il n'y a point de meilleur remede que le vinaigre étendu dans beaucoup d'eau; mais avant il

faut recourir à l'émétique ; on peut l'unir à cet antidote pour réunir tous les moyens curatifs. Les Anciens donnaient l'oxymel ſimple, qui eſt un mélange de vinaigre & de miel cuit à la conſiſtance de ſirop. Aux émétiques on fait ſuccéder les lavemens purgatifs & ceux d'eau ſimple, auxquels on ajoute quelques cuillerées de vinaigre. On ſaigne dans quelques circonſtances, notamment lorſqu'il y a pléthore, & qu'on a tout lieu de redouter une rupture dans les vaiſſeaux du cerveau ou du poumon lors des efforts occaſionnés par le vomiſſement. On aſſure que la décoction de feuilles de poirier a une efficacité immanquable en pareil cas : nous ne l'avons point éprouvée.

34. Quand au contraire le poiſon d'une nature ſtupéfiante énerve l'action des organes qui pourraient l'expulſer, la premiere choſe à faire eſt

Si l'on ne vomit point.

de donner l'émétique à forte doſe pour exciter leur action, & les déterminer à évacuer la cauſe de tous les troubles.

35. Quelquefois il y a un tel ſerrement des mâchoires en pareil cas, qu'il eſt impoſſible de les ouvrir pour faire prendre les remedes qui conviennent; ce ſerait alors le cas de les ſeringuer par le nez au moyen d'un tube recourbé qu'on dirigerait dans le pharynx par les narines, en le faiſant dépaſſer l'ouverture de la glotte; mais ce moyen difficile eſt du reſſort de la chirurgie.

36. On a donné quelquefois juſqu'à quatre grains d'émétique, & même plus en pareille occurrence, ſans en obtenir un grand ſuccès. Quelquefois cependant le vomiſſement ſurvient ſpontanément, ſur-tout, quand le poiſon a été pris à grande doſe; il convient alors de l'aider en faiſant boire une

grande quantité d'eau chaude ; mais s'il a été pris en petite, que le vomissement soit peu considérable, on se fixera à l'usage des boissons acidulées. Les acides végétaux, tels que le vinaigre, l'oxycrat, le sirop de berberis, de limon, sont des spécifiques dans ces cas ; on doit y recourir quand les premieres voies ont été complettement débarrassées par les émétiques & les purgatifs tamarindacés : on les donne en boissons & en lavemens.

37. Si l'on a tout lieu de présumer que le poison est passé dans la masse du sang, le traitement exige des soins plus combinés. Il faut saigner du pied plus ou moins fréquemment, à raison du trouble plus ou moins persistant dans les fonctions. On appliquera au mollet de larges vésicatoires pour attirer vers les parties les plus éloignées de la tête, les déléteres qui font irrup-

Quand le poison est passé dans la masse du sang.

tion vers le cerveau; on prescrira alors de légers sudorifiques pour porter à la peau, ou des antispasmodiques, pour s'opposer aux spasmes & aux mouvemens convulsifs ordinaires à la suite de ces affections soporeuses. On a vu dans ces cas les bains chauds produire de très-bons effets. On fera flairer de tems à autre au malade du vinaigre radical ou de l'alkali volatil, pour le réveiller de son assoupissement. Les secousses électriques ne peuvent produire en pareil cas que de très-bons effets; elles ont été employées, & avec succès.

ARTICLE III.

Des Poisons du regne animal.

Leurs especes. 38. CE regne fournit aussi des poisons, & en assez grande quantité; l'organisation des individus qu'il renferme,

mieux connue, a cependant déterminé à en diminuer le nombre. On range parmi les poiſons de ce genre les œufs de brochet & de barbeau, qui occaſionnent des vomiſſemens & des ſelles abondantes & douloureuſes; le foie de requin & les moules, qui, en certaines circonſtances, font vomir & occaſionnent des éréſipeles en différentes parties du corps. Certains zoophytes ou gelées de mer ont également quelque choſe de vénéneux; mais on ne trouve rien de ſemblable chez les oiſeaux, car on ne ſaurait rapporter à un virus les accidens qui proviennent de la morſure de l'oie & autres volatiles qui ont le bec denté. Les quadrupedes n'ont aucun venin inné, mais il peut s'en former chez eux ſpontanément ou par communication. La nombreuſe claſſe des inſectes eſt très-féconde en poiſons; on en trouve chez certaines chenilles,

chez les abeilles, les guêpes, les couſins, dont l'aiguillon fiſtuleux verſe une une liqueur âcre dans la piqûre qu'ils font. On rapporte à une pareille qualité vénéneuſe les accidens qu'occaſionne la piqûre de la tarentule & du ſcorpion, ce dont j'ai de fortes raiſons de douter quant au dernier de ces inſectes. Les cantharides & les fourmis raſſemblées, ſont également vénéneuſes. On a pareillement diminué le nombre des amphibies vénéneux; on ne trouve plus parmi eux le crapaud, la ſalamandre, le lézard & la couleuvre; mais on y rencontre encore pluſieurs ſerpens connus en Amérique & dans les Indes, & la vipere dont on reconnaît la morſure à deux piqûres placées l'une près de l'autre. Les viperes ont preſque toutes dans la bouche deux dards plians & creux dont la baſe preſſe deux follicules pleins d'un ſuc vénéneux qui

s'épanche dans la plaie pendant que l'animal mord. Il eſt en Suede un inſecte vermiforme, très-délié, qui à peine a deux lignes de long ; on le connaît ſous le nom de *furie infernale* ; il ſemble tomber du ciel au moment où l'on ne s'y attend point ; il pénetre le corps de l'homme comme celui des bêtes de ſomme, & il excite des douleurs ſi cruelles, que la mort ne tarde quelquefois point un quart-d'heure à s'enſuivre. On reconnaît cette cruelle circonſtance à un petit point brunâtre & très-douloureux.

39. La nature des poiſons que les animaux fourniſſent eſt auſſi différente que le ſont les divers individus chez qui ils ſe forment. Quoique l'on ait déja travaillé à la connaître chez pluſieurs, cependant il reſte beaucoup à faire pour obtenir des réſultats ſur leſquels on puiſſe compter dans la pratique. Quelque recherche, par Leur nature.

exemple, qu'on ait pu faire ſur la ſalive des enragés, on n'a point encore obſervé une différence aſſez notable pour établir ce en quoi elle s'éloigne de l'état ordinaire; en conſéquence nulle donnée qui puiſſe conduire à un traitement établi ſur une indication dogmatique. On n'eſt pas plus avancé ſur la nature du principe vénéneux des œufs du brochet, du foie de requin, des moules & des gelées de mer. On préſume que ce même principe eſt d'une nature acide chez les inſectes : ils fourniſſent en effet de l'acide à l'analyſe, &, ſous ce point de vue, ils peuvent être regardés comme le paſſage du regne animal au regne minéral qui abonde en acides, comme les plantes cruciferes qui donnent beaucoup d'alkali volatil, ou les graminées qui contiennent beaucoup de matiere végéto-animale, peuvent être conſidérées

comme le paſſage du regne végétal au regne animal. Si l'on fait mourir des mouches dans de l'eau, & qu'on les y laiſſe infuſer en la battant de tems en tems, cette eau s'empreint d'un acide qu'on peut retirer par la diſtillation, ou rendre ſenſible en rapprochant la liqueur qui peut alors changer en rouge le ſirop violat. Les fourmis diſtillées donnent aux Chimiſtes un acide très-léger que *Paracelſe*, qui lui croyait de grandes propriétés, nommait *eſprit de magnanimité*. M. *Roux*, qui a illuſtré la chaire de Chimie aux Ecoles de Médecine de Paris, a vu devenir rouge un papier bleu qu'il avait tenu quelques inſtans ſur une fourmilliere : curieux d'éprouver par lui-même les effets de la vapeur qui s'en élevait, il y a préſenté quelque tems le viſage, mais non pas impunément, une rougeur éréſipélateuſe lui ſurvint bientôt

à la face, & ce ne fut qu'avec une légere solution d'alkali volatil qu'il put dissiper ce léger mal. Le principe vénéneux des cantharides n'est point si connu que celui-ci; on le croit cependant de même nature, & l'on présume qu'il est engagé dans une substance résineuse. Quand il agit avec toute son énergie, il manifeste ses effets en coagulant les humeurs, mais à petite dose, il devient un stimulant dont on fait le plus grand cas en médecine. Celui des amphibies est d'une nature alkaline exaltée, si l'on s'en rapporte aux expériences faites sur la vipere, aux effets de son poison, de celui du serpent à sonnettes & de nombre d'autres qui ne se trouvent point dans nos climats.

Accidens qui succedent à l'impression des poisons des animaux.

40. Les maladies produites par les poisons animaux dont nous venons de faire une légere énumération, sont très-nombreuses; telles sont l'hydro-

phobie, le cholera, les vomiſſemens, les douleurs brûlantes d'eſtomac, la jauniſſe, le piſſement de ſang, le le priapiſme, la ſuppreſſion d'urine, les ardeurs au col de la veſſie, les friſſons, les faibleſſes; la ſyncope, & les convulſions, quand il eſt paſſé intérieurement; & une inflammation, un gonflement, des douleurs, & quelquefois la gangrene, quand ils bornent leurs effets ſur la partie où ils ont été appliqués. Toutes ces maladies, par la gravité de leurs ſymptômes, demandent des ſecours dont l'application doit varier ſelon les circonſtances: ſans entrer dans de grands détails ſur eux, nous dirons ſeulement ce qu'il convient de faire en pareil cas dès le commencement pour en arrêter la violence.

41. Quand, par mégarde, ou de propos délibéré, l'on a pris une telle doſe de poudre de cantharides qu'il

Moyens curatifs, propres au venin des cantharides.

s'ensuit des symptômes inquiétans, il faut faire boire abondamment de l'eau chaude à laquelle on ajoute quatre cuillerées d'huile par pinte, ayant bien soin de battre ce mélange. On continue de le faire prendre jusqu'à ce que le malade ait suffisamment vomi; alors on fait succéder le lait auquel on ajoute huit ou dix grains de camphre délayé dans un jaune d'œuf. Quelquefois les douleurs du bas-ventre & de la vessie sont telles qu'elles exigent des saignées répétées & copieuses du bras, des bains, des lavemens rafraîchissans; c'est dans ces cas que l'opium allié au camphre produit d'heureux effets, ou les soutiendra en le réitérant plus ou moins fréquemment.

Des viperes. 42. Si l'on a été mordu par une vipere, il faut aussi-tôt sucer la plaie, & pour peu qu'on se sente de la répugnance à le faire, malgré les expériences

périences de *Rhédi*, qui diſſipent toutes les craintes à cet égard, on ſe gargariſera avec une gorgée d'huile d'amandes douces, pour procéder avec plus d'aſſurance; on appliquera enſuite le premier vaſe creux dont on pourra ſe ſervir, en guiſe de ventouſe, ſur le lieu mordu, après y avoir placé une bougie allumée pour faire le vide & attirer l'humeur vénéneuſe. Si l'on a de l'alkali volatil, on s'en tiendra à ce remede; on baſſinera avec de l'eau chargée de cette liqueur, la plaie qu'on aura ſucée auparavant, & on la tiendra humectée par une éponge imbibée qu'on laiſſera deſſus, & l'on en donnera intérieurement, d'heure en heure, huit à dix gouttes dans une taſſe d'infuſion de baume des jardins. On fera tenir le malade chaudement dans ſon lit pour le faire ſuer; & quand la ſueur commencera, on l'entretiendra en ne donnant que la moitié de la doſe de

l'alkali, & ordinairement, par ce ſimple procédé, tous les accidens diſparaiſſent peu-à-peu au bout de quelques jours. Le ſel volatil de corne de cerf, de ſel ammoniac ou d'Angleterre, peuvent remplacer l'alkali volatil.

Moyens curatifs, propres aux œufs de barbeau & au foie de requin pris intérieurement.

43. Quand les œufs de barbeau ou le foie de requin ont occaſionné les accidens que nous avons rapportés, il faut donner en abondance d'une boiſſon légérement mucilagineuſe, comme une décoction de graine de lin, de racine de guimauve, de l'eau d'orge, du lait coupé ou de l'eau de veau, pour entraîner par haut & par bas la bile miſe en effervescence par l'acrimonie de ces ſubſtances. Quand les efforts pour vomir ſont vains, il eſt bon de les aider avec un verre ou deux d'eau chaude, à laquelle l'on aura ajouté quinze grains d'ipécacuanha. Dès que les troubles commenceront à

s'appaiser, on donnera la décoction d'une tête de pavot pour boisson, dans la vue de consoler les entrailles irritées; quand on pourra se procurer la teinture anodyne des boutiques, vingt à trente gouttes de cette liqueur, données dans deux cuillerées d'eau de menthe, pourront encore mieux répondre à cette intention. Quelquefois les entrailles sont tellement irritées, & le ventre tendu & douloureux, qu'il y a tout lieu de craindre une inflammation; la saignée est alors convenable, & il ne la faut pas différer.

Au venin des guêpes, des abeilles, des cousins, des fourmis, des gelées de mer.

44. Les Naturalistes sont plus que personne, exposés aux fâcheux effets de la piqûre des guêpes, des abeilles, & des cousins, comme ils le sont encore à ceux des gelées de mer. Plusieurs fois la curiosité m'ayant porté à presser plus qu'il ne fallait ces animaux muqueux, pour m'assurer de la solidité de leur organisation, j'ai eu

lieu de me repentir de mes tentatives ; ayant été tourmenté d'un éréſipele qu'avait occaſionné ſur mes mains le ſuc âcre qui en avait jailli. Ils doivent donc non-ſeulement connaître le danger de ces recherches, mais encore toujours avoir préſens les moyens à oppoſer aux accidens qu'elles pourraient occaſionner. De tous ceux que j'ai éprouvés, je n'en ai point trouvé de meilleur que l'alkali volatil ou l'eau de Luce ; ainſi un flacon de cette liqueur eſt un meuble auſſi néceſſaire au Naturaliſte voyageur, que ſa loupe & ſon canif. On en verſe un gros dans un demi-ſeptier d'eau ſimple, & l'on en baſſine la partie enflammée ; on laiſſe ſur elle des compreſſes imbibées de la même liqueur, & on les renouvelle plus ou moins fréquemment, ſelon qu'elles ſont plus ou moins ſeches.

45. On remédie à la piqûre des

coufins en frottant, dès l'inftant même, l'ampoule qu'ils font naître, avec de l'eau fraîche, de la falive ou de l'huile d'olive.

46. Quand on a été piqué par une guêpe ou une abeille, il faut examiner fi l'aiguillon n'eft point refté dans la piqûre, pour le retirer, & l'on baffine enfuite la plaie avec la liqueur que nous venons de prefcrire. Un jardinier porta à fa bouche une pomme dans laquelle une guêpe s'était logée; cet infecte le piqua au palais, près du voile, & il s'enfuivit bientôt une inflammation confidérable & un gonflement douloureux qui intercepta la refpiration & fit périr ce malheureux dans l'efpace de quelques heures. Un pareil cas peut fe préfenter; la premiere chofe à faire alors, ferait de chercher à extraire l'aiguillon que l'infecte laiffe ordinairement dans la plaie. Si l'on ne pouvait y réuffir, l'ufage du

lait, des mucilagineux en gargarifmes, les faignées de pied, les fcarifications locales, la bronchotomie ou l'ouverture de la trachée-artere feraient les fecours auxquel il faudrait recourir. En Suede, où l'on rencontre, plus qu'en aucun autre pays, la furie infernale, on applique fur le lieu qu'elle a piqué, du lait nouvellement caillé. La douleur s'appaife par ce fimple moyen, & l'infecte fort ordinairement de lui-même; mais le plus sûr, c'eft d'incifer la partie piquée pour l'extraire. En Ruffie, & fur les bords de l'Irtish, on a communément recours à une leffive de cendres d'abfynthe, ou à une décoction de tabac aiguifé de fel ammoniac ou d'alun.

De Chenilles.

47. Certaines chenilles, fur-tout dans le printems, ne peuvent toucher la peau, notamment aux bras & au vifage, fans y occafionner un éréfipele qui devient quelquefois opiniâtre,

pour peu qu'on le néglige. Il suffira, dès le commencement, de bassiner la partie avec une légere décoction de fleurs de sureau, & d'y laisser des linges imbibés pendant la nuit. Quoique nous ayions dit que le crapaud ne contient en lui-même rien de vénéneux, cependant, quand on l'irrite, il lance quelquefois une humeur qui n'est qu'une urine extrêmement âcre, & qui souvent produit un éréfipele. Il est facile de remédier à cette légere inflammation avec la décoction de camomille ou de fleurs de sureau, quand ce sont les mains qui ont été affectées; mais quand c'est le visage, le gonflement demande de plus le régime, les rafraîchissans, & même la saignée de pied, qu'il faut faire promptement.

48. Les bouchers, les pâtres, & généralement tous ceux qui soignent le bétail, sont exposés à une maladie

De la pustule maligne.

qu'on nomme la *pustule* ou la *puce maligne.* On l'attribue au contact immédiat du sang des chairs, de la bave ou des dépouilles d'un animal attaqué de quelques affections charbonneuses. Le contact suffit pour développer une inflammation morte qui passant bientôt à la gangrene, fait périr le membre, si l'on n'y apporte un prompt secours. Il faut, pour prévenir une aussi fâcheuse suite, inciser d'abord la tumeur, & appliquer dessus un peu de beurre d'antimoine, & fomenter la partie avec du vin chaud & de l'eau-de-vie affaiblie. On donnera intérieurement un gros de kinkina en poudre, avec six grains de camphre toutes les quatre heures. En général, les relâchans & les saignées sont toujours nuisibles.

Du poison vénérien.

49. Il est un poison qui se développe chez l'homme, & se transmet d'un individu à l'autre au moment où les

deux ſexes réunis, en ſe communiquant une vie mutuelle, ſont loin de préſumer qu'ils ſe communiquent auſſi les ſemences d'une infection plus ou moins funeſte; il s'agit du virus vénérien, dont les effets ſont quelquefois ſi prompts, qu'à peine a-t-on le tems de ſe décider ſur l'eſpece de ſecours qui convient. Quand, quelques jours après une coïtion impure, on éprouve une douleur en urinant, que les érections ont lieu ſans deſir, que le bout de l'uretre eſt rouge, enflammé, & qu'enfin il en ſort une humeur blanchâtre ſous forme de perle, ces ſymptômes indiquent que le virus s'eſt fixé ſur le canal de l'uretre, d'où réſulte la gonorrhée. En pareille circonſtance, il ne faut rien faire qui puiſſe empêcher la maladie de parcourir ſes tems; il faut au contraire ſolliciter l'écoulement par de doux rafraîchiſſemens, par des

tiſannes de graines de lin, de psyllium ou de guimauve, qu'on aiguiſera avec le nitre; il faudra éviter les alimens échauffans, & ſur-tout le vin. Si la douleur eſt violente, on fera une ou deux ſaignées & l'on preſcrira quelques lavemens. Ces ſecours préliminaires préparent la voie à d'autres qu'il n'appartient qu'à la ſagacité du Médecin de preſcrire. Quelquefois, pour s'être forcé à la marche ou à d'autres exercices, l'écoulement ſe ſupprime, les teſticules ſe gonflent; alors on dit que la gonorrhée eſt tombée dans les bourſes. Il faut ici du repos, pluſieurs ſaignées promptement répétées, des lavemens & des cataplaſmes de mie de pain & de graine de lin. Quelquefois au lieu de gonorrhée, le virus ne produit qu'un ou deux petits ulceres qui s'étendent plus ou moins & conſtituent ce qu'on appelle *chancres*. Dans ce cas, il ſerait facile d'arrêter les

ſuites que le virus fixé pourrait produire, en brûlant le chancre avec la pierre infernale ou le précipité rouge. Quoique cette méthode ait réuſſi pluſieurs fois, nous ne la regardons pas toujours comme bien certaine, quelque portion du virus pouvant s'être fourvoyée dans les lymphatiques d'alentour, & être convoyée par eux dans la maſſe générale des humeurs; auſſi eſt-il plus prudent de ne point ſe fier à cette corroſion, & de recourir à des remedes plus certains.

50. De tous les poiſons du regne animal, il n'en eſt point en Europe de plus redoutable que celui qui occaſionne la rage. On a beau brûler, ſcarifier, emporter même le lieu mordu, la pénétrabilité du venin n'en eſt pas pour cela reſtreinte; bientôt les humeurs en ſont empreintes, & des accidens affreux manifeſtent toute ſa fureur. L'eſpérance du ſuccès eſt

De la rage.

alors très-incertaine ; le traitement le mieux ſuivi ne fait ſouvent qu'adoucir les ſymptômes, qui reparaiſſent avec plus de violence, pour abſorber le peu d'action qui reſtait encore à la machine. Le traitement n'entre point dans le plan que nous nous ſommes propoſé, auſſi n'en ferons-nous point mention. Si cependant l'on a des ſignes certains que l'animal qui a fait la morſure ſoit enragé, il faut, ſans héſiter, brûler auſſi-tôt la plaie, pour ôter toute communication du virus avec les humeurs, & pour le fixer dans l'eſcarre qu'il produit. Cette opération ſe fera avec un fer chaud proportionné à l'étendue de la plaie, & l'on appliquera tout à l'entour un véſicatoire dont on aura ſoin d'entretenir long-tems la ſuppuration. Si la plaie eſt une piqûre, on l'agrandira avec une lancette, pour porter le cautere juſqu'au fond ; quand l'eſ-

carre ſera tombée, on mettra au fond de la plaie un pois pour en entretenir la ſuppuration au moins pendant quarante jours.

51. Il eſt encore d'autres poiſons qui ſe développent dans l'homme, & qui peuvent également ſe tranſmettre d'un individu à l'autre; mais comme leur action eſt plus lente, & qu'ils ne demandent point de ſecours auſſi prompts que ceux que nous venons de rapporter, nous les paſſerons ſous ſilence.



CHAPITRE II.

Des différentes Asphyxies, & des remedes qui leur conviennent.

52. LA vie de l'homme ignorant est exposée à nombre de causes qui se présentent & se renouvellent sous toutes les formes possibles, & auxquelles cependant il pourrait se soustraire, s'il cherchait sérieusement à s'instruire. Souvent il trouve, dans l'air même qu'il respire, un poison qui le tue avec la promptitude de la foudre. Le vigneron périt dans la cuve où il pressait le jus de ses raisins. Le malheureux, qui cherche à se garantir dans son grenier des rigueurs de l'hiver, est plongé dans un sommeil funeste par la vapeur du charbon ou de la braise lentement embrasée dans une chaufferette ou

un fourneau. Le vidangeur eſt aſſommé dans une foſſe d'aiſance par la vapeur long-tems retenue, qui cherche à s'échapper. Le voyageur qui trouve à ſe délaſſer de la fatigue d'une marche forcée à l'ombre d'un noyer, d'un ſureau, ou près d'un champ de chanvre, y rencontre la mort avec le ſommeil qu'il venait y chercher. Une petite-maîtreſſe perd ſes ſens & toutes ſes facultés, pour avoir ſenti un bouquet de jaſmin, de jonquille ou de roſe, qu'un imprudent lui aura apporté. Les oiſifs des villes courent en foule aux ſpectacles empoiſonner la maſſe d'air qu'ils ont à reſpirer, & pour peu que leurs poumons ſoient affectés, une augmentation dans les ſtaſes & les engorgemens ſont le prix de leur curioſité.

53. L'effet le plus ordinaire de pareilles cauſes eſt une ceſſation ſi ſubite & preſque totale de toutes les

fonctions de la machine, qu'il semble que le principe moteur soit anéanti pour toujours. On caractérise ordinairement cet état par le nom d'*asphyxie.* Ce terme a tellement prévalu pour désigner l'état de mort apparente qui a lieu alors, que vouloir en substituer un autre, c'est courir le risque de ne point être entendu. Son étymologie n'est pourtant pas favorable à cette nouvelle nomenclature; elle signifie seulement la privation du pouls; or, il y a beaucoup de personnes chez qui les fonctions de la vie s'operent dans cet état, sans que les suites en soient à craindre. Les détails dans lesquels nous allons entrer sur les différentes causes de ces fâcheux accidens mettront cette vérité en évidence; nous les considérerons d'autant plus volontiers qu'elles nous indiqueront les meilleurs moyens qu'on pourrait leur opposer.

ARTICLE PREMIER.

De l'Asphyxie occasionnée par les vapeurs méphitiques.

54. CES vapeurs s'élevent d'une maniere insensible des corps qui les recelent, soit que la chaleur facilite leur développement, ou que leur légéreté spécifique ne puisse être contrebalancée par leur combinaison avec les autres principes; ou bien on doit les regarder comme l'atmosphere même privée de quelques-unes des parties qui en faisaient un fluide respirable & propre à maintenir la santé. Ces vapeurs n'excitent point dans la machine des troubles aussi violens que les poisons dont il vient d'être fait mention; au contraire, elles amenent un doux sommeil qui, sous une ap-

parence trompeuſe, ne mene pas moins à une mort certaine.

Elles ſe dévelop-pent lors de la fer-menta-tion vi-neuſe.

55. Le vin, la biere, le cidre, & toutes les ſubſtances muqueuſes raſſemblées en grandes maſſes, lorſqu'elles fermentent, abandonnent une vapeur qui flotte à leur ſurface, & qui ſouvent même ſe répand, à la maniere des liqueurs, hors des vaiſſeaux qui les contiennent; cette vapeur eſt entiérement méphitique & de nature acide, de même que celle qui s'exhale du charbon & autres combuſtibles. Les mauvaiſes qualités de celles-ci n'ont été que trop ſouvent conſtatées par les exemples funeſtes qui ſe renouvellent encore tous les jours. Tant que cette vapeur a communication avec l'atmoſphere, on n'a rien à redouter de ſes fâcheux effets; mais quand on la lui ôte, alors elle eſt toujours accompagnée des ſuites les plus funeſtes. Il s'éleve ſans doute,

dans l'acte de la combuſtion, un principe nuiſible qui était renfermé dans le charbon, comme partie conſtitutive : l'agitation de l'air dans lequel brûle ce combuſtible ; le produit qu'on retire dans les récipiens, quand la combuſtion s'opere dans des vaiſſeaux diſpoſés de maniere à le retenir ; tout prouve une ſubſtance qui ſe développe, ſe ſépare & porte la mort en s'exhalant. La Chimie de nos jours a caractériſé cette ſubſtance ; c'eſt un acide méphitique qui ſe répand au dehors & vient ſe mêler à celui de l'atmoſphere, en même tems que le gaz déphlogiſtiqué de cet Océan, en s'uniſſant au combuſtible, vient contribuer à l'incinération.

Symptômes que préſentent les perſonnes qui en ſont affectées.

56. Les perſonnes qui ont été expoſées quelque tems aux influences de ces vapeurs, préſentent tous les ſymptômes de l'aſphyxie ; leurs extremités ſont ordinairement froides, leur cou-

leur est celle de la mort, leurs ongles sont violets, le visage est tantôt pâle & tantôt livide, selon l'abondance du sang en stagnation vers les parties supérieures, les levres sont noires & quelquefois le blanc des yeux échymosé, la respiration est arrêtée & les battemens du pouls sont suspendus; on sent encore ceux du cœur, mais ils sont faibles, & ne se manifestent que de loin en loin. Toute la machine est donc dans le plus profond repos, & n'attend pour recommencer ses mouvemens, qu'un nouveau branle dans les organes; aussi *Boerrhave* disait-il de cet état : *Rendez au sang le momentum qu'il vient de perdre, & vous redonnerez la vie aux asphyctiques.*

Procédés curatifs.

57. Le premier soin à donner aux personnes qui ont été exposées aux vapeurs que nous venons de rapporter, ainsi qu'à toute autre de nature méphitique, est de les exposer en plein

air, &, quand on ne le peut, d'ouvrir toutes les fenêtres du lieu où elles se trouvent ; on les couchera ensuite obliquement sur un lit ou sur une table, la tête plus élevée que les jambes, ou bien on leur mettra derriere le dos & la tête une chaise renversée, de maniere qu'elles aient toujours cette partie très-haute, pour que le retour du sang se fasse aisément vers le cœur ; l'engorgement consécutif des vaisseaux de la tête, qui ne peut qu'augmenter par une position différente, demande qu'on insiste sur ce point. Pendant ce tems, des aides jetteront par toute la chambre de l'eau, ou, ce qui vaut mieux, ils la répandront sur un fer rouge, pour que, multipliant ses surfaces par sa vaporisation, elle puisse mieux noyer les molécules méphitiques qui nagent dans l'atmosphere. Ce moyen a été employé par l'auteur des poëles hy-

L'eau réduite en vapeurs.

drauliques, qui leur a adapté un réservoir d'eau, laquelle en s'évaporant sans cesse, se combine à la vapeur du charbon, & en détruit ainsi les mauvaises qualités.

Aspersion d'eau froide.

58. Si l'asphyxié ne revient point à lui par ces premiers secours, on le mettra entiérement nud, on le lavera avec de l'eau froide, & on l'enveloppera d'un drap qu'on fixera sous le menton; on mouillera ce linge d'eau fraîche, on en jettera sur le visage; on continuera ces aspersions jusqu'à ce qu'on apperçoive quelques signes de vie, ce qui arrive ordinairement deux ou trois heures après. Quelques-uns ont conseillé de plonger à différentes fois l'asphyxié dans un bain d'eau froide, en ne l'y laissant que quelques minutes; ils citent, pour confirmer leur conduite, l'observation & l'expérience journaliere des chiens suffoqués dans la *grotta del*

cane, qu'on fait revenir ſur-le-champ, en les plongeant dans le lac *Aquano*, qui eſt voiſin.

59. Un moyen qui a réuſſi dans quelque cas, lorſque les autres avaient été inſuffiſans, eſt la titillation des narines avec un cornet de papier ou une plume. On ne ſaurait trop inſiſter ſur lui dans le cas d'enfans réputés morts en naiſſant; on dit qu'il a été employé avec ſuccès chez un grand nombre de noyés & d'aſphyctiques. Titillation des narines.

60. En perſiſtant dans l'emploi de tous ces moyens, on a ſouvent la ſatisfaction de voir les fonctions reprendre leur cours: quelques hoquets paraiſſent; les muſcles deſtinés à élever la mâchoire inférieure, commencent à agir; ils ſerrent les dents les unes près des autres; des glaires plus ou moins écumeuſes ſortent de la bouche; le vomiſſement amene des Annonces de ſuccès.

matieres plus ou moins noires, un tremblement universel lui succede & est l'avant coureur de la respiration qui se rétablit.

L'insufflation de l'air déphlogistiqué.

61. Si cependant elle tarde, que le spasme ne soit point assez considérable pour empêcher d'écarter les mâchoires, on place entre les dents molaires un petit morceau de liége, pour empêcher que l'augmentation du spasme ne ferme entiérement la bouche, & l'on insinue, par les moyens que nous rapporterons dans la suite, une certaine quantité d'air déphlogistiqué, quand on peut se le procurer, ou de l'air atmosphérique à son défaut. Quand les mâchoires sont convulsivement fermées, on a recours à un tuyau de gomme élastique, qu'on porte dans les narines jusqu'à l'arriere-bouche, & dont on dirige l'extrémité dans l'ouverture de la glotte, & par son

ſon moyen on y inſinue l'air qu'on peut ſe procurer. La néceſſité de cette inſufflation eſt fondée ſur nombre de faits & d'expériences. Elle offre, il eſt vrai, un des moyens les plus ſimples de faciliter la circulation interceptée entre le cœur & les poumons; mais, pour qu'elle ait un bon effet, il faut que le foyer de l'animalité ſoit ſuſceptible d'être excité. La reſpiration eſt une fonction qui demande une influence nerveuſe; il faut donc, avant tout, chercher à déterminer cette influence qui eſt ici ſuſpendue. Nous inſiſtons ſur ce point, pour qu'on ne pouſſe point le zele juſqu'à tenter la bronchotomie, comme quelques-uns le conſeillent avec trop de confiance. L'inſtrument que nous conſeillons ne peut déprimer l'épiglotte, comme quelques-uns le penſent, car on le fait entrer très-facilement en l'introduiſant par la bouche, & en-

core plus en le portant par les narines.

Alkali volatil.

62. On pourra encore mettre ſur la langue un peu de ſel commun, & de tems à autre on portera ſous le nez un flacon d'alkali volatil ; on prendra garde, en préſentant celui-ci, de n'en point verſer ſur le nez ni dans la bouche ; car, outre que cette effuſion ne ſerait d'aucune utilité, elle ne ferait qu'occaſionner une inflammation conſécutive, ſi l'aſphyxié revenait à la vie. On continue toujours, malgré ces nouveaux ſecours, les aſperſions d'eau froide ſur le viſage, juſqu'à ce que la langue commence à articuler quelques mots.

Succès plus décidés.

63. Ordinairement le délire ſurvient à cet état, mais quoique les yeux ſoient bien ouverts, les objets ne font point encore d'impreſſion ſur eux. Quelquefois cependant les malades ſe poſſèdent aſſez pour avoir le ſentiment

de leur exiſtence, & même ſe plaindre d'une douleur au cou & à la région précordiale, ou d'un froid tel que celui qu'on éprouve dans les fievres intermittentes. Bientôt à ce froid ſuccede une chaleur qui a pour compagne un aſſoupiſſement plus ou moins grand.

64. On tranſporte alors l'aſphyxié dans un lit chaud, après l'avoir bien eſſuyé avec des ſerviettes ſeches; on lui frotte tout le corps avec des flanelles chaudes; la broſſe à friction peut ſinguliérement être utile pour les paumes des mains & les plantes des pieds. Dès qu'il pourra avaler, on lui donnera, de quart-d'heure en quart-d'heure, une petite cuillerée d'eau-de-vie dans laquelle on verſe cinq à ſix gouttes d'alkali volatil, ou bien de l'eau de méliſſe des Carmes; quelques-uns préferent le vinaigre affaibli, mais ſans aucune raiſon.

Rétablissement complet, saignées.

65. Quand l'aſphyxié eſt entiérement revenu à lui, ſouvent il conſerve une douleur de tête plus ou moins fixe, ou un étourdiſſement qui ne cede qu'à la ſaignée. Hors ce cas, il ne faut jamais preſcrire qu'avec réſerve ce moyen qu'on mettait ſouvent en uſage autrefois, dans la perſuaſion où l'on était que, dans l'aſphyxie dont il s'agit actuellement, les vaiſſeaux du cerveau étaient primitivement gonflés, comme dans l'apoplexie. La plus légere conſidération des phénomenes qui accompagnent l'une & l'autre affection, & l'obſervation de ce qu'on découvre dans le cerveau des cadavres, ſuffit pour ſuggérer ce qu'on doit penſer d'une pareille opinion.

Potions émétiſées ſpiritueuſes & acides, défendues.

66. On s'abſtiendra, dans le commencement, de faire prendre de l'oxycrat, des eaux ſpiritueuſes quelconques, vu que la déglutition eſt alors ſuſpendue conjointement avec

toutes les autres fonctions, & que ces liqueurs pourraient tomber dans la trachée-artere. Mais si ces potions ne conviennent point dans le commencement, elles n'en sont pas moins nécessaires lorsque les asphyxiés commencent à revenir à eux. Quelques cuillerées d'une partie de vinaigre sur trois d'eau, forment une boisson simple & qu'on peut se procurer par-tout, en attendant qu'on puisse en avoir une plus appropriée aux circonstances. En général, on ne doit point prescrire l'émétique, vu qu'il peut produire un refoulement vers le cerveau, ce qui ne peut être que fort dangereux.

67. Tel est l'ordre qu'il faut suivre dans l'administration des secours que nous conseillons. Il est essentiel de remarquer que si la célérité est ici d'une grande importance, les succès que l'on s'en promet ne doivent point les faire prescrire inconsidérément. Il n'est que

trop ordinaire de voir les meilleurs avis non-ſeulement être infructueux, mais même funeſtes, par la maniere dont on les exécute. Quelque efficacité qu'ait eu ce traitement, il ſerait cependant bien inférieur à celui que propoſe *Triewal* dans les Actes d'Upſal, ſi l'on pouvait accorder une entiere confiance à cet Obſervateur : le procédé en eſt ſimple; il conſiſte à faire un creux dans une bonne terre couverte de gazon, de coucher enſuite l'aſphyxié ſur ſon ventre, le viſage poſé ſur ce creux, & de recouvrir enſuite la tête de toute part du gazon qu'on en a enlevé. Ceux qui reconnaiſſent l'efficacité des vapeurs qui s'élevent de la terre, contre certaines affections putrides des humeurs, ne manqueront pas de priſer beaucoup ce moyen qu'on a voulu faire valoir de nouveau dans les Tranſactions Philoſophiques.

68. Les accidens que nous venons de détailler paraissent devoir être rapportés au développement d'un principe acide qui entrait dans la combinaison d'un corps mis en combustion. Il en est d'autres d'une nature différente, & qui offrent tous les caracteres de ceux qu'on voit survenir lorsqu'on a avalé quelques poisons irritans : telles sont les coliques affreuses qu'on observa chez trois personnes qui moururent il y a quelques années à Meudon, pour avoir mangé du pain cuit dans un four chauffé avec de vieux treillages verts. On rapporta ce fâcheux événement au vert-de-gris de la peinture qui, développé par le feu, se reporta ensuite sur le pain. Cet événement rappelle celui d'un jardinier de Mont-Rouge, qui fut pris d'une colique de peintre pour s'être chauffé de vieux treillage peint en gris, couleur que l'on sait n'être qu'un mé-

Métaux vaporisés susceptibles d'occasionner des accidens.

lange de blanc de plomb & de craie très-pure. On a des obſervations nombreuſes de perſonnes attaquées de cette colique, pour avoir habité des appartemens peints de la même couleur. Les expériences du Docteur *Percival* ont prouvé que la lumiere s'éteint dans un air qui était ainſi ſaturé des exhalaiſons du plomb, que les animaux y périſſaient, & que cet air reprenait toutes ſes bonnes qualités par l'agitation de l'eau ; *auſſi* inſiſte-t-il ſur l'utilité des vaiſſeaux pleins d'eau dans une chambre récemment peinte, ou d'en répandre avec un arroſoir. Tous ces faits prouvent que les métaux mêmes, ou leur chaux, peuvent ſe vaporiſer, &, ſous cette forme, produire des accidens étranges qui méritent la plus grande attention. C'eſt à cette vaporiſation que l'on doit rapporter la pulmonie dont ſont ſi ſouvent attaqués les fondeurs

en cuivre, les faiſeurs d'inſtrumens de mathématiques, & généralement tous ceux qui travaillent le cuivre.

Méphitiſme du principe odorant des végétaux.

69. Un principe auſſi expanſible, auſſi méphitique que celui que nous venons de conſidérer, eſt la vapeur infiniment ſubtile & odorante qui s'éleve des végétaux encore ſur pied, ou lorſqu'ils ſubiſſent la fermentation putride; celle que donnent l'eſprit recteur des plantes, leurs huiles eſſentielles, & les parties odorantes des animaux: ainſi l'on voit ſouvent tomber en ſyncope les perſonnes extrêmement ſenſibles, lorſqu'elles ont été expoſées quelque tems dans l'atmoſphere où ſe trouvent quelques bolets, ou qu'elles reſpirent les fleurs de nérium, de jaſmin, de muguet ou de tubéreuſe. Cet accident qui avoit déja été obſervé depuis long-tems, a toujours fait regarder comme très-dangereux de s'aſſeoir, ainſi qu'on eſt porté à

le faire à la campagne, à l'ombre d'un noyer, d'un if, ou près d'un champ de chanvre. On voit, d'après cela, le danger qu'on court quand on s'expose à dormir dans des chambres où l'on conserve du fruit, & où l'on tient dans des pots des bouquets de fleurs odorantes. On trouve plusieurs exemples dans les Transactions Philosophiques, de morts ainsi survenues pour avoir dormi dans une chambre remplie de roses, de violettes & autres fleurs.

Moyens à lui opposer.

70. La syncope qui survient dans ces cas n'est pas difficile à combattre; il suffit souvent de porter la personne affectée dans un autre atmosphere pour la rappeller à la vie. Quelquefois cependant elle ne revient point aussi-tôt; on lui frappe alors dans la paume de la main, on lui tire les cheveux vers les tempes ou le front, & on lui présente de tems en tems du vinaigre

des quatre voleurs, du vinaigre radical, ou bien de l'eau de luce.

71. Un vice dans la combinaiſon des principes conſtitutifs de l'atmoſphere eſt une cauſe auſſi commune d'accidens, que celle qui provient des ſubſtances que nous venons de conſidérer. Soit qu'un grand nombre de perſonnes ſoient raſſemblées dans un lieu fermé, ou que beaucoup de lumieres y brûlent, le principe vivifiant de l'air eſt entiérement abſorbé, & il ne reſte que le méphitique & le phlogiſtiqué qui ne peuvent ſervir à l'entretien de la vie Cette abſorption a ſpécialement lieu dans les ſalles de ſpectacles & de concerts, quelquefois dans les égliſes; mais, quelque redoutables que ſoient ces endroits, il n'en eſt point qui le ſoient plus que les cales, les entreponts de vaiſſeaux, à raiſon des exhalaiſons putrides qui s'élevent des

Vices de l'atmoſphere, cauſe de méphitiſme.

puiſards & des égouts qui ſont au fond de cale.

Moyens qui pourraient les prévenir.

72. On pourrait, ſans doute diminuer & même prévenir les accidens qu'un pareil atmoſphere peut faire naître, en dirigeant, par des moyens convenables, une quantité de cet air que les Chimiſtes modernes nomment déphlogiſtiqué, quand les circonſtances ne peuvent permettre le renouvellement de l'air, qui eſt le remede le plus expéditif. Ces moyens ont déja été tentés en Angleterre; les poëles de Penſylvanie, dont on ſe ſert pour évaporer l'eau, pourraient être propres à l'uſage que nous indiquons,

73. Les accidens momentanés qui ſurviennent à ceux qui ſe trouvent dans un pareil atmoſphere, ſont abſolument les mêmes que ceux qu'excitent les vapeurs de charbon, & conſéquemment ils exigent les mêmes

procédés curatifs. Il en eſt d'autres qui ſont plus lents à ſe manifeſter, & qui cependant n'en ſont pas pour cela moins funeſtes : tels ſont la difficulté de reſpirer, les mouvemens convulſifs, la jauniſſe, & l'eſpece de cachexie à laquelle ſont ſujets ceux qui habitent la foſſe aux cales ou aux lions, le ſcorbut, les fievres malignes ou putrides qui ſéviſſent ſur ceux qui habitent l'entrepont; ceux-ci demandent des ſecours qui n'entrent point dans le plan que nous nous ſommes propoſé ; nous les paſſerons conſéquemment ſous ſilence, pour nous occuper de ceux qui conviennent à l'aſphyxie occaſionnée par une trop grande chaleur de l'atmoſphere.

Vices provenans de la trop grande raréfaction de l'air.

74. Pour que la reſpiration puiſſe ſe faire convenablement, il faut que l'air de l'atmoſphere qui pénetre les poumons ait une chaleur moindre que celle du ſang qui traverſe cet organe ;

s'il eſt trop froid, il congele les humeurs dans les vaiſſeaux capillaires, & porte obſtacle à la circulation, non-ſeulement dans ce viſcere; mais encore dans toute la machine. S'il eſt trop chaud, il ne peut tempérer la chaleur des humeurs, & ſe charger de l'exhalaiſon pulmonaire; l'état mitoyen eſt donc le plus convenable. En Ruſſie & en Turquie, où l'on a coutume de prendre des bains d'étuve, ceux qui y entrent pour la premiere fois, manquent rarement de ſe trouver mal, s'ils perſiſtent à vouloir y demeurer. Les verriers, les forgerons en grand, les affineurs, & tous les ouvriers qui emploient un grand feu dans leurs ouvrages, ſont ſujets à tomber aſphyctiques, quand ils reſtent trop long-tems dans les ateliers ſans aller reſpirer de nouvel air. Quand une perſonne ſe trouve mal par une pareille cauſe, la premiere choſe à faire, c'eſt de la

ſortir du lieu chaud où elle eſt, pour la mettre en plein air; on lui jettera ſur tout le corps, & particuliérement au viſage, beaucoup d'eau froide; & dès qu'elle ſera revenue à elle, on lui donnera à boire de l'eau & du vinaigre en grande abondance.

ARTICLE II.

De l'Aſphyxie à la ſuite de la ſubmerſion.

75. L'ASPHYXIE que la ſubmerſion fait naître préſente tous les ſignes de la mort; mais quoique ſouvent cet état ait réellement lieu, cependant un trop grand nombre d'exemples de noyés rappellés à la vie, a ſuffiſamment prouvé que l'abolition alors apparente de toutes les fonctions, n'était fréquemment qu'un ſommeil de la nature qui pouvait lui devenir funeſte.

Erreur populaire.

76. Il s'eſt gliſſé à ce ſujet dans le public, une opinion bien dangereuſe, & qui malheureuſement paraît être trop ſolidement établie, c'eſt que le principe de la vie n'exiſte plus dès l'inſtant où la vie ſemble être éteinte; cette opinion a été cauſe de la mort de bien des perſonnes, comme l'obſervation l'a ſouvent prouvé. L'étude des parties du corps humain, & la conſidération des propriétés qu'elles manifeſtent, ont démontré que leur principe vital inhérent à la trame primordiale des ſolides, n'était pas d'une nature aſſez ſubtile pour s'échapper à l'inſtant où le cœur & les poumons ceſſent de remplir leurs fonctions. Il paraît au contraire que ce principe, après avoir abandonné les parties extérieures du corps, reſte encore un tems aſſez conſidérable dans les organes principaux, même après la ceſſation de tout mouvement & de toutes ſen-

ſations, & qu'il s'y maintient tant que le plus petit degré de chaleur exiſte. Ce principe de vie ne ſaurait être mieux comparé qu'à celui de l'électricité, lequel reſte ſur un conducteur dans le plus parfait repos, & ne manifeſte ſa préſence par aucun ſigne, à moins qu'il ne ſoit excité & mis en action par l'attouchement d'un corps électriſable par communication. A moins donc que ces ſignes n'indiquent une putréfaction certaine, on ne doit négliger aucun des ſecours que nous allons indiquer, pour ramener les noyés à la vie, l'expérience ayant conſtaté que le principe dont nous venons de parler, ne s'éteignait pas d'une maniere également prompte chez tous les ſujets. Il eſt en effet prouvé qu'une ſubmerſion de trois minutes, & même moins, a été fatale à quelques perſonnes, tandis que d'autres qui ont reſté ſous l'eau une

heure, & même plus, ont été complettement rappellés à la vie.

77. Des expériences & des obſervations nombreuſes ont enfin conſtaté, après bien des incertitudes, que l'eau dans la ſubmerſion pénétrait les voies aériennes, & que ſa préſence dans le poumon faiſait naître tous les accidens qui en étaient la ſuite. Si les ſecours qu'on adminiſtrait encore il y a une quarantaine d'années aux noyés, n'ont pas eu les ſuccès que promettait une théorie haſardée, du moins leur cruauté eſt-elle cauſe qu'on a étudié davantage les principes qui lui ſervaient de baſe, & de cette étude eſt émanée une doctrine plus ſalutaire & mieux raiſonnée.

Premiers ſecours à donner à un noyé.

78. D'après elle, ce qu'on doit d'abord faire quand on a retiré un noyé, & que la putréfaction ne ſe manifeſte par aucun ſigne, c'eſt de le porter dans l'endroit où l'on ſe propoſe

de lui donner des ſoins, avec les mêmes attentions que ſi l'on était perſuadé qu'il fût encore en vie, lui tenant la tête le plus élevé qu'il ſera poſſible. Lorſqu'il y ſera rendu, on le déshabillera & on le mettra ſur un lit de ſangle, près d'un feu fort clair, on l'eſſuiera bien avec des flanelles chaudes ou des linges chauds & ſecs qu'on laiſſera quelque tems ſur lui & qu'on renouvellera de tems en tems, pour que par leur chaleur ils s'oppoſent à la coagulation des ſucs. Comme ordinairement il eſt difficile de lui ôter ſes vêtemens, on pourra les lui fendre avec des ciſeaux pour y réuſſir plus promptement; on lui tiendra toujours la tête un peu élevée & penchée de côté, pour que les mucoſités de la bouche puiſſent aiſément en ſortir; on changera le noyé de poſition de tems à autre, pour que la chaleur puiſſe également ſe communiquer à

tout ſon corps. Nous inſiſtons ſur ce point, car il eſt prouvé que la chaleur eſt ici un des principaux moyens, & que ſouvent elle a réuſſi ſans les autres.

Comme la reſpiration a été, pour ainſi dire, ſuſpendue, ſoit par la crainte que le noyé a éprouvée en tombant dans l'eau, ſoit par la ſecouſſe qu'il a reſſentie, ou par l'eau qui ſouvent remplit les bronches, lorſqu'il s'y eſt jetté de propos délibéré, ce à quoi l'on doit toujours s'occuper, pendant que des aides cherchent à rappeller la chaleur, eſt de donner le branle à cette fonction.

Inſufflation de l'air.

79. On a tenté de le faire en ſoufflant de l'air chaud dans la bouche, quand on peut l'ouvrir, ayant la précaution de fermer les narines pour l'empêcher de revenir par cette voie. Une gaine de couteau eſt ſingulièrement bonne à cet effet; on peut

en comprimer les parois lorſqu'on eſt fatigué, de maniere à reprendre haleine ſans craindre le retour de l'air qu'on a ſoufflé. Si les mâchoires étaient tellement fermées qu'on ne pût y rien introduire, on pourrait porter une ſonde ou un tuyau de pipe dans une des narines pour y ſouffler l'air qu'on voudrait y introduire. Quoique l'on emploie communément l'air qui ſort des poumons, quelquefois même avec ſuccès, il n'eſt cependant pas le meilleur, vu ſes qualités méphitiques qui, loin de contribuer au rétabliſſement de la reſpiration, ne peut que l'arrêter dans l'état de ſanté.

De la fumée de tabac.

80. On conſeille, dans un Ouvrage qui eſt entre les mains de tout le monde (1), l'inſufflation de la fumée de tabac dans la bouche pendant un tems ſuffiſant pour qu'elle puiſſe par-

(1) Avis au Peuple ſur ſa ſanté.

venir jusqu'aux poumons. Il est étonnant qu'un pareil moyen ait été donné par un Médecin comme un des meilleurs. Qui ignore à ce sujet la toux convulsive que la fumée de tabac excite chez les fumeurs même de profession, quand elle porte son impression sur les membranes sensibles des vaisseaux bronchiques? De telles secousses sont-elles celles qu'il faut exciter, & ne donneront-elles pas lieu, si elles arrivent, à la rupture de quelques vaisseaux déja gorgés de sang dans le cerveau, d'où il pourrait s'ensuivre une apoplexie mortelle?

§ 1. La Chimie récente, en augmentant le nombre des airs, du déphlogistiqué, n'a point découvert un fluide indifférent pour les Praticiens. Ils ont vu dans cette substance aériforme un remede de plus à ranger dans leur matiere médicale, & qui n'avoit aucun des inconvéniens de la fumée de

tabac. Pouvait-il y avoir une circonſtance plus favorable à ſon adminiſtration que celle-ci? Ce fluide, vraiſemblablement l'ame de la vie, ne peut, étant convenablement donné, que ſe répandre uniformément dans le tiſſu poreux des poumons, & mettre cet organe en jeu. « J'ai obſervé, diſait à ce ſujet le D. *Cogan*,
» que le cœur & les arteres battaient
» fortement pendant le tems qu'on
» employait le procédé de l'inſufflation ſur un enfant nouveau-né, &
» que les pulſations diſcontinuaient
» dès qu'on ceſſait les tentatives, pour
» recommencer lorſqu'on y revenait ».

82. Le procédé, ſur-tout chez les noyés, demande de la dextérité & une connaiſſance du lieu où l'on opere; car ſouvent la forte conſtriction de la glotte qui arrive au moment de la ſubmerſion, empêche l'air ſoufflé dans la bouche ou dans les narines de pé- Procédés.

nétrer jusque dans les poumons, de sorte qu'il passe par le gosier au lieu de parvenir dans l'endroit où l'on se propose de le porter.

Moyens. 83. Pour surmonter cette difficulté, il faut se servir d'un tube courbe, assez semblable pour la forme à une sonde de vessie, comme l'a recommandé M. *Monro*; & pour l'introduire, on commencera par porter le doigt indicateur de la main gauche à la bouche par la commissure des levres du côté droit; on ira jusqu'à la base de l'épiglotte, & dirigeant sur lui, comme sur un conducteur, le bec du tube qu'on portera de la main droite vers l'angle gauche de la bouche, jusqu'à ce qu'il ait dépassé le bout du doigt introduit, on le laissera tomber dans l'ouverture de la glotte, plutôt que de l'y pousser.

84. D'une autre part, on aura une grande vessie remplie d'air déphlogistiqué, & fermée à son cou par un robinet

robinet dont le tuyau ſoit du calibre de l'extrémité du tube qui eſt au-dehors. Tout étant ainſi diſpoſé, on preſſera les parois de la veſſie, de maniere à pouſſer le fluide qu'elle renferme, dans l'intérieur des poumons; quelque tems après on comprimera la poitrine de toute part pour produire l'expulſion de l'air, & l'on agira ainſi alternativement, comme pour exciter une reſpiration naturelle (1). Après avoir ainſi opéré plus ou moins long-temps, on inſinuera également dans le fondement

---

(1) Ce procédé eſt plus ſimple que celui de M *J. Hunter*, qui conſeille un ſoufflet à deux cavités diſtinctes, de maniere qu'en en étendant les panneaux lorſque la tuyere eſt appliquée aux narines, une cavité puiſſe être remplie de l'air commun, & l'autre de l'air qui ſort des poumons, & qu'en les rapprochant, celui-ci puiſſe s'échapper au-dehors, & l'autre pénétrer les poumons.

une certaine quantité de cet air, avec peut-être plus d'aſſurance de ſuccès qu'on n'en eût pu attendre de la fumée de tabac, ſi fort recommandée par les uns & blâmée par les autres. Pour ne point mettre d'interruption dans les ſecours, il faudra ſe munir de pluſieurs veſſies garnies chacune de ſon robinet, & pleines d'air.

Maniere d'avoir de l'air déphlogiſtiqué.

85. On peut obtenir l'air déphlogiſtiqué, en ſoumetrant au feu dans une cornue de verre une certaine quantité de précipité rouge, & recevant ce qui s'en éleve dans un appareil pneumato-chimique (1). On peut encore le

(1) Voyez cette méthode complettement décrite dans l'Eſprit des Journaux, mois de Décembre 1787, page 344. Avec ſept à huit ſous de débourſés on peut avoir deux ou trois pintes de ce fluide. Mais une méthode beaucoup plus ſimple encore, peu diſpendieuſe & ſujette à aucun inconvénient, eſt celle que nous devons à M. *de Fourcroy*. Elle conſiſte

retirer d'une maniere moins dispendieuse & tout aussi prompte, par la décomposition du nitre dans une cornue de terre, au cou de laquelle on

---

à réduire en poudre une certaine quantité de manganese d'Allemagne ou de Piémont ; on la met dans une cornue de terre ou de porcelaine, & l'on donne feu lentement d'abord. Les premiers produits qui viennent étant de l'asoth, qui est un fluide méphitique, il faut les rejetter. Peu-à peu on porte le feu jusqu'à l'incandescence, & à mesure passe le véritable air déphlogistiqué, que l'on peut recevoir dans une suite de récipiens, après l'avoir fait passer dans de l'eau, au moyen de la machine hydro-pneumatique, pour le purifier de quelques restes de gaz asothique, ou tout simplement dans des vessies mouillées & fermées au moyen d'un robinet. On peut, pour six à huit sous que coûte la livre de manganese dont il s'agit, avoir plusieurs grands bocaux de gaz déphlogistiqué très-pur, & dont on peut faire usage sans aucune crainte, de préférence à celui qu'on retire du nitre, ou du précipité rouge, qui contient toujours quelque peu de gaz nitreux.

adaptera une vessie à robinet. Il faut seulement avoir soin de rejetter les premiers produits, qui sont de l'air nitreux, & conséquemment incapables de répondre aux vues que l'on se propose. De toutes les substances qui fournissent ce fluide, il n'en est aucune qui en donne davantage que le nitre. Une livre soumise à une forte chaleur en produit douze cents pouces cubiques, quantité plus que suffisante pour fournir à la respiration d'une personne pendant quarante-huit heures. Ce procédé, il est vrai, est très-embarrassant dans les cas urgens qui demandent un prompt secours ; mais cet inconvénient doit-il en faire rejetter l'usage ? L'air déphlogistiqué est tellement devenu un objet d'agrément & même d'utilité pour les Physiciens qui l'emploient à diverses expériences, qu'il n'y en a aucun qui n'en conserve toute l'année des vaisseaux pleins.

Ce ſont pour eux des fontaines auſſi néceſſaires que celles qui conſervent l'eau pour les uſages domeſtiques, & qu'ils ont auſſi ſoin de remplir quand elles tariſſent. Pourquoi, ſi l'utilité de ce remede eſt bien établie, le ſeigneur en ſon château, le curé en ſon presbytere, le chirurgien ou l'apothicaire, n'en tiendraient-ils pas chez eux des flacons pleins pour le beſoin?

86. Dans des circonſtances auſſi critiques que celles que nous conſidérons, quoique l'envie d'être utile doive en quelque façon excuſer les fautes que l'on pourrait commettre dans l'adminiſtration des ſecours, il eſt cependant bon de les faire remarquer dans un Ouvrage comme celui-ci, fait pour l'utilité publique.

87. Nous avons déja dit, en traitant de la ſuffocation par la vapeur du charbon, combien il était dangereux de faire prendre intérieurement de

Danger des émétiques.

l'émétique & des liqueurs ſpiritueuſes ; dans un tems où les muſcles de la reſpiration & de la déglutition n'avaient point encore repris tout leur jeu. Le danger n'en eſt pas moins le même ici ; mais il n'a plus lieu dès que le noyé s'efforce d'avaler & que ſes ſens commencent à lui revenir ; on peut alors le lui donner, ſur-tout quand aucun ſigne ne manifeſte une ſtaſe du ſang dans les vaiſſeaux de la tête ; ſinon, l'on commence par le faire ſaigner de la gorge, ſi l'on eſt à portée d'un chirurgien qui puiſſe entreprendre cette opération. L'ouverture de la veine jugulaire eſt préférable à toute autre qui ne fournirait point une ſuffiſante quantité de ſang ; elle dégorge les ſinus du cerveau, & débarraſſe les grands réſervoirs ſanguins de la poitrine du ſang qui les opprime, en même tems que l'inſufflation de l'air déphlogiſti-

Quand ils conviennent

Saignée.

qué fournit l'ame de la vie. Cependant, malgré l'utilité apparente de cette opération en pareil cas, il faut apporter le plus grand ſcrupule dans l'examen des circonſtances qui la favoriſent ou la rejettent. En général, quand il y a bouffiſſure au viſage, échymoſe à la conjonctive, que le ſujet a une apparence forte & vigoureuſe, que l'on ſait qu'il s'eſt débattu long-tems dans l'eau, & que tous les ſignes qui manifeſtent un embarras dans le cerveau, exiſtent, dès que le retour à la vie paraît être aſſuré, l'ouverture de l'artere temporale, ou de la veine jugulaire, eſt reconnue de la plus grande néceſſité, & même elle doit aller en concurrence avec les autres moyens. On doit y avoir recours plus tard, & même quelquefois l'omettre dans les circonſtances contraires, & quand on a lieu de préſumer que la ſyncope a précédé ou ſuivi de près la ſubmerſion.

Infufflation de la fumée de tabac dans l'anus.

88. Comme toutes les tentatives ont pour but de ſecouer la machine, & de rappeller à elles les facultés éteintes de la vie, quelques-uns conſidérant que les inteſtins, par leur ſituation, auſſi bien que par leur organiſation, conſervaient leur irritabilité beaucoup plus long-tems que les autres parties, ont cru que les ſtimulans qu'on leur appliquerait, auraient beaucoup plus d'effet que ſi l'on eût dirigé leur efficacité ailleurs; auſſi ont-ils vu dans la fumée de tabac portée dans l'anus, un moyen ſimple de produire une ſecouſſe qui devait être ſi ſalutaire. On a inventé à ce ſujet des appareils qui facilitent ſinguliérement l'emploi de ce remede; mais on peut remplir les vues qui les avaient faits imaginer, en leur ſubſtituant deux pipes allumées dont on abouche les fourneaux; on met le tuyau de l'une dans le fondement, & l'on ſouffle par celui de l'autre.

Quelque ſoit l'efficacité de ce dernier moyen, ſur laquelle les Praticiens ſont encore en ſuſpens, comme il n'a jamais réuſſi ſeul & ſans l'inſufflation dans les poumons, on ne doit y avoir recours que quand on a employé tous les autres. Pour empêcher la fumée de s'échapper, on appliquera ſur l'anus une éponge ou des linges mouillés qu'on retiendra comme il paraîtra le plus convenable.

89. Parmi tous les ſtimulans que l'on a propoſés dans les aſphyxies, & notamment dans celle des noyés, il eſt étonnant qu'on ne trouve point le plus puiſſant de tous ceux que la nature nous fournit, c'eſt-à-dire, les commotions électriques. Les ſubſtances ſtimulantes que nous avons citées ne peuvent avoir qu'un effet lent, parce que leur action eſt bornée à un petit eſpace, & qu'elles ne peuvent agir ſur

Commotion électrique.

le cœur que ſympathiquement. L'effet de la commotion électrique eſt bien différent ; dans un inſtant la ſecouſſe parcourt les endroits les plus profonds du corps, & par cela même elle paraît être très-propre à exciter le principe engourdi de la vie. Le D. *Abildgard* rapporte à ce ſujet que des oiſeaux qui avaient reçu de violentes commotions électriques ſur la tête, étant regardés comme morts, ont été rendus à la vie par de légeres commotions ſur le cœur & les poumons, même après avoir éprouvé vainement les ſtimulans ordinaires les plus puiſſans. Si donc ce Phyſicien a pu priver ces animaux de tout ſentiment, & les ranimer enſuite à volonté par une adminiſtration convenable de ce fluide ſubtil, on peut eſpérer de même qu'en ménageant convenablement les commotions électriques, & iſolant

convenablement les aſphyxiés, ſoit ſur une toile cirée ou autrement, on pourrait les employer comme un des moyens les plus efficaces de rappeller les noyés à la vie.

Irritation des narines.

90. On a depuis peu publié les bons effets de l'irritation des narines au moyen de la barbe d'une plume, d'un long tube de papier trempé dans l'alkali volatil, & porté dans le nez, & l'on en a vanté les ſuccès avec trop de perſuaſion pour qu'on ne les tente point dans les cas incertains où les ſecours que nous venons d'indiquer ne réuſſiſſent point : on pourra également tenir ſous le nez un flacon d'alkali volatil.

Bronchotomie.

91. On trouve dans l'Ouvrage dont nous avons parlé plus haut (1) l'ouverture de la trachée-artere recommandée d'après *Dethardin*g & *Heiſter*,

(1) page 93.

& même appuyée ſur un exemple dont le ſuccès a été, dit-on, favorable. Mais que peut faire une pareille opération pratiquée dans l'intention de rétablir la reſpiration? Donnera-t-elle aux muſcles inſpirateurs l'énergie qui leur manque pour dilater de toute part la capacité de la poitrine, afin que l'air puiſſe pénétrer juſqu'aux poumons qui ſont dans un état d'affaiſſement? D'ailleurs, l'ouverture des cadavres a trop fréquemment prouvé que la glotte n'était point déprimée chez les noyés, pour qu'on puiſſe eſpérer quelque choſe de ce genre de ſecours.

Chaleur artificielle.

92. Quand l'uſage de tous les ſtimulans que nous venons de rapporter ne peut déterminer le retour à la vie, on peut tenter en dernier reſſort ce que pourrait une chaleur artificielle communiquée également à toute la ſurface du corps. Ce moyen eſt regardé comme un des plus efficaces par le D. *Cullen*,

& comme celui auquel on doit d'abord recourir. Il va même jusqu'à conseiller de mettre le noyé dans un bain d'eau chaude, pour obvier à la coagulation des sucs, qui est une suite nécessaire de la submersion. Il insiste sur ce que la chaleur de l'eau soit d'abord un peu au-dessous de celle qui est naturelle au corps humain, & qu'on l'augmente peu-à-peu, en y en ajoutant de plus chaude ; mais comme souvent il est difficile de se procurer une baignoire pour y plonger le noyé, on est forcé de recourir à des moyens plus expéditifs, & alors le procédé suivant est préférable.

93. On étendra sur un lit de sangle l'épaisseur de quatre doigts de cendre qu'on aura chauffée dans des chaudieres ; on couchera dessus le noyé tout nud, & on le couvrira avec d'autres cendres également chaudes ; on lui mettra sur la tête & à l'entour

du cou un bonnet & des bas égale-ment remplis de cendre, & l'on éten-dra une couverture par-dessus le tout : du sable fin ou de la terre bien seche pourraient remplir les mêmes vues. Le bain de vapeur pourrait-il rem-placer ce bain sec ? En le conseillant, nous ne pourrions nous appuyer sur des preuves de succès ; si cependant on y avait recours, il faudrait en sol-liciter les bons effets par des frictions générales, souvent répétées, soit avec la main seule, ou avec des flanelles un peu rudes, & par la chaleur des briques que l'on appliquerait à la plante des pieds, & que l'on changerait à mesure qu'elles se refroidiraient.

94. Lorsque l'ivresse a précédé la submersion, l'effet des secours que nous venons de rapporter est plus lent à se montrer favorable, à raison de la surcharge des vaisseaux du cerveau. Cette circonstance, si elle était bien

prouvée, ferait une raifon de pratiquer la faignée, plutôt qu'on ne l'eût fait dans toute autre.

95. Nous laiffons à l'obfervation & à l'expérience à conftater le mérite refpectif des méthodes que nous venons de rapporter ; elles ont chacune le leur, mais elles ne l'ont point exclufivement à d'autres. Le plus fouvent il eft néceffaire de les combiner enfemble ; & quant à l'ordre qu'il faut fuivre dans leur adminiftration, on pourra fe fixer à celui que nous avons fuivi en les expofant, toutes les fois que le corps confervera encore fa chaleur naturelle ; mais, lorfqu'elle fera prefque anéantie, on commencera par procurer une chaleur artificielle par les moyens énoncés, avant de recourir à d'autres. Si cependant le feul emploi des trois grands agens de la nature, l'air déphlogiftiqué, le fluide électrique & la chaleur artificielle, était

Ordre dans l'adminiftration des moyens.

prouvé ſupérieur à celui de tout autre moyen, ne ſerait-on point diſculpé avec raiſon de l'oubli des autres ſubalternes moins efficaces, & qui ne font que reculer les bons effets de ceux-ci? En effet, pendant qu'on tente tous les remedes inutiles, la mort s'avance à grands pas, & le moment vient enfin où tous les efforts de la nature & de l'art ſont entiérement ſuperflus.

Signes de ſuccès.

96. Les moyens que nous venons de preſcrire, employés avec la conſtance & la prudence que demande une ſituation auſſi critique, ſont ſouvent ſuivis de phénomenes qui indiquent le retour à la vie. La bouche ſe couvre d'écume, & à meſure qu'on l'eſſuie, il en revient d'autre; des bulles d'air, retenues par la ſalive, ſe ſuccedent les unes aux autres; un petit bruit, aſſez ſemblable au râle, ſe fait entendre dans la gorge; les levres & les joues ſont agitées de quelques

mouvemens; alors on persiste dans l'usage de la méthode qui a été efficace. Quand une fois le succès est décidé, que la déglutition & la respiration sont rétablies, on pourra insinuer dans la bouche, avec précaution, ou moyennant un tube fort long de gomme élastique & une seringue, quelques cuillerées d'eau-de-vie camphrée, ou d'eau-de-vie simple animée de sel ammoniac, ou de l'eau salée; quand la déglutition n'est nullement gênée, & que les saignées ont précédé chez les pléthoriques, on peut donner quelques cuillerées d'eau aiguisée de deux ou trois grains d'émétique, pour exciter un vomissement qui alors, par les secousses qu'il détermine, ne peut qu'être très-utile.

97. Malgré tout le succès apparent des procédés que nous venons de rapporter, on pourrait avoir tort de regarder la personne comme parfaite-

ment rétablie. Souvent, en effet, il ſurvient à cette convaleſcence des accidens fâcheux, tels que l'oppreſſion, la toux, la fievre, & autres, qui exigent toute l'attention des Praticiens. Comme leur traitement n'entre point dans le plan que nous nous ſommes propoſé, nous les paſſerons ſous ſilence.

ARTICLE III.

De l'Aſphyxie propre à ceux qui ont été trop foulés.

98. LES perſonnes maigres, fluettes, dont les poumons recelent déja quelques points d'engorgemens ou d'obſtructions, ſont celles qui ſont les plus expoſées à ce genre d'aſphyxie, quand elles vont aux ſpectacles, aux égliſes, & généralement dans tous les lieux où il y a beaucoup de monde aſ-

Ceux qui y ſont le plus expoſés.

ſemblé. Une teinte de méphitiſme ſe mêle alors aux effets de la preſſion, & forme une maladie dont les cauſes ſont compliquées. Il n'eſt point rare de voir les perſonnes qui ont ſurvécu à ce danger, traîner une vie languiſſante, avec tous les ſignes d'embarras à la poitrine, malgré les prompts ſecours qu'on leur a donnés dès le principe de leur maladie.

Celle des petits enfans.

99. Un genre d'aſphyxie qu'on peut ranger dans la claſſe de celle que nous conſidérons ici, eſt celle des petits enfans nouveaux-nés qui ont eu le malheur d'être étouffés dans le lit de leur nourrice. *Targioni Tozetti*, Médecin de Florence, fut appellé pour un enfant qui venait de périr par un pareil accident. Comme les moyens qu'il employa ſont ceux qui nous paraiſſent les plus convenables, nous nous ſervirons de ſes propres expreſſions pour les expoſer. « En arri-

» vant, dit-il, je trouvai cette pauvre
» petite victime dans son berceau,
» sans pouls, sans respiration, le
» visage livide, les yeux ouverts &
» obscurcis, la bouche béante & le
» nez plein de mucosités, enfin le
» corps presque froid, & ne donnant
» aucun signe de vie. Je fis chercher
» aussi-tôt des cendres d'une part,
» & de l'autre j'ordonnai qu'on
» chauffât ses couches. Tandis qu'on
» était ainsi occupé à tout préparer,
» je fis démaillotter l'enfant, & je
» le mis sur un lit bien chaud, couché
» sur l'un de ses côtés, ensuite je le
» frottai par-tout avec des linges très-
» fins, pour ne pas écorcher sa peau
» tendre & délicate; & aussi-tôt que
» les cendres furent prêtes, j'en fis
» couvrir tout le corps, à l'exception
» du visage; je le couchai sur le
» côté opposé à celui sur lequel il
» avait d'abord été placé, & je lui

» mis par-dessus une couverture de
» laine. J'avais sur moi un flacon
» d'eau de senteur ; je le portai de
» tems en tems au nez de l'enfant,
» & , dans l'intervalle , j'y faisais
» souffler de la fumée de tabac. Peu-
» à peu la chaleur se ranima , le
» battement des arteres temporales
» se manifesta , la respiration devint
» sensible & de plus en plus fré-
» quente , les yeux se fermerent & se
» rouvrirent alternativement, & enfin
» l'enfant commença à pousser des
» cris plaintifs , & chercha le teton
» qui lui fut donné aussi-tôt (1) ».

100. Quand l'asphyxie provient d'une pareille cause , le premier remede

---

(1) Istruzioni al popolo circa ai tentativi da farsi per ravvivare gli annegati ed altri apparentemente morti , proposte dal Collegio Medico di Firenze in esecutione degli ordini , da *Targioni Tozetti.*

qu'on doit tenter, eſt la ſaignée ; il faut la faire au bras de préférence à toute autre partie. On la réitere plus ou moins fréquemment dans la journée ; on frotte avec des flanelles ſeches & chaudes, ou imbibées d'eau-de-vie, l'extérieur du corps, & principalement les membres ; on fait reſpirer des odeurs fortes, on frotte les tempes avec de l'eau de la reine d'Hongrie ; on met également le malade dans un lit chaud, & ordinairement en moins d'une heure ou deux le malade revient à lui. Souvent cependant il reſte un embarras dans la poitrine qui quelquefois exige qu'on réitere la ſaignée & qu'on preſcrive les vulnéraires réſolutifs, ſelon que les circonſtances le demandent. C'eſt au Praticien à lire alors dans les ſignes indiquans le plan de la conduite qu'il doit tenir en pareil cas.

ARTICLE IV.

De l'Aſphyxie des pendus.

101. L'HOMME le plus réfléchi, comme le plus inſenſé, qui ne voit que peine dans ſon exiſtence, ne ſe détermine que trop ſouvent à la finir par la ſuſpenſion. Dans cet état, toute la communication que les vaiſſeaux du tronc entretiennent avec ceux de la tête eſt interrompue, & en conſéquence le ſang s'accumule dans les ſinus de la dure-mere, dans les veines délicates du cerveau, & ſouvent même il s'épanche entre cette membrane & le viſcere qu'elle défend. Les veines du viſage qui ne peuvent ſe dégorger dans leur tronc, ſe tuméfient, leurs ramifications donnent à toute la face un aſpect livide, le ſang ſouvent s'épanche dans le tiſſu

Comment elle a lieu.

de la conjonctive, & forme échymose, il sort quelquefois fluide de la bouche. La compression, exercée sur la trachée-artere, prive les poumons de l'accès de l'air atmosphérique, & ainsi nécessite dans cet organe la stase du sang qui ne peut être repris par les vaisseaux de décharge.

Causes qui la rendent incurable.

102. Outre tous ces désordres, quand la suspension a été faite par l'exécuteur de la haute justice, souvent la seconde vertebre du cou est séparée d'avec la premiere, comprime la moelle épiniere, & les cartilages du larynx, ainsi que les muscles qui les recouvrent, sont rompus & déchirés par les secousses opérées dans l'intention de terminer promptement la vie. Si dans ces dernieres circonstances on ne doit se flatter d'aucun succès dans les tentatives qu'on pourrait faire pour ramener les pendus à la vie, il n'en est point de même dans les autres,

l'état

l'état pléthorique du cerveau pouvant ſe diſſiper, quand on a promptement recours aux moyens conſeillés par le ſavoir & dirigés par la prudence.

103. La premiere choſe à faire eſt de placer le pendu dans un lit bien chaud, la tête élevée le plus haut qu'il ſera poſſible ; on lui ouvrira enſuite la veine jugulaire de l'un ou de l'autre côté, ſans ligature, ſi la veine eſt aſſez apparente pour le permettre. L'ouverture ſera ſuffiſamment ample, pour empêcher que le ſang ne vienne en bavant, comme il n'eſt que trop ordinaire. Dans un pareil cas, il ne faudrait pas héſiter d'ouvrir auſſi la veine angulaire, qui eſt ſituée au côté de l'angle interne de l'œil, le long de la racine du nez. Comme cette veine communique immédiatement avec les veines optiques, & que le tronc de celles-ci va ſe dégorger dans les ſinus caverneux, ce ſerait un

Procédés.

Saignées.

moyen prompt de débarraſſer les ſinus de la dure-mere avec leſquels ils communiquent.

Frictions. 104. Pendant ce tems, on frottera les membres avec une flanelle qu'on impregnera de la fumée de colophône. On dirigera un tube recourbé, tel qu'une ſonde de veſſie, dans l'ouverture de la glotte, & par ſon moyen on ſoufflera dans les poumons de l'air atmoſphérique, ou mieux encore de l'air déphlogiſtiqué.

105. Les premieres annonces du retour à la vie ſe manifeſtent par un écoulement plus facile du ſang de la veine ouverte; bientôt après quelques reſpirations entrecoupées paraiſſent, la connaiſſance revient; c'eſt alors qu'on peut donner quelques cuillerées d'eau de méliſſe ſpiritueuſe. On laiſſe néanmoins encore couler le ſang, jusqu'à ce qu'il en ſoit ſorti environ quatre ou cinq palettes, &

en cela l'on ſuivra ce que l'état du pouls & les circonſtances concomitantes indiqueront ; cette ſaignée dégorgera les vaiſſeaux du cerveau, & rétablira l'équilibre dans les fonctions de ce viſcere.

106. Mais ſouvent, malgré l'emploi des moyens ſelon l'ordre que nous preſcrivons, la circulation ne ſe rétablit point également par-tout ; quoique tout indique le retour dans la diſtribution des humeurs du cerveau, la reſpiration n'en eſt cependant pas moins laborieuſe ; ſouvent les malades crachent une humeur lente, viſqueuſe & ſanguinolente, ce qui indique une ſtaſe décidée du ſang dans les vaiſſeaux des poumons. Il faut alors en venir à la ſaignée du bras qui débarraſſe plus promptement la poitrine, & on la répete plus ou moins, ſelon que les circonſtances le demandent. On donne des tiſannes

Traitement ſecondaire

pectorales aiguisées avec l'oxymel scillitique, & généralement les incisifs pectoraux que l'on juge convenables ; un large vésicatoire sur les deux côtés de la poitrine a eu souvent beaucoup de succès.

ARTICLE V.

De l'Asphyxie causée par un très-grand froid.

Effets apparens de cette cause.

107. QUAND la température de l'atmosphere est de beaucoup inférieure au terme de la congélation, son impression sur l'extérieur du corps, se manifeste par une pâleur, une rudesse & une sécheresse de la peau. Les parties rouges, telles que les levres, les joues, le bout des doigts, deviennent livides ; celles qui ne sont couvertes que d'un épiderme fort mince, comme le nez & les levres, se

gercent. Les muſcles ont peine à exercer leurs fonctions, à raiſon de la coagulation des ſucs qui ſtaſent dans leur intérieur ; ils ſont roides, engourdis, & les nerfs ne conſervent de ſenſibilité que ce qu'il leur en faut pour faire éprouver une eſpece de fourmillement aux membres. Les humeurs refoulées vers l'intérieur, viennent ſtaſer & opprimer les viſceres ; & le cerveau lui-même, quoique plus à l'abri de l'impreſſion d'une pareille cauſe que les autres, n'en eſt pas moins affecté, & dans un état pareil à celui où il eſt chez un apoplectique. De-là cette inſouciance d'eux-mêmes & ce ſommeil trompeur auxquels ſont ſujets ceux qui ſont pris d'un grand froid.

108. *Boërrhaave* lui-même manqua d'en être la victime. Il dit qu'au fort de l'hiver de 1709, étant en voiture avec un Chirurgien pour aller voir

Obſervation.

hors de Leïde une dame qui avait eu la cuiſſe fracturée, il fut ſaiſi, lui, ſon compagnon & le cocher, d'un aſſoupiſſement délicieux, qui infailliblement les eût fait périr, s'ils ne fuſſent tous deſcendus pour diſſiper les effets du froid par la marche qu'il leur reſtait à faire.

109. Quand on ne peut attribuer l'aſphyxie à aucune autre cauſe qu'à celle-ci, la premiere choſe à faire, eſt de déshabiller la perſonne qui en eſt priſe pour la plonger dans un bain d'eau froide. Si l'on ne peut ſe procurer un vaiſſeau propre à cet effet, on ſe contentera de frotter tout le corps avec de la neige ou de la glace, & l'on continuera ce procédé, juſqu'à ce que la ſoupleſſe ſe rétabliſſe dans les membres, & que la couleur de la peau revienne à ſon état naturel. Alors on ſort l'aſphyxié de l'eau, quand on a pu avoir une baignoire,

ou l'on ceſſe les frictions à la glace dans le cas contraire ; on le met ſur un matelas de crins, & l'on ſubſtitue aux frictions celles qu'on fait avec des linges ou des flanelles imbibées d'eau-de-vie camphrée ou d'eau ſalée, ſi l'on peut en avoir.

110. Lorſque l'uſage des ſens commence à revenir, & que le pouls reprend ſes battemens, on preſcrit une cuillerée ou deux d'eau-de-vie pure, & l'on réitere cette potion quelque tems après. Si la tête reſte toujours en ſtupeur, que quelques-uns des ſens ne ſoient point parfaitement rétablis, on pourra faire baigner les jambes dans de l'eau chaude pendant plus ou moins long-tems ; & même en venir à une ſaignée de pied, ſelon que les circonſtances préſentes le demanderont.

111. Il faut éviter, pour prévenir ce genre d'aſphyxie, de boire de l'eau-de-vie, comme on le preſcrit ordi-

nairement; les meilleurs remedes sont l'exercice ; les frictions, l'usage du tabac en fumée ou en poudre, un bon verre de vin pur, ou une grande tasse de café ou de thé chaud, dans laquelle on ajoutera un petit filet d'eau-de-vie ; le punch pris modérément est encore excellent.

ARTICLE VI.

De l'Asphyxie des nouveaux-nés.

112. L'ASPHYXIE dont il s'agit ici, arrive très-fréquemment, & bien des enfans en sont la victime par l'ignorance de ceux qui pratiquent les accouchemens par routine, comme par la mauvaise administration des secours, nous dirons plus, par l'indifférence avec laquelle on regarde ces pauvres petits infortunés. Toutes les fois que l'accou-
Causes. chement a été laborieux, que la tête est

reſtée long-tems au paſſage, ou que par des manœuvres inconſidérées la poitrine a été comprimée de maniere qu'elle ne peut être miſe en jeu pour produire la premiere inſpiration, l'air de l'atmoſphere, en agiſſant ſur l'extérieur du corps, refoule le ſang vers les poumons qui ne ſont point encore dilatés pour lui livrer paſſage, & delà l'aſphyxie qui vient terminer la vie au moment même où elle allait commencer. Quelquefois auſſi les enfans naiſſent dans un état de pléthore qui ne fait qu'augmenter dès que la ligature du cordon eſt faite, au point de produire les accidens dont nous parlons. Souvent encore ils ſont dus à la trop grande compreſſion qu'exerce le maillot trop ſerré ſur le tendre corps de l'enfant, & alors le remede s'offre de lui-même. On reconnaît l'état pléthorique à la rougeur foncée, livide & même noirâtre du viſage & de

tout le corps, au gonflement du cordon que l'on a vu dans ces cas être agité de mouvemens de battemens, isochrones à ceux du cœur.

Moyens curatifs.

113. Le moyen le plus expéditif de remédier à cet état, est de délier le cordon & de laisser couler une suffisante quantité de sang, ce qui dégorge le poumon d'une maniere prompte, ainsi qu'il est facile de le concevoir, pour peu que l'on connaisse la structure des parties & les communications qu'elles ont entre elles. Après avoir débarrassé la bouche des glaires que souvent elle contient, on y soufflera de l'air commun pris de l'atmosphere, & non point de l'air déja respiré, comme on le fait si souvent. Pour réussir dans cette opération, on se servira d'une longue canule de gomme élastique qu'on introduira jusqu'à l'arriere bouche, & l'on introduira dans son pavillon la tuyere d'un soufflet

ordinaire, dont on fera agir à différentes reprises les panneaux, en même tems qu'on pressera les narines entre les doigts. Pendant ce tems, des aides s'occuperont à lui frotter le corps avec du vin chaud ou quelques liqueurs spiritueuses.

114. On pourra encore le mettre avec espérance de succès dans un bain d'eau tiede, & l'y conserver pendant plus ou moins de tems. Quand l'enfant sort asphyxié du sein de sa mere, loin de le laisser en communication avec elle, comme quelques-uns le conseillent, en ne coupant point le cordon, il faut au contraire en faire la section, dès qu'on est assuré que la matrice est revenue sur elle-même.

115. Il faut suivre un traitement différent, quand l'asphyxie est une suite du trop long séjour de la tête au passage, & qu'elle y a éprouvé une forte & longue compression; la sen-

sibilité dans ces cas est entiérement anéantie, & tout le systême des nerfs est dans un état de stupeur dont il est difficile de le débarrasser. On aura recours ici aux stimulans, tels que l'alkali volatil ou le vinaigre radical; on portera dans ses narines un peu de papier roulé & imbibé de l'une de ces liqueurs, ou on lui fera flairer de l'ail ou de l'oignon coupé; on lui frottera les tempes & tout le corps avec de l'eau de mélisse spiritueuse. Loin de laisser écouler le sang du cordon, on aura soin au contraire que celui-ci soit bien lié; on lui soufflera de l'air chaud dans l'anus moyennant un tuyau de plume; on lui frottera légérement la plante des pieds avec une brosse, & quand la respiration aura commencé, on lui fera avaler une cuillerée de vin sucré, ou un peu d'eau de canelle spiritueuse. Pour peu que le cœur paraisse

reprendre ſes battemens, on continuera ces procédés, & auprès du feu autant qu'il ſe pourra faire, pour que la chaleur naturelle puiſſe en ſeconder l'efficacité. Si l'on eſt à portée d'une machine électrique, on ne peut que bien faire de tenter l'effet de commotions légeres faites ſur le trajet des nerfs les plus à découvert, comme ſur le front, au-deſſus des paupieres, vers la partie antérieure des oreilles, & ſur la région de l'épine. Quoique le ſuccès ne favoriſe pas toujours auſſi-tôt les tentatives, il ne faut pas néanmoins ſe déſiſter, l'expérience ayant fait voir que ſouvent on n'avait éprouvé des effets ſenſibles qu'après pluſieurs heures de ſecours convenablement adminiſtrés.



ARTICLE VII.

De l'Aſphyxie des ſuffoqués.

116. AUCUNE des aſphyxies dont nous avons parlé, n'arrive auſſi inopinément & ne fait périr auſſi promptement que celle-ci. Ainſi l'on voit des perſonnes de la ſanté la plus brillante, paſſer auſſi-tôt à la mort, lorſqu'elles s'y attendaient le moins. Un changement ſi ſubit provient ſouvent de ce que quelque corps étranger eſt tellement fixé entre les lèvres de la glotte, qu'il ferme entiérement l'eſpace qu'elles laiſſent entre elles.

Corps étrangers dans la glotte.

117. On trouve, relativement à ce ſujet, dans les Ephémérides des Curieux de la nature, l'hiſtoire d'un religieux qui ſe promenant ſous une allée de ceriſiers, fut tenté par la beauté de ſes fruits; il en inclina une

Obſervation.

branche pour ſaiſir avec la bouche une ceriſe, dans le moment où la cloche l'appellait à l'égliſe. Le mouvement prompt & irrégulier qu'il fit en ſéparant la chair d'avec le noyau, détermina celui-ci à pénétrer l'ouverture de la glotte, de maniere à la fermer entiérement, ce qui manqua le faire périr ſubitement. Heureuſement que les ſecouſſes qu'on lui donna auſſi-tôt firent tomber ce noyau dans la trachée-artere, d'où il fut expectoré quelque tems après, recouvert d'une concrétion pierreuſe. On trouve également celle d'un enfant qui mourut inopinément par une feve de haricot qui fermoit entiérement la glotte.

118. Le moyen curatif le plus certain en pareil cas ne peut être employé que par un habile Chirurgien, qui, en faiſant une ouverture à la trachée-artere, remplace la naturelle que le corps étranger bouche en totalité. Bronchotomie recommandée.

119. Il y a toujours de l'imprudence dans ces cas à recourir à l'émétique ou aux ſtimulans pour exciter la toux, la bronchotomie doit être d'autant plus préférée à ces remedes inutiles, que ſouvent le corps étranger ſe préſente de lui-même à l'ouverture.

120. Quelquefois la cauſe ſuffocative eſt un gros morceau de pain ou de viande arrêté au-deſſus de la glotte, entre les piliers du voile du palais; dans ces cas, l'indication premiere eſt l'extraction du corps étranger, & ſi les ſymptômes perſiſtent après qu'elle eſt faite, on aura recours à l'inſufflation de l'air dans la poitrine, à l'agitation du corps & à tous les excitatifs que nous avons rapportés.

Spaſme du poumon.

121. La ſuffocation ne provient pas toujours d'une ſemblable obturation de la glotte; elle eſt quelquefois occaſionnée par un ſpaſme dans le tiſſu lobulaire du poumon, comme il arrive

à la ſuite d'un excès de joie, de colere ou d'une émotion vive de l'ame, de quelque nature qu'elle ſoit; peut-être y a-t-il alors une telle conſtriction dans les levres de la glotte, que cette ouverture en eſt complettement fermée. La ſuffocation peut encore provenir d'un engorgement ſanguin dans le tiſſu interlobulaire du poumon, ainſi qu'il arrive chez les perſonnes vigoureuſes & ſanguines.

122. Le premier de tous les remedes dans ces cas, & en même tems le plus efficace, eſt la ſaignée du bras; elle ſera abondante, & on la réitérera ſelon les circonſtances. On donnera des lavemens purgatifs faits avec une demi-once de ſéné, trois gros de ſel marin dans une chopine d'eau. On fera boire au malade, quand il commencera à revenir, de l'eau froide ſur une pinte de laquelle on mettra un poiſſon de vinaigre blanc. On lui

Remedes

donnera du vinaigre radical à respirer, & l'on fera des ligatures aux membres pour empêcher le sang d'aborder au cœur en trop grande quantité.

Fonte d'humeurs.

123. Quelquefois la suffocation a pour cause une fonte d'humeurs visqueuses qui se déposent sur le poumon, ainsi qu'il arrive souvent chez les personnes phlegmatiques & pituiteuses, dont la fibre est relâchée, soit par un vice de premiere constitution, ou autrement.

Remedes

124. Le remede le plus prompt en pareil cas est l'émétique, dès que par les secours généraux on est venu à bout de rendre la liberté aux organes de la déglutition. Quand il a eu son plein effet, on donne pour boisson une infusion d'une demi-poignée d'hysope, de huit à neuf feuilles de cochlearia sur une pinte d'eau, à la colature de laquelle on ajoute une once d'oxymel simple. On purgera le len-

demain avec six à huit grains de mercure doux, douze de jalap & six de scamonée pulvérisée, que l'on incorporera dans l'extrait de casse, ou bien avec vingt grains de poudre de cornachine récemment préparée. On reviendra à la tisanne prescrite, dont on continuera l'usage pendant une quinzaine de jours. S'il survenait encore quelques menaces d'accès après un pareil traitement, un large vésicatoire appliqué à chaque jambe serait un moyen qu'on ne devrait point mépriser. Quelquefois la saignée est nécessaire dans ces cas, mais il faut que la prudence en dirige l'application, autrement elle devient plus nuisible qu'utile; les lavemens purgatifs de deux jours l'un, sont également bien indiqués.

125. Souvent la suffocation est produite par la peur, & alors tous les petits vaisseaux de la surface du corps se resserrant, chassent le sang qu'ils La peur.

contiennent vers le cœur & les gros vaiſſeaux intérieurs, d'où s'enſuivent ſouvent des palpitations qui tourmentent long-tems les malades ; les poumons ſont également ſi ſurchargés de ſang, que l'on a vu dans ces cas la mort arriver ſubitement par la rupture de l'oreillette ou du ſinus droit du cœur. La tranſpiration eſt d'abord arrêtée, la peau devient tuberculeuſe, ce que le vulgaire exprime en diſant qu'on a la chair de poule.

126. Quand les malades reviennent de ces premiers accidens, ſouvent d'autres plus graves & plus lents à céder, leur ſuccedent, & les convulſions viennent quelquefois terminer la vie, ou des accès d'épilepſie ſe répetent plus ou moins & rendent aux malades leur exiſtence inſupportaple. Qu'on apprécie, d'après ce tableau, qui eſt l'expreſſion ſimple de la vérité, les conſéquences fâcheuſes que

peut avoir ce ſingulier plaiſir, que des perſonnes même raiſonnables prennent à faire peur aux petits enfans ou à des perſonnes qu'on peut regarder comme tels, par rapport à la ſenſibilité de leurs organes.

127. Le moyen le plus ſimple & en même tems le mieux raiſonné pour remédier aux accidens urgens, eſt de chercher à rétablir le calme dans le ſyſtême de la ſenſibilité ; car, dès que les ſpaſmes ſont une fois ceſſés, le cœur reprend ſes forces & chaſſe à la circonférence les fluides qui de toutes parts venaient l'opprimer. Loin donc de jetter à l'aſphyxié de l'eau froide qui ne peut qu'augmenter l'état ſpaſmodique de l'extérieur, il faut au contraire le mettre dans un atmoſphere très-chaud & humide, ſi faire ſe peut ; & ſi l'on a un bain d'eau chaude à ſa portée, l'y plonger auſſi-tôt, aucun remede Remedes

ne pouvant relâcher d'une maniere plus prompte & plus complette. Quand on ne peut se procurer un bain, on lui substitue celui des jambes, ayant soin qu'il soit très-chaud ; on frottera les parties qui y seront plongées, & dès que l'asphyxié pourra avaler, on lui donnera une légere infusion d'eau de menthe pour boisson; on lui fera cependant précéder quelques cuillerées d'eau de canelle spiritueuse, ou simplement un verre de bon vin vieux chaud & aromatisé avec un peu de canelle. Ces légers cordiaux relevent les forces du cœur & viennent l'aider dans les efforts qu'il tente pour se délivrer du sang qui l'opprime.

128. Quand les malades sont revenus à eux, ils se plaignent quelquefois d'une gêne dans la poitrine, & d'une pesanteur qui nuit plus ou moins à la liberté de leur respiration; on peut alors leur tirer quelques pa-

lettes de ſang. Quoique la circulation ſoit bien rétablie, il reſte néanmoins quelquefois des mouvemens convulſifs ou épileptiques qui marquent que le rétabliſſement des fonctions du cerveau ne s'eſt point encore fait complettement. On donnera alors une taſſe d'infuſion de coquelicot, dans laquelle on ajoutera dix à douze gouttes de laudanum liquide pour un enfant, & vingt à vingt-cinq pour un adulte. Si l'on n'a point ce remede ſous la main, on lui ſubſtituera un demi-gros ou un gros de thériaque récente. Il faudra continuer ces remedes pluſieurs jours de ſuite, car les accidens ſont de nature à reparaître, quand ils ont été appaiſés.



ARTICLE VIII.

De l'Asphyxie des personnes foudroyées.

129. Nous laissons à décider aux Physiciens si, lors d'un orage, la foudre vient primitivement de la terre pour se communiquer aux nuages, ou si née de ceux-ci, elle se communique à notre globe, & y perd toute son activité. Nous ne considérerons ici que son effet, qui paraît n'être qu'une détonnation électrique souvent plus que suffisante pour éteindre complettement le principe de la vie par la vive secousse qu'elle occasionne.

Cas où il n'y a que suspension dans les fonctions de la vie.

130. Quelquefois cependant, lorsque l'impression s'est faite sur des parties éloignées de la tête & de la poitrine, la vie n'est que suspendue, & les foudroyés reviennent ordinairement à eux-mêmes, non sans éprouver

éprouver un engourdiſſement & une peſanteur ſur la partie frappée & au loin, qui leur fait croire qu'elle eſt paralyſée; ils ont ſouvent un mal de tête violent, & la vue leur reſte troublée pendant pluſieurs jours. Quand la tête a été la premiere affectée, les foudroyés tombent inopinément à terre; le ſang ne tarde point à leur ſortir du nez ou de la bouche, quelquefois même ils le vomiſſent avec les matieres contenues dans leur eſtomac; l'extérieur de la tête préſente des marques plus ou moins ſenſibles d'échymoſe, & quand ils reviennent à eux, ils ne ſe reſſouviennent aucunement d'avoir été frappés. La peur & le ſaiſiſſement excitent dans ces cas un refoulement du ſang vers le cœur & les gros vaiſſeaux, qui peut devenir funeſte.

131. Quand une des grandes capacités a été frappée, les ſuites en Cas où il n'y a aucune eſpérance.

ſont plus fâcheuſes, on trouve toujours alors après la mort, des épanchemens plus ou moins conſidérables dans leur intérieur ; les organes qu'elles renferment ſont plus ou moins échymoſés, les vaiſſeaux du cerveau ſont ſouvent très-gorgés & même rompus, & le ſang y eſt quelquefois extravaſé en telle quantité, que la réſolution en eſt impoſſible.

Oppoſition dans les indications.

132. Si dans ces cas l'état aſphyctique exige des ſtimulans dont l'action puiſſe remonter les reſſorts détendus de la machine, d'une autre part auſſi la rupture des vaiſſeaux & les épanchemens demandent qu'on agiſſe avec toute la prudence requiſe, pour ne point en augmenter les fâcheux effets en cherchant à rétablir la vie par des moyens trop actifs.

133. Ce qu'on a de mieux à faire eſt de tirer du ſang du bras par une large ouverture, ſur-tout quand les

aſphyxiés rendent par la bouche une écume ſanguinolente qui dénote l'embarras & la rupture des vaiſſeaux du poumon. Quand le viſage eſt violet, la conjonctive échymoſée, que l'examen de la tête manifeſte le lieu où la foudre a fait ſon impreſſion, on doit préférer l'ouverture des veines de la gorge faite, s'il eſt poſſible, ſans ligature, ou celle du pied. Dans l'intervalle, on pourra appliquer quatre ou cinq ſang-ſues vers les grands angles de l'œil; la communication des veines de l'extérieur de la tête à l'intérieur vers cet endroit, donne tout lieu d'en eſpérer du ſuccès.

134. On inſinuera dans les poumons de l'air atmoſphérique ou de l'air déphlogiſtiqué, & par des preſſions extérieures & alternatives on en déterminera l'iſſue quelque tems après, pour en porter enſuite d'autre. Loin de jetter ſur le corps de l'eau froide,

comme dans le cas d'aſphyxie occaſionnée par la vapeur du charbon, on le frottera avec des ſerviettes bien chaudes, on le couchera dans un lit chaud, & ainſi l'on mettra tout en œuvre pour rappeller les fluides du centre à la circonférence.

135. On évitera l'émétique, les purgatifs & les lavemens ſtimulans dans les premiers momens, ſauf à y revenir quand l'aſphyxié rendu à lui-même n'aura plus rien à craindre du côté des engorgemens & des épanchemens. Quelques perſonnes conſeillent les étincelles électriques & les commotions légeres ſur le cœur & les poumons des foudroyés, d'après l'opinion où elles ſont que leur mort provient d'une négation ſubite de fluide électrique. Une telle méthode purement hypothétique peut n'être ſuivie d'aucun inconvénient, quand l'aſphyxie eſt autant produite

par la peur que par l'impreſſion de la foudre ; mais chez ceux où la cauſe foudroyante a eu ſon plein effet, elle ne pourrait que retarder l'emploi des ſecours qui pourraient avoir plus d'efficacité.

ARTICLE IX.

De l'aſphyxie propre à certaines maladies.

136. LES ſcorbutiques dont la maladie eſt portée au plus haut point, ſont ſujets à tomber en aſphyxie, quand ils ſortent de leurs cadres ou hamacs, ou de l'entrepont où ils ſont depuis long-tems, pour gagner le rivage. Le D. *Lind* rapporte à ce ſujet qu'il n'eſt point rare de voir des malades, qui avaient lutté long-tems contre la mort, ſuccomber à l'attérage. Il eſt aſſez difficile de ſe rendre raiſon de

ce ſingulier effet chez ceux chez qui on n'obſerve aucune collection d'eau dans la poitrine ou dans la cavité du péricarde. Il n'en eſt pas de même dans ce dernier cas ; les mouvemens à faire pour ſortir d'un hamac où ils avaient été confinés la plus grande partie d'un voyage, ceux dont ils ne peuvent ſe diſpenſer pour deſcendre du vaiſſeau & gagner l'hôpital, déterminent vers le cœur une plus grande quantité de ſang qu'il n'en peut recevoir, ſes cavités étant ſouvent diminuées par le poids de l'eau dans laquelle il nage.

137. L'aſphyxie ſurvient encore à la rupture d'une vomique, à l'ouverture d'un gros vaiſſeau, ſoit dans la poitrine ou dans d'autres cavités ; mais la mort qui lui ſuccede bientôt diſpenſe de tous les remedes.

138. Il n'en eſt pas ainſi des aſphyxies qui ſurviennent aux maladies

convulſives dont les accès ont été violens & long-tems continués. Les enfans ſont principalement expoſés à celles-ci dans le travail de la dentition, lorſqu'ils ſont tourmentés par les vers ou les acides dans les premieres voies. Il n'eſt point rare de voir les accès d'hyſtéritie, la ſyncope, & autres maladies qui prennent ſubitement, en être ſuivies.

139. Dans tous ces cas, les remedes excitans que nous avons rapportés dans les articles précédens, & notamment l'alkali volatil, ſont les plus convenables; mais quelque efficaces qu'ils ſoient dans pluſieurs, leur vertu eſt abſolument nulle dans beaucoup d'autres, ſans cependant qu'on puiſſe regarder l'aſphyxié comme réellement mort.

140. Cette vérité qui intéreſſe l'humanité entiere, a conduit quelques Médecins à s'occuper de la recherche des ſignes qui caractériſent une

mort réelle d'une qui ne ſerait qu'apparente. Si ces ſignes ſont ſuffiſamment évidens chez ceux qui ont ſuccombé aux effets d'une bleſſure reconnue mortelle, aux accidens d'une maladie lente qui entraîne à ſa ſuite une foule de maux décidément incurables, ils ne ſont pas également certains chez ceux qui périſſent d'une maladie aigue, d'une affection carotique, ou de tous autres dans leſquels les humeurs ne ſont atteintes d'aucun vice de putréfaction.

141. Cette conſidération fait ſentir l'importance de ne point traiter les morts auſſi inconſidérément, diſons plus, auſſi inhumainement qu'on le fait ordinairement (1). Nous pourrions

---

(1) M. *Thierry*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, vient récemment de s'occuper de cet objet dans un Ouvrage qui a pour titre : *La vie de l'homme reſpectée & dé-*

citer des exemples nombreux de personnes qui ont été ainsi contraintes de descendre au tombeau sous les yeux mêmes de ceux qui les chérissaient le plus ; mais comme ils ne présentent que des images affreuses où l'inhumanité est peinte avec toutes ses horreurs, nous les passons sous silence pour nous occuper des moyens qui pourraient encore être de quelque valeur pour certains individus, sinon pour tous.

142. En général, quand la mort est recente, il convient, en hiver surtout, de laisser le cadavre dans son lit, de lui tenir la tête médiocrement élevée & dans la situation à-peu-près de ceux qui dorment. Le cou ne

---

fendue dans ses derniers momens. Les vues qu'il propose sont le fruit de l'observation & de l'expérience, & ne sauraient conséquemment être trop bien accueillies.

ſera gêné par aucune ligature, ni le viſage caché par aucun mouchoir ou bonnet rabattu ſur le menton; on ne lui tiendra point la mâchoire fermée, mais on lui laiſſera la bouche à demi cloſe. Les extrémités inférieures ſeront rapprochées les unes près des autres, ainſi que les bras, & ne ſeront maintenues que par des liens fort lâches. On ne retirera le corps du lit que douze heures après que les ſignes de la mort auront paru; après ce tems, on pourra le mettre dans une biere ſans la couvrir. On ne doit porter le défunt à la ſépulture que vingt-quatre heures après que les ſignes de la mort à la ſuite des maladies chroniques ont paru. Quand ces maladies ont duré ſix ſemaines, M. *Thierry*, de qui nous extraiſons ceci, conſeille d'attendre trente heures; quarante, quand elles ont duré de quatorze à vingt-un jours; cin-

quante, quand leur durée a été de ſept à quatorze jours ; & ſoixante, quand elle a été de quatre à ſept. On doit attendre trois jours révolus, ſi la mort eſt ſurvenue à une maladie qui ait duré ce tems, ou qu'elle ſurvienne à un accident imprévu qui ne tienne rien des bleſſures ou coups qui pourraient l'avoir occaſionnée. Ce Praticien laiſſe cependant aux Médecins à prononcer dans tous ces cas, comme auſſi ſur les moyens qu'il propoſe, & dont l'emploi pourrait avoir ſon efficacité, ſur-tout chez les pauvres que leur peu de fortune force de négliger.



CHAPITRE III.

Des Evanouiſſemens & des ſecours qui leur conviennent.

Différence de l'évanouiſſement d'avec l'aſphyxie.

143. LES évanouiſſemens ſont un genre de maladie qui differe de l'aſphyxie en ce que le pouls, quoique très-faible, donne néanmoins des ſignes de ſa préſence, ſinon au poignet, du moins vers la région du cœur. On obſerve deux degrés dans l'évanouiſſement ; dans le premier, les malades tiennent encore compte de leur exiſtence, ils ſentent & entendent, mais ils ne peuvent exprimer le genre de leurs ſenſations ; dans le ſecond, ils n'ont aucune connaiſſance, aucun ſentiment, & le pouls eſt tellement affaibli, qu'on a toutes les peines à le ſentir ; cet état eſt la ſyncope.

144. Quoique tous les muſcles ſoient relâchés dans les affections dont nous parlons, cependant il eſt à remarquer que ceux qui élevent la mâchoire inférieure ſont dans une action qui paraît tenir de la convulſion ; auſſi voit-on dans ces cas cette mâchoire être tellement appliquée à la ſupérieure, qu'on a beaucoup de peine à l'écarter, quand il s'agit de donner les potions cardiaques & autres remedes propres à rappeller les malades à eux. Cette action n'eſt cependant point convulſive, car pourquoi ces muſcles ſeraient-ils ſeuls à agir, lorſque tous les autres ſont dans le plus parfait relâchement ? Comme ils ſont les plus expoſés au froid, il eſt à croire qu'ils ſont auſſi les premiers à reprendre leur force tonique, force qui n'a rien de commun avec celle de contraction propre aux muſcles en ſanté.

145. Les évanouissemens proviennent de plusieurs causes qui méritent la plus sérieuse attention dans le traitement, pour ne point choisir celui qui, loin de convenir au cas actuel, pourrait lui être entiérement contraire. En général, on peut les rapporter aux quatre classes que nous allons considérer successivement.

ARTICLE PREMIER.

Des Evanouissemens de cause nerveuse.

Chez qui ils ont lieu.

146. CES évanouissemens surviennent le plus souvent chez les personnes dont le systême de la sensibilité est porté au dernier degré de vibratilité, & notamment chez les femmes hystériques. Un reproche, un objet désagréable, une odeur suave, un jeûne trop long, un bruit aigre, une dou-

leur aiguë, la moindre chose enfin dissipe pour quelques instans le principe de tout sentiment; & d'une personne fort vive & fort enjouée, en fait une statue qui semble ne pouvoir répondre à aucune impression.

147. Souvent cependant cette intermission dans l'action des organes, qui naturellement épouvante les ames sensibles, n'a rien qu'on doive craindre. Laissées à elles-mêmes, ces personnes reviennent par la seule dissipation du trouble qui occupait leurs sens. Les enfans sont exposés à un pareil évanouissement par la peur à laquelle ils sont naturellement plus sujets que les adultes. Point mortels.

148. Dans tous ces cas, le visage est pâle, la transpiration est supprimée, le saisissement est général, le sang est refoulé vers l'intérieur, les palpitations & les angoisses surviennent & indiquent l'oppression & la gêne

où se trouvent les organes de la circulation & de la respiration, gêne qui souvent se transmet jusqu'au cerveau, & ainsi devient l'origine des affections convulsives dont sont souvent tourmentés ceux qui en réchappent

Quelquefois salutaires

149. Quelque fâcheux que puissent être ces évanouissemens dans certaines circonstances, ils deviennent quelquefois un moyen supérieur à tout autre pour dissiper certaines affections nerveuses dont la continuité porterait atteinte à la vie. *Jonhston* rapporte à ce sujet une observation qui mérite d'être connue. Il donnait ses soins à une jeune fille qui depuis vingt-quatre heures & plus souffrait tellement des douleurs de coliques, que son pouls ne permettait aucune saignée. Le laudanum à grande dose, les pillules de cynoglosse, rien n'apportait aucun soulagement marqué à

Observation.

ſes ſouffrances. La force de la douleur fit tomber la malade en ſyncope ; & non-ſeulement la douleur diſparut, mais elle ne revint jamais plus enſuite.

En quoi conſiſte la cure radicale.

150. Remédier à l'accès n'eſt point guérir le vice qui l'occaſionne ; pour parvenir à une cure radicale, il faut pour ainſi dire dénaturer la trame des ſolides, pour lui ſubſtituer un nouvel ordre qui la rende moins ſuſceptible de l'impreſſion des cauſes ſuſdites : or, cette entrepriſe n'eſt point une affaire du moment ; auſſi l'abandonnerons-nous aux méditations des Praticiens pour nous occuper de ce qu'il y a à faire dans le moment preſſant.

151. Il faut d'abord éloigner toutes les cauſes qui ont donné lieu à l'accident, & l'on s'efforcera enſuite à rappeller les perſonnes évanouies par tous les ſtimulans connus. Ceux qu'on regarde en quelque façon comme

Traitement momentané.

ſpécifiques dans ces cas, ſont les odeurs fortes & vireuſes, telles que la fumée de cuir, de corne, de plume, de papier, l'eau de luce, la vapeur d'oignon écraſé, la tanéſie & le chénopodium puant. On frotte les tempes avec de l'eau de la reine d'Hongrie, & quand les malades ſont revenus, on les place ſur leur lit, ſi l'on n'a point eu cette précaution avant, la tête élevée, & le reſte du corps dans une poſition horizontale.

152. Souvent la connaiſſance tarde à revenir, ou elle ne paraît que par accès; alors on perſiſte dans l'uſage des mêmes moyens avec d'autant plus d'aſſurance qu'on ſent le pouls battre plus fortement; on donne pendant ce tems des lavemens avec de l'eau & du vinaigre. Quand les ſens ſont revenus, un verre d'eau froide ſera ſuffiſant pour diſſiper le peu d'égarement qui pourrait encore ſubſiſter.

153. Lorſqu'on attribue l'évanouiſſement à la peur, loin de jetter de l'eau-froide à l'enfant, on tiendra une conduite dont les effets feront abſolument contraires. On le mettra dans une chambre avec les perſonnes qui lui feront familieres. On lui fera prendre quelques taſſes de thé de menthe, *la* déglutition, qui le plus ſouvent eſt libre, admettant ce moyen. On lui fera tremper les jambes dans un bain d'eau tiede, on les frottera de tems en tems, & quand il ſera complettement revenu, on le mettra au lit après lui avoir donné un peu de vin ſucré.

Traitement de l'évanouiſſement occaſionné par la peur.

154. Il reſte quelquefois aux yeux, aux levres ou aux mains des mouvemens convulſifs que les remedes généraux & même les opiacés ne peuvent diſſiper. On a vu dans ces cas les fleurs de zinc avoir un ſuccès étonnant; on les donne les premiers jours

Des ſymptômes ſubſéquens.

toutes les quatre heures, à la dose d'un quart de grain dans un peu de conserve de roses. On fait avaler ce bol dans une cuillerée de soupe ou d'eau, & peu-à-peu on en vient à la dose de deux grains par jour, sans la conserve.

Evanouissement produit par les passions de l'ame.

155. On peut rapporter aux évanouissemens de cause nerveuse, ceux que les passions de l'ame produisent chez quelques personnes dont les solides précédemment ne péchaient par aucun vice d'organisation. De ces évanouissemens à l'asphyxie, & de celle-ci à la mort, souvent l'intervalle est si court, qu'il est aisément franchi. Quand la colere a monté les organes au plus haut point de vibratilité dont ils sont susceptibles, dès qu'elle s'appaise, tout retombe dans l'affaissement, & la syncope, en lui succédant, amene un état qui est aussi alarmant que le premier. Il faut alors

laiſſer le malade tranquille, & ſe contenter de lui faire reſpirer du vinaigre très-fort, & de lui frotter les jambes & les bras avec des linges chauds.

156. Quand la connaiſſance eſt revenue, on preſcrit la limonade chaude, & s'il y a long-tems que les évacuations du ventre ont eu lieu, on donne un lavement ſimple. L'amertume de la bouche, les dégoûts, les nauſées & le vertige qui ſuccedent quelquefois au rétabliſſement, ſemblent ſouvent demander l'émétique; mais il faut bien ſe garder d'y avoir recours, la diete, les boiſſons rafraîchiſſantes & les lavemens diſſipent ordinairement ces accidens. Quand ils perſiſtent, on y remédie par quelques verres d'apozême fait avec une once de polypode de chêne, une demi-once de tamarin, trois gros de ſéné mondé, & une demi-once de crême de tartre

qu'on fera bouillir dans une pinte d'eau, avec une moitié de citron coupé par tranches.

Par un violent chagrin.

157. Quelques Praticiens conseillent, lorsque l'évanouissement est occasionné par un violent chagrin, de faire prendre, quand la connaissance revient, une cuillerée à café d'un mélange de trois parties de liqueur minérale anodyne d'Hoffman & d'une partie de teinture spiritueuse de succin, qu'on fait avaler dans une cuillerée d'eau, en buvant par-dessus quelques tasses d'infusion chaude de mélisse ou de menthe poivrée. J'ai obtenu d'assez bons effets dans ces cas de l'éther vitriolique dont j'arrosais un morceau de sucre que je faisais prendre aussi-tôt.

Procédés à éviter.

158. Il faut éviter, dans les évanouissemens, ainsi que dans les asphyxies, de pincer trop fortement la peau, de tirer les poils ou les che-

veux, de tordre les doigts, de donner des coups de baguette à la plante des pieds ou à la paume des mains, de piquer les parties les plus ſenſibles avec des épingles; car outre que ſouvent ces moyens violens ſont inutiles, ils donnent toujours lieu à des maladies conſécutives très-graves.

ARTICLE II.

Des Evanouiſſemens qui proviennent de la perte du ſang.

159. LES ſaignemens de nez ſont une cauſe très-fréquente de ces évanouiſſemens; auſſi doit-on chercher à y remédier avant que cette fâcheuſe terminaiſon ne ſurvienne. Pluſieurs perſonnes d'ailleurs bien portantes ſont ſujettes à une évacuation de cette nature, qu'on tenterait mal-à-propos de ſupprimer. En effet, à meſure que le

Saignement du nez.

ſang coule, elles ſe ſentent mieux; leur tête ſe dégage, leurs étourdiſſemens diſparaiſſent & leurs idées ſont plus nettes. Cet écoulement les préſerve des plus grands maux, ainſi qu'on peut l'obſerver chez les pléthoriques ſujets au crachement de ſang ou au vertige. Ce n'eſt point l'évanouiſſement qui ſuccede à celle-ci qui doit nous occuper actuellement; loin, en effet, de s'occuper à y remédier, il faut l'abandonner à lui-mème, car c'eſt dans ce ſommeil apparent que la nature médite la conſtriction du vaiſſeau d'où le ſang ſortait.

160. Tant que le pouls eſt plein, que la chaleur du ſang eſt égale partout, même aux extrémités; que le viſage & les levres reſtent colorées, l'écoulement n'eſt point à redouter; mais quand au contraire les faibleſſes ſe ſuccedent les unes aux autres, ſans que le ſang s'arrête, que le pouls

devient

devient tremblant, que les levres pâliſſent, que les maux de cœur, les mouvemens convulſifs & le délire ſurviennent, il faut chercher à arrêter le ſang avant que l'évanouiſſement n'arrive.

161. On appliquera pour cet effet des ligatures au milieu des bras & des cuiſſes, pour retenir le ſang dans les veines des extrémités. On fera tremper les jambes dans de l'eau tiede, juſqu'aux genoux, pour relâcher les vaiſſeaux, & les diſpoſer à recevoir le ſang que les ligatures y arrêtent. On aura ſoin que l'eau ne ſoit ni trop chaude ni trop froide, car ces deux extrêmes pourraient donner lieu au retour de l'hémorrhagie. Pour peu que la déglutition ſoit libre, on fera prendre, de demi-heure en demi-heure, vingt-cinq grains de nitre dans un verre d'eau qu'on aura légérement acidulé avec du vinaigre. Il eſt étonnant Traitement ordinaire.

combien ce ſel donné ainſi à grande doſe a de vertu pour coaguler le ſang.

Ce qu'il faut faire quand la maladie lui réſiſte

162. Quand l'écoulement réſiſte à ces moyens, on fait avec un peu de linge effilé un tampon qu'on lie avec un fil, pour le retirer plus facilement. On trempe ce tampon dans de l'encre ou dans une diſſolution de vitriol martial ou cuivreux, & avec un ſtilet on le pouſſe dans les narines, le plus haut qu'il eſt poſſible, vers le ſommet du nez, endroit d'où le ſang découle ordinairement. On a ſoin de faire coucher le malade en lui diſpoſant la tête fort haute, de maniere que le ſang, en paſſant par les arriere-narines, puiſſe ſortir par la bouche. Il faut faire la plus ſérieuſe attention à ce précepte; car il n'arrive que trop ſouvent que le ſang, que l'on croit arrêté, coule en arriere par les narines poſtérieures; les accidens, en continuant, amenent la mort, & à

l'ouverture des cadavres on trouve l'estomac rempli de sang. Quand, malgré l'emploi de tous ces moyens on a de fortes raisons de croire que le sang coule par cette voie, il faut alors tamponer les arriere-narines; mais cette opération étant du ressort de la chirurgie instrumentale, nous la passerons sous silence On a vu l'alun pulvérisé & soufflé dans le nez, moyennant un tuyau de plume, réussir dans des cas où tous les autres moyens avaient échoué.

Application de l'eau froide aux parties les plus éloignées.

163. L'eau froide appliquée à des parties très-éloignées, telles que les bourses, le ventre & le dos, a produit des effets auxquels on ne se seroit point attendu; si l'on n'eût fait attention qu'à la simplicité du remede; ainsi l'on peut dans ces cas appliquer au front avec la plus grande confiance des compresses ou des éponges imbibées d'une égale quantité de vinaigre.

164. Si l'on a été assez heureux pour

arrêter le ſang en tamponant les narines, il faut laiſſer tomber la charpie d'elle-même & ne rien faire attirer, par le nez pour nettoyer les narines & emporter les caillots qui pourraient y ſéjourner. On défait les ligatures qu'on avait appliquées aux membres, quelque temps après, en mettant au moins une heure de diſtance entre chaque ligature qu'on délie.

Evanouiſſemens qui ſurviennent à la ſuite de pertes chez les femmes groſſes.

165. Les évanouiſſemens, provenant de la cauſe que nous conſidérons, ont également lieu chez les femmes groſſes. Quand le terme n'eſt point avancé, ſouvent l'avortement en eſt la ſuite; mais quand il eſt à ſa fin, la main d'un habile accoucheur eſt toujours le remede le plus certain; mais combien de fois la mort n'a-t-elle point été la ſuite d'une conduite non dirigée par la prudence.

166. Il convient toujours en pareil cas de faire tenir la femme dans ſon lit

ou ſur une chaiſe longue, de maniere que la région de la matrice ſoit ſupérieure au reſte du corps; on étendra ſur elle une couverture très-légere; on ne lui donnera que quelques légers cordiaux, comme du vin ſucré, & rien autre qui puiſſe trop la ranimer. Si le ſang continue à couler, & que l'évanouiſſement perſiſte, il faut, avec une éponge, de la charpie ou des morceaux de linge fin, tamponer le vagin de maniere à retenir le ſang au-dedans, pour qu'il ſe forme un caillot qui arrête l'hémorrhagie, ou au moins pour donner le temps à l'orifice de la matrice de ſe développer, de maniere qu'on puiſſe tenter l'accouchement avec eſpérance de ſuccès. Quand tout porte à croire que le développement eſt ſuffiſant, on peut alors tenter de percer la poche des eaux, pour donner lieu à la matrice de revenir ſur elle-même, & ainſi mettre

fin à la perte. Les ſaignées ne conviennent généralement point.

167. Quand l'hémorrhagie provient de la pléthore, & que tout le ſang excédent s'eſt écoulé, elle ne reparaît plus, à moins que les cauſes qui l'ont occaſionnée ne perſiſtent toujours. Il n'en eſt point ainſi quand elle eſt entretenue par une diſſolution des principes du ſang; on a beau s'occuper du traitement local, l'hémorrhagie revient bientôt après qu'elle eſt arrêtée, & ſouvent avec plus de violence. Il faut donc alors preſcrire intérieurement les remedes qui peuvent corriger cette diſpoſition vicieuſe des humeurs; mais ce traitement ſort des bornes que nous nous ſommes poſées dans cet Ouvrage.



ARTICLE III.

Des évanouissemens occasionnés par une trop grande réplétion de l'estomac.

168. QUAND on a pris une trop grande quantité d'alimens, & d'alimens capables de produire dans l'estomac une expansion trop grande lors de la fermentation digestive, tels que les pâtes, les pâtisseries ou du pain mal fait, on éprouve alors une sensation de langueur, de pesanteur vers le creux de l'estomac.

Les alimens de nature expansible les occasionnent

169. Cette sensation est indéfinissable ; il semble, pour ainsi dire, que la sensibilité des autres parties les abandonne pour venir en quelque sorte se concentrer sur celle-ci. Les malades se plaignent d'abord, & assez vivement, d'une tension dans la région épigastrique. Les doigts, en appuyant sur

cette région, augmentent les douleurs; elles deviennent de plus en plus sourdes, & tout-à-coup l'évanouissement survient; les malades ont le visage pâle & défait; ils ne reviennent que pour rendre quelques rots, & bientôt ils retombent dans leur évanouissement.

Distinction. 170. On prendrait cet évanouissement pour une attaque d'apoplexie, sur-tout chez les personnes repletes; & cette méprise n'a malheureusement que trop souvent lieu à la ville, comme à la campagne. Il est cependant facile de distinguer ces affections les unes des autres; le pouls ici est petit, faible, & souvent même on ne peut sentir ses pulsations, loin d'avoir cette force & cette plénitude qui caractérise l'état apoplectique; la respiration se fait paisiblement, & elle est à peine sensible, au lieu d'être forte & stertoreuse; d'ailleurs l'accident prenant au

ſortir d'un grand repas, donne des indices certains de ſa cauſe.

171. Pour ne pas être une apoplexie, cette maladie n'en eſt pas moins dangereuſe ; on l'a vu devenir mortelle auſſi promptement que celle-ci. Les ſtimulans que nous avons preſcrits pour quelques-uns des évanouiſſemens précédens, ne ſont pas les remedes auxquels il faut recourir d'abord. Comme ſouvent les malades entendent, & qu'ils ſe prêtent d'eux-mêmes aux ſecours qu'on leur porte, il faut auſſi-tôt leur donner une cuillerée d'eau dans laquelle on aura diſſous un grain de tartre ſtibié, & l'on réitérera trois ou quatre fois la doſe, en mettant huit à dix minutes d'intervalle entre les priſes. Si l'on ne pouvait avoir de l'émétique, on lui ſubſtituerait en attendant de l'eau ſalée tiede. Pendant l'opération du remede, on frottera le creux de l'eſtomac avec des linges

ſecs & chauds, pour rappeller les facultés contractiles de ce viſcere.

172. Dès que quelques rots ou quelques hoquets ſeront ſurvenus, on réitérera la doſe de l'émétique, & quand le vomiſſement aura paru, on l'aidera avec l'eau chaude, & non avec l'infuſion de quelques plantes aromatiques, comme quelques-uns le preſcrivent; l'extrait que ces plantes donnent à l'eau la privant de l'inſipidité qui lui eſt néceſſaire pour aider le vomiſſement. A meſure que les vomiſſemens ſe ſuccedent, à meſure auſſi les idées s'éclairciſſent, la ſenſibilité revient, enfin les vomiſſemens ceſſent, & tout rentre dans l'ordre, comme auparavant. C'eſt alors qu'on peut preſcrire une infuſion de menthe poivrée, ou de quelque autre plante ſtomachique & aromatique de ſemblable nature; le ſoir, on donnera un bol de thériaque ou de confection

d'hyacinthe, pour rappeller le ton de l'estomac, & le refaire des troubles qui en ont interverti les fonctions. Le régime sera exact pendant deux ou trois jours, & l'on évitera tous les alimens de la nature de ceux qui avaient occasionné les accidens.

173. Les alimens dont nous venons de parler n'occasionnent pas toujours un évanouissement complet lors de leur digestion; souvent c'est une douleur indéfinissable qui, après le repas même le plus léger, accable les valétudinaires, & généralement toutes les personnes qui se plaignent de faiblesse d'estomac, de maniere que l'évanouissement survient, si elles ne prennent les moyens de s'en garantir. J'ai été tourmenté pendant plus de quinze ans d'une pareille douleur qui m'inquiétait & par sa nature & par les suites que j'avais lieu d'en appréhender. Souvent le poids d'un simple bouillon que

Observation.

j'avais pris le ſoir, me tenait éveillé pendant la nuit, & ne ſervait qu'à me donner occaſion de réfléchir ſur ma triſte ſituation. L'exercice, les voyages multipliés & de long cours, l'agréable ſoutien des peines de la vie, l'étude & l'entretien d'un ami, les remedes multipliés, rien n'a pu porter atteinte à un mal qui heureuſement ne reparaît plus. Ma propre expérience ne peut preſcrire aucun choix dans les remedes, pluſieurs m'ayant réuſſi ſucceſſivement, qui employés dans les mêmes circonſtances, ont fruſtré mes eſpérances. Il faut eſſayer de pluſieurs des ſpiritueux amers; les liqueurs éthérées portent bien un prompt ſecours; mais c'eſt une flamme qui réchauffe inſtantanément, & qui rend le froid qu'elle chaſſe plus cuiſant qu'auparavant. Ce qui m'a mieux réuſſi en pareil cas, a été, avec le régime, les flanelles appliquées chaudement ſur la région

de l'estomac, région que les personnes sujettes à cette indisposition doivent tenir toujours couverte, & un petit verre de teinture faite avec partie égale d'écorce de citron, de Winter & de menthe poivrée & l'esprit de vin flegmatique.

ARTICLE IV.

Des évanouissemens causés par la trop grande réplétion des vaisseaux.

174. TANT que l'on reste tranquille, il est rare que la cause que nous considérons occasionne l'évanouissement; mais dès que l'action du cœur devient plus puissante par une vive émotion de l'ame, par un exercice qui n'entrait point dans le genre de vie du malade, par des boissons spiritueuses & chaudes; dans tous ces cas, l'impulsion du sang sur le cerveau devient plus éner-

Quand ils ont lieu.

gique, & tout-à-coup le trouble dans les fonctions de cet organe se manifeste, & l'évanouissement a lieu.

175. Le visage, qui était d'un rouge vif, devient pâle, les yeux restent colorés, les levres & le bout du nez paraissent comme livides, la peau est violette en plusieurs endroits, & pâle en d'autres, la respiration se fait encore, mais elle est petite & à peine sensible; le pouls, qui avant était embarrassé, disparaît insensiblement sous les doigts; les grosses veines des bras & du cou paraissent gorgées de leurs fluides.

Phénomenes.

Traitement.

176. Le premier remede, dans un cas si urgent, est la saignée du bras; l'ouverture de la veine sera large, pour donner issue en peu de temps à une ample quantité de sang. Ce fluide sort ordinairement assez bien, vu la grande quantité qui abonde dans les gros troncs veineux; on en retirera

trois ou quatre poëlettes, & l'on y reviendra après, s'il eſt beſoin. Pendant ce temps on préſentera ſous le nez un flacon de vinaigre radical ou des quatre voleurs; on frottera d'eau de méliſſe ſpiritueuſe le front, les tempes & les poignets; on ne donnera point intérieurement des liqueurs ſpiritueuſes quand la connoiſſance ſera revenue, mais on leur ſubſtituera de l'oxycrat, ou un mélange d'eau & de vinaigre. Si la région du cœur paraît ſurchargée, malgré la quantité de ſang qu'on a tirée, il conviendra de faire des ligatures très-ſerrées au-deſſus du genou, ou bien de tenir les jambes plus ou moins long-temps dans un bain d'eau chaude; on donnera enſuite un lavement d'une décoction de graine de lin, le plus chaud qu'il pourra être ſupporté. Le repos & la diete termineront le traitement; mais il faut éviter les cauſes qui ont donné lieu

à la maladie ; les moyens ne ſont point entrés dans notre plan.

ARTICLE V.

Des évanouiſſemens qui proviennent de la trop grande faibleſſe.

177. CEUX-CI ſont occaſionnés par une cauſe abſolument oppoſée aux précédens. Quand des hémorrhagies, des déplétions ſubites & conſidérables, telles que celles qui ſurviennent au cholera morbus, & celles qui viennent plus lentement à la ſuite du dévoiement, des ſueurs, ou d'un régime trop rigoureux ont diminué la maſſe du ſang, ce qui reſte ne ſuffiſant pas pour fournir aux néceſſités de la vie, la moindre cauſe, qui n'eût précédemment occaſionné aucun trouble dans la machine, la fait alors tomber dans

un affaiſſement plus ou moins inquiétant.

178. S'il était poſſible de verſer ſur le champ dans les vaiſſeaux les humeurs dont ils ſont privés, on remédierait radicalement à l'affection préſente; mais qu'on réfléchiſſe au travail préliminaire que les ſubſtances auxquelles on recourrait, ſeraient obligées de ſubir dans les divers organes qui doivent en quelque façon les animaliſer, & l'on verra ſi la choſe eſt auſſi facile à être miſe en exécution qu'à être conçue. Moyens curatifs.

179. Comme il faut d'abord remédier au mal preſent, on étendra auſſi-tôt le malade ſur un lit, on lui frottera les jambes, les cuiſſes, les bras, & généralement tout le corps avec des linges chauds.

180. Quand l'évanouiſſement vient immédiatement après la délivrance chez les femmes, & qu'elle eſt ac- A la ſuite de la délivrance.

compagnée d'une hémorrhagie utérine, on dirigera particuliérement les frictions ſur le bas-ventre, & l'on cherchera, par des preſſions alternatives, à ramener le ton de la matrice qui eſt toujours dans un état d'inertie. On pourra même y appliquer un morceau de glace, ſi l'on en a ſous la main, pendant qu'on cherchera à remplir les mêmes vues en injectant fréquemment de l'eau froide par ſon orifice.

181. Dans les cas précédens, loin de faire des ligatures aux membres, on aura ſoin que rien ne les contraigne, pour ne point s'oppoſer au retour du ſang vers le cœur. On leur fera flairer des eaux ſpiritueuſes, telles que l'eau de mélіſſe, de la reine d'Hongrie, le ſel d'Angleterre. On leur fera avaler quelques gouttes de ces eaux, ou l'eau-de-vie toute pure ou mêlée à un peu d'eau. Un

petit verre de punch eſt dans ce cas un excellent remede; il équivaut & même ſurpaſſe encore le vin & la canelle qui pourraient le ſuppléer quand on n'en pourra avoir. Si la connaiſſance eſt lente à revenir, il faut mettre la malade dans un lit bien chaud, parfumé avec du ſucre, & continuer à lui frotter tout le corps comme auparavant. Dès que la liberté dans la déglutition ſera rétablie, on donnera un jaune d'œuf dans du bouillon, ou un peu de pain trempé dans de bon vin vieux qu'on a fait chauffer avec du ſucre & de la canelle.

182. Une fois les accidens urgens diſſipés, on penſera à fournir de nouveaux ſucs par des alimens nourriſſans & de facile digeſtion; le choix en ſera réglé d'après les préceptes de la Médecine.

Régime analeptique.

CHAPITRE IV.

Des Douleurs, & des secours momentanés que leurs especes exigent.

183. VOULOIR définir la douleur à ceux qui ne l'éprouvent point, c'est chercher à faire comprendre à un aveugle-né ce que sont les couleurs, les ombres & la perspective ; il faut voir dans ce dernier cas, comme il faut sentir dans le premier, avant de pouvoir comprendre la définition. Ce sentiment fâcheux auquel cherchent à se soustraire les animaux qui paraissent les plus insensibles, est un des symptômes le plus commun des maladies ; il en est même plusieurs dont il constitue le symptôme radical.

Division. 184. En général, les douleurs sont

ſourdes ou aiguës. Les ſourdes proviennent toujours de quelques maladies chroniques dont elles ſont le ſymptôme ; on ne peut y remédier qu'en réfléchiſſant à la multitude des cauſes cachées dont elles peuvent provenir, pour découvrir & combattre la véritable. Les aiguës, ou celles qui demandent un prompt ſecours, tiennent du caractere inflammatoire ; il n'eſt point entré dans notre plan d'en traiter ici ; ou elles ſont nerveuſes & ſoumiſes à un traitement momentané ; ce ſont celles dont nous allons nous occuper.

ARTICLE PREMIER.

De la Crampe.

185. LA douleur la plus aiguë & la plus inſupportable de toutes celles qu'on connaiſſe, eſt celle qui ſe fait

ſentir au mollet, lorſqu'on eſt couché ; on l'appelle *crampe*. Elle vient inopinément pendant la nuit au plus fort du ſommeil, lorſque les jambes ſont légérement fléchies. Les trois gros muſcles qui forment le gras de la jambe ſont alors durs, tendus, & tellement douloureux qu'à peine ils peuvent être touchés. En appliquant la paume de la main ſur leur corps, on ſent les divers faiſceaux de ces muſcles ſe contracter alternativement ; mais le plus ſouvent ils ſe contractent réguliérement ; leur contraction fléchit la jambe, & la retient opiniâtrément dans cet état. La douleur concentrée en un ſeul endroit, après avoir ſévi quelques minutes, diſparaît enſuite auſſi promptement qu'elle s'était manifeſtée, non ſans laiſſer après elle un ſentiment de preſſion, tel que celui qu'on éprouve aux doigts, lorſque, par exemple, ils ont été vio-

Phénomenes.

lemment ſerrés, ou qu'ils ont été frappés d'un coup de marteau. On dit que les Médecins qui décrivent les maladies dont ils ſont ou ont été attaqués, réuſſiſſent mieux à en ſaiſir les moindres circonſtances, qui ſouvent ſont d'un grand poids dans le traitement. Perſuadé de cette vérité, je n'ai été, en parlant de celle-ci, que l'interprète de mes ſenſations, qui heureuſement ſe répetent actuellement beaucoup moins ſouvent qu'autrefois.

186. Le meilleur moyen & le plus ſimple, quand la douleur naiſſante interrompt le ſommeil, eſt d'étendre la jambe fortement, & de la maintenir le plus long-tems poſſible dans cette extenſion. Souvent la douleur diſparaît par ce ſimple procédé; mais auſſi elle reparaît quelquefois, & avec plus de force. Dans ce cas, comme dans celui où la douleur prend inopinément d'une maniere fort vive, il faut auſſi- Remedes

tôt se jetter hors du lit & se tenir debout en pressant le sol le plus fortement possible avec le talon. Si la douleur persiste, on frotte avec la paume de la main la région du mollet, ce qui suffit toujours pour faire disparaître le mal. Les personnes sujettes à ces sortes de spasmes feront très-bien de coucher avec des chaussettes de vigogne ou de poil de lapin, & de tenir leurs jambes étendues lors de leur premier sommeil, temps où les crampes prennent le plus souvent.

ARTICLE II.

Du Froid considéré comme affection douloureuse.

Cas où il n'est point dangereux.

187. QUAND on peut rapporter cette sensation à une diminution de la chaleur de l'atmosphere, & que chaque partie du corps s'en ressent à raison de

de ce qu'elle eſt plus ou moins expoſée à l'impreſſion de cette cauſe, ce ſymptôme n'a rien qu'on ait à redouter, pourvu toutefois qu'il puiſſe être combattu par la force du cœur qui cherche à porter au dehors les principes de la chaleur.

188. Mais quand dans un lieu tempéré, ou au milieu de l'été, ſans aucune raiſon quelconque, on éprouve un froid général ou particulier, cette ſenſation eſt un ſigne précurſeur d'une maladie plus ou moins grave, auquel on doit faire la plus grande attention; les fievres intermittentes, les continues putrides & les fievres nerveuſes malignes ne s'annoncent point d'une autre maniere. Les hémorrhagies intérieures & celles qui ſe manifeſtent au dehors, quand elles ſont conſidérables, ſont ſuivies d'une ſyncope qui eſt également précédée de froid. Où il l'eſt.

189. Il faut apporter la plus grande Moyens curatifs.

attention à diſtinguer tous ces cas, pour apprécier les remedes qui peuvent leur être convenables. En général, quand on ne peut aſſigner au froid aucune cauſe évidente, il faut coucher ceux qui l'éprouvent dans un lit chaud, & les tenir bien couverts; la ſaignée, que quelques-uns preſcrivent aſſez ſouvent, ne doit point être pratiquée, ſi ce n'eſt quand la chaleur fébrile, qui ordinairement ſuccede au froid, le demande. On donnera une *légere* infuſion de thé ou de fleurs de ſureau bien chaude, avec du ſucre, au lieu d'eau-de-vie ou d'autres liqueurs ſpiritueuſes, qui, en fouettant le ſang, augmenteraient l'excandeſcence de la fievre qui eſt peut-être très-prochaine. On cherchera à rappeller la chaleur par des boules d'eau chaude qu'on mettra ſous les pieds. Le vomiſſement ſurvient ſouvent peu de tems après, & amene avec lui une grande quantité

de bile plus ou moins verte : on n'en continue pas moins la boiſſon, & lorſqu'elle a eu ſon plein effet, ſouvent le froid diſparaît pour faire place à un autre ordre de phénomenes qui viennent manifeſter la maladie à laquelle on a affaire.

190. Souvent ce froid, en venant avec d'autres ſymptômes, loin de ſe diſſiper, accompagne la maladie dans toutes ſes périodes, & en devient partie eſſentielle, ainſi qu'on le voit dans les fievres nerveuſes, dans les affections hyſtériques, convulſives, les phthiſies, &c., alors il préſente des indications qui lui ſont communes avec les autres ſymptômes, & auxquelles le Praticien ſeul peut répondre. Devient ſymptôme de maladie.

191. Quand le froid eſt occaſionné par la diminution de la chaleur atmoſphérique, & que les effets en ſont bornés aux parties qui y ſont le plus expoſées, loin de ſuivre le plan que Reconnaît une diminution de chaleur de l'atmoſphere.

nous venons de tracer, il faut en obſerver un directement oppoſé. Nous avons déja dit ce qu'il fallait faire dans le cas d'aſphyxie provenant de cette cauſe; les remedes ſont ici les mêmes, mais il convient d'en réunir les effets ſur la partie attaquée. Si ce ſont les pieds, les mains, ainſi qu'il arrive ſouvent à ceux qui entreprennent de longs voyages à pied dans les hivers rigoureux, il faudra les leur frotter avec de la neige, ſi l'on peut s'en procurer, ou les faire baigner dans de l'eau au terme de la glace.

Traitement des parties du corps qui y ſont expoſées.

192. On appliquera également ſur nez ou les oreilles de la neige ou des compreſſes trempées dans de l'eau la plus froide, & on les renouvellera ſouvent. On frottera de temps en temps les parties gelées pour diviſer & fondre les ſucs coagulés. A meſure qu'on procede, on voit les parties qui ſont

ſuſceptibles de mouvement, le reprendre, & le ſentiment qui était anéanti dans les membres complettement gelés, tellement revenir, qu'il s'enſuit ſouvent une douleur aſſez aiguë. Ce procédé ſimple eſt celui auquel on a tous les jours recours pour rétablir dans leur intégrité les fruits qui ont été gelés ; il était connu en Sibérie & en Ruſſie long-temps avant que la connaiſſance des loix de la Phyſique en eût introduit l'uſage.

193. L'ignorance & les préjugés en ſuggerent un bien oppoſé, que malheureuſement on met trop ſouvent en pratique, en approchant les malades près d'un grand feu. Qu'en réſulte-t-il? Les ſucs coagulés ſe raréfient avant que les vaiſſeaux contractés puiſſent céder à leur effort ; ceux-ci ſe rompent, non ſans exciter des douleurs inſupportables ; les ſucs liquéfiés donnent à la peau une couleur noirâtre, & la

Conduite meurtriere.

gangrenne s'empare de la partie d'autant plus facilement qu'il n'y a plus de vaiſſeaux ſains qui puiſſent opérer une réſorption ſalutaire.

194. Quand ce mauvais traitement n'a pas été trop long-temps continué, l'on voit tous les accidens fâcheux diſparaître par les moyens que nous conſeillons. Dès que la vie commence à revenir aux parties ; on doit travailler à en maintenir l'énergie par des légers diaphorétiques ſpiritueux. Le punch eſt ici le remede par excellence, on y doit recourir de préférence à tout autre ; quand les parties ont repris toute leur ſoupleſſe, il eſt bon d'en maintenir le ton par des topiques ſpiritueux ; l'eau-de-vie camphrée eſt le meilleur à cet égard.



ARTICLE III.

De la chaleur regardée comme affection douloureuse.

195. De tous les phénomenes que l'économie animale présente, il n'y en a point qui aient plus excité l'attention des Médecins que la chaleur. Ils en ont été chercher la cause dans les régions éthérées & dans les souterrains ; ils ont interrogé les Chimistes & les Physiciens, & après bien des recherches & des expériences, ils n'en sont point encore plus avancés. Quelques Anciens, appréciant la futilité des raisons qu'on en donnait de leur temps, tranchaient toute difficulté en la regardant comme innée. Si cependant on peut espérer de connaître cette cause, qui jusqu'ici a été l'objet de tant de discussions, ce n'est qu'en ayant recours aux loix des com-

binaiſons chimiques ; & à cet égard les nouvelles connaiſſances de Chimie paraiſſent l'établir d'une maniere abſolue.

Chaleur nerveuſe

196. Quoi qu'il en ſoit de cette cauſe, l'augmentation de la chaleur dans l'économie animale devient ſouvent un ſymptôme de la plus grande conſéquence. Ce ſymptôme provient quelquefois d'une affection nerveuſe qui eſt ordinairement paſſagere ; ce ſont des bouffées qui montent au viſage, & ſe manifeſtent par une rougeur, un brillant extraordinaire, & qui rarement durent plus d'un quart-d'heure, & ſe terminent par une ſueur générale ou particuliere, comme on l'obſerve chez les hyſtériques, chez les phthiſiques & les perſonnes pudiques devant qui l'on tient des propos indécens. La chaleur ſe manifeſte encore dans les fievres lentes nerveuſes, dont elle fait un des caracteres; mais cet accident étant paſſager, il ne demande aucune attention.

197. Il n'en eſt pas ainſi de celle dont les effets ſont bornés à un point ; ordinairement elle indique un foyer inflammatoire où ſe digerent les molécules des humeurs qui doivent être converties en pus. La rougeur eſt vive & limitée, la tenſion eſt grande, les pulſations répétées & la chaleur douloureuſe. Si l'on ne combat point ces ſymptômes, les humeurs s'arrêtent de plus en plus, elles s'épanchent ſouvent, & il ſurvient bientôt une telle déſorganiſation dans la partie affectée, qu'elle ne peut plus déſormais rentrer dans le domaine de la nature vivante. Inflammatoire.

198. Il eſt une chaleur qui dépend moins de l'intégrité d'organiſation d'une partie, que d'une mixtion donnée dans les principes de nos humeurs ; elle pourrait ſe comparer à celle qui réſulte du mélange d'un acide minéral quelconque avec une baſe alkaline pure, non que, par

cette comparaiſon, nous voulions en établir la cauſe, mais plutôt en donner une idée fondée ſur l'expérience. Cette chaleur s'obſerve dans certaines fievres malignes & dans quelques rémittentes bilieuſes. Quand on tâte le pouls, elle n'eſt point ſenſible d'abord, mais elle paraît bientôt mordicante aux doigts qui en retiennent l'impreſſion long-temps après.

199. Nous n'entreprendrons point d'expoſer tout ce qu'il convient de faire en pareilles circonſtances; tant de ſymptômes en effet viennent compliquer celui-ci, qu'il perd ſon caractere en ſe confondant dans la foule. La chaleur, dont les effets ſe réuniſſent ſur un ſeul endroit, eſt celle qui doit plus particuliérement nous occuper, ſur-tout, quand elle eſt occaſionnée par des cauſes extérieures & imprévues; comme celle que déterminent ſur l'œil des paillettes de métal, un fétu,

Produite par des corps étrangers

de la pouſſiere, de la fumée, quand ils ſont portés ſur cet organe. En vain la glande lacrymale ſépare une plus grande quantité d'humeurs pour entraîner ces corpuſcules malfaiſans, les vaiſſeaux de la conjonctive ne ſe tuméfient pas moins, & l'inflammation n'en ſemble que plus prompte à ſe manifeſter; mais tels inquiétans que puiſſent être les accidens, on peut cependant en diminuer la violence en y remédiant ſur-le-champ.

200. Quand ce ſont des vapeurs ou de la fumée qui les ont produits, de l'eau fraîche dont on lave l'œil, ayant ſoin d'en faire tomber ſur le globe, les diſſipe auſſi-tôt; ſont-ce des corpuſcules pulvérulens, les mêmes remedes les entraînent aiſément; ſont-ils plus volumineux & fichés dans quelques coins de l'œil, il faut ouvrir les paupieres pour les bien découvrir, & avec la pointe d'un cure-dent, la tête Qui agiſſent ſur l'œil.

d'une aiguille ou d'une épingle, on les enleve, ou on les saisit avec une pince à épiler. Quelquefois un morceau d'ambre, de cire à cacheter, bien frotté, ont eu un succès dont on n'aurait pas osé se flatter, si l'on n'eût fait attention qu'à la simplicité du moyen.

Observation. 201. *Marchettis* à ce sujet rapporte l'histoire de sa femme, qui mérite d'être connue. Comme elle était dans la boutique d'un forgeron, il lui sauta une écaille de fer que son mari ne put enlever, quelque peine qu'il prît; l'œil était déja fort enflammé, lorsque *Marchettis* tenta d'y approcher une pierre d'aimant, & aussi-tôt l'écaille sauta sur la pierre, & dès ce moment l'inflammation commença à se dissiper.

Coup de soleil. 202. De toutes les douleurs inflammatoires, il n'en est point de plus fréquentes à la campagne que celle

qui eſt occaſionnée par l'action du ſoleil ; on la nomme ordinairement Coup de ſoleil. Quand cet aſtre borne ſes effets ſur la peau & ſur les parties découvertes, comme le viſage, & que l'impreſſion n'a point été de longue durée, il occaſionne un ſimple éryſipele qui diſparaît quelques jours après, & l'épiderme tombe par écailles avant que la couleur naturelle reparaiſſe.

Symptômes légers.

203. Quand l'accident eſt auſſi léger, il demande de fréquentes lotions d'eau virginale, ou de l'eau ſimple dans laquelle on a verſé quelques gouttes d'extrait de Saturne, ou bien une infuſion de fleurs de ſureau légérement acidulée avec le vinaigre. Quelquefois, quand l'impreſſion s'eſt faite ſur le viſage, les vaiſſeaux de la membrane des narines ſont érétiſés, d'où s'enſuit le coriza ou le rhume improprement dit du cerveau, lequel ſe diſſipe par de légers ſudorifiques, tels que

Traitement.

l'infusion de coquelicot ou de fleurs de sureau.

204. Les suites sont bien plus inquiétantes quand l'impression s'est faite sur le cerveau même. La douleur de tête est des plus atroces ; elle tient du genre des gravatives & des pulsatives ; elle se fait sentir jusqu'au fond des orbites ; les yeux sont secs, brillans & enflammés, ils refusent la lumiere, les paupieres gonflées les cachent souvent ; la tête semble sauter à quelques-uns, plusieurs sont dans un profond sommeil dont on a peine à les tirer, d'autres sont dans un état continuel de veille ; aux uns le délire survient avec fievre & fureur, pendant que d'autres sans fievre tiennent des discours qui n'ont aucune suite. Enfin il en est qui sont pris de mouvemens convulsifs & de tremblemens des membres ; les tégumens de la tête sont secs & comme rôtis, on voit

Symptômes graves.

ſouvent paraître des gonflemens vers les oreilles & le cou, les forces ſe perdent de plus en plus, & ſur-tout à meſure que les ſueurs ſortent; les urines ſont enflammées & très-rouges, les anxiétés ſe répetent, les vomiſſemens commencent & perſiſtent, & enfin il en eſt qui, comme les enragés, refuſent toute boiſſon quelconque : dans ces cas la mort n'eſt pas lente à venir.

205. La cauſe qui fait naître tous ces accidens, agit quelquefois avec tant de violence, qu'elle fait périr dans le moment. Ce genre de mort ſubite n'eſt pas rare chez les convaleſcens qui ſortent des ſalles des hôpitaux pour aller ſe récréer au ſoleil du printems, aux ivrognes qui tombent aux environs des villages où ils vont boire, aux coureurs & aux voyageurs de pied qui ſe mettent en route depuis dix heures du matin juſqu'à quatre

Ceux qui y ſont ſujets.

heures du ſoir. Les perſonnes qui ſortent peu de chez elles ne manquent pas d'en être attaquées, quand au printems à la promenade elles reçoivent d'une maniere ſubite les rayons du ſoleil que des nuages cachaient auparavant. Les Orientaux ſont rarement ſujets aux coups de ſoleil, leur toque ou bonnet fait d'une longue piece de toile roulée pluſieurs fois ſur elle-même les en garantit. Les negres n'y ſont pas plus expoſés, quoique la plupart aient la tête découverte, & que beaucoup vivent dans la zone torride ſoumis aux influences d'un ſoleil qui darde à pic ſes rayons ; l'habitude leur tient lieu de tout préſervatif.

Traitement.

206. Une maladie, dont les ſymptômes ſont ſi graves, & ſe ſuccedent ſi promptement, exige auſſi qu'on la combatte par les ſecours les plus prompts. On commencera par tirer

du pied une ſuffiſante quantité de ſang, pour dégager les vaiſſeaux de la tête, quand cette partie ſera primitivement affectée, ſinon l'on s'en tiendra à celle du bras, & l'on y reviendra plus ou moins, ſelon l'amélioration des ſymptômes. On laiſſera les pieds dans l'eau chaude, ou bien l'on fera prendre des demi-bains & même des bains entiers, ſi on en a la facilité.

207. Les bains ſont en pareil cas des merveilles; leur efficacité avoit déja été reconnue de *Celſe*, ainſi que les douches dont nous parlerons bientôt. Les gardes veilleront dans ces cas à ce que l'ouverture de la ſaignée ne fourniſſe point de ſang à leur inſu. Les bains ſeront tiedes & non chauds, ce à quoi il faudra faire la plus grande attention, & les malades y reſteront au moins une heure. Quand ils ſortiront du bain, on leur donnera un

lavement fait avec une décoction de graine de lin & une poignée de son, dans laquelle on ajoutera une cuillerée ou deux de vinaigre. On leur donnera abondamment du petit-lait de beurre ou une boisson faite avec quatre cuillerées de vinaigre & une de miel sur une pinte d'eau, ou bien la limonade ordinaire. Toutes ces boissons seront données froides. On répétera les bains de pied ou ceux de corps plus ou moins, selon que les symptômes seront plus ou moins lents à disparaître ; & si le ventre n'a point été évacué assez par les lavemens, on donnera la décoction de tamarin, aiguisée de crême de tartre, pour débarrasser les entrailles des matieres dont le séjour ne pourrait qu'augmenter ou entretenir les accidens qu'on cherche à calmer. Quoiqu'on rapporte quelques exemples de succès de l'usage des bains froids, & même à la glace, il est prudent de

n'y point avoir recours, à moins que ce ne ſoit dans des cas déſeſpérés où les autres remedes ſont ſans ſuccès.

208. Quand il ne paraît à l'extérieur de la tête aucun gonflement ou inflammation, & que tout le mal occupe l'intérieur, on néglige les topiques, ſans trop en ſavoir la raiſon. Cependant, il eſt certain qu'un véſicatoire, appliqué ſur le ſommet de la tête, concurremment avec les camphoracés & les nitreux, pourrait produire un bien réel. On n'apprécie point aſſez les vertus de ce topique dans les inflammations intérieures de la tête; le bien qu'on en retire dans les inflammations intérieures des autres capacités, devrait cependant rendre plus entreprenant.

209 Quand il y a éryſipele ſur le cuir chevelu, il faut raſer la partie & y laiſſer tomber de fort haut un filet d'eau fraîche, qu'on recevra à meſure

dans un large baſſin placé ſous la tête du malade : quand on ne pourra ſuivre commodément ce procédé, on ſe contentera d'appliquer des compreſſes trempées dans de l'eau froide & du vinaigre, & on les tiendra toujours humectées.

Brûlures. 210. Quelque prompte que ſoit l'influence ſolaire pour produire les effets que nous venons de conſidérer, le feu, ou toute autre ſubſtance brûlante par elle-même, les détermine ſouvent, & dans le moment même ; mais ordinairement avec une violence qui tient plus ou moins de la cauſticité ; l'effet local, qui a lieu alors, eſt connu ſous le nom de Brûlures. La peau devient rouge, ſeche ; les chairs qui ſont au-deſſous ſe criſpent ; enfin, le feu continuant d'agir, il s'éleve des phlictaines ou veſſies pleines de ſeroſités, qui, en ſe rompant, s'affaiſſent & viennent former partie

d'une croûte dure, plus ou moins épaiſſe, d'un rouge foncé, qui, de plus en plus, devient noire; c'eſt cette croûte que les Praticiens déſignent communément ſous le nom d'Eſcharre.

211. Quand le feu n'a produit que de la rougeur, une compreſſe trempée dans de l'eau froide & ſouvent renouvellée, eſt le remede le plus ſimple & le meilleur. Quand la partie brûlée le permet, on la plonge dans un bain d'eau froide, & on l'y tient plus ou moins long-tems. Un Chimiſte, perſuadé qu'il ſe dégage du feu un véritable acide, part de cette théorie, pour conſeiller l'alkali volatil; il cite, à ce ſujet, pluſieurs preuves de ſuccès. Le blanc d'œuf avec le vinaigre, l'encre, le ſuc de joubarbe & autres, ſont les remedes que l'on ſubſtitue aſſez volontiers à ceux que nous venons de rapporter. Répercuſſifs.

212. La vertu de ces remedes, qui Chauds.

ſont répercuſſifs, ne leur eſt pas tellement propre, qu'ils ne puiſſent être contre-balancés par des remedes contraires. Ainſi, l'on guérit des brûlures en trempant la partie affectée dans un bain d'eau chaude, en l'approchant le plus près poſſible d'un grand feu, en la fomentant avec de l'eau de la Reine d'Hongrie, l'eau-de-vie camphrée, l'eſprit-de-vin, des cataplaſmes d'oignons pilés, auxquels on ajoute du ſel ou du ſavon. Quand il y a des veſſies, on préfere les émolliens & les adouciſſans. On étend, ſur un linge fin, ou ſur du papier brouillard, du beurre frais, du cérat ſimple; on en couvre la brûlure, & on la panſe ainſi pendant quelques jours, juſqu'au deſſéchement du petit ulcere qui en provient. Quand les chairs ſont attaquées & qu'il s'eſt formé une eſcharre, la gravité de la maladie demande alors des ſecours

qu'il n'eſt point entré dans notre plan de donner.

213. Dans toutes les brûlures, qui ſont aſſez graves pour exciter quelque émotion dans le pouls, il faudra tenir les malades au régime, & même au lit; leur boiſſon ſera acidulée avec le vinaigre ou le ſuc de limon, ou mieux encore on la nitrera aſſez fortement.

214. Des effets pareils à ceux que nous venons de conſidérer, ſont quelquefois occaſionnés par des acides minéraux, végétaux, ou des leſſives alkalines concentrées : ces accidens ſont aſſez ordinaires aux Chimiſtes; mais le même laboratoire qui leur fournit ces ſubſtances cauſtiques, leur offre auſſi les antidotes.



ARTICLE IV.

Des Douleurs ou Maux de tête.

215. En général les douleurs ou maux de tête proviennent d'une trop grande quantité de ſang, d'une diſpoſition nerveuſe, d'une affection catarrale ; ce ſont ceux que les Médecins nomment Idiopathiques ; ou ils ſont occaſionnés par une cauſe éloignée de la tête, & qui agit par communication ſur cette partie ; on les appelle Sympathiques.

Provenans de pléthore.

216. Si ceux qui ſe plaignent de maux de tête, étaient attentifs à étudier leurs propres ſenſations & à développer à leurs Médecins ce qu'ils éprouvent dès le commencement, on ne verrait pas la premiere des cauſes que nous venons de rapporter, produire des apoplexies ſubites & les paralyſies qui leur ſuccedent ſi ſouvent.

vent. Mais au contraire, combien de fois, loin de faire ce qu'il convient alors pour éloigner de la tête l'impétuoſité du ſang qui s'y porte, ne contribuent-elles pas, par leur conduite, à l'y déterminer! L'apparence fleurie du viſage, la rougeur des yeux, le bleu des levres, joints à la peſanteur & aux battemens de tête, pour peu qu'on ſe livre à un exercice un peu violent de corps ou d'eſprit, ou à quelque autre paſſion vive, indiquent la cauſe qu'il faut ſouſtraire : ſi l'on tarde à le faire, un vaiſſeau ſe rompt & verſe continuellement du ſang qui, s'accumulant ſur le cerveau ou dans ſes cavités, termine plus ou moins promptement la vie, à moins qu'une hémorrhagie du nez, comme il arrive ſouvent, ne prévienne cette fâcheuſe ſuite. Ainſi donc ceux ou celles chez qui l'on obſerve une telle diſpoſition, ne doivent point craindre de ſe faire ſai-

Remedes gner du pied, dès que leurs hémorrhoïdes ou leurs regles ſont lentes à paraître.

De cauſe nerveuſe 217. Un autre ordre de phénomenes accompagne les douleurs nerveuſes de la tête; le viſage du malade eſt pâle; les yeux fuient dans leurs orbites; les levres ſont peu colorées, les douleurs, loin d'être profondes, ſemblent n'occuper que le dehors; le moindre vent, la moindre chaleur les excitent ou les animent; ſouvent elles diſparaiſſent quelques heures, quelques jours, pour reparaître enſuite avec plus de violence. On ne ſaurait douter qu'un pareil ſymptôme ne provienne d'un état vicieux des nerfs, qu'il faut chercher à combattre par des remedes appropriés.

218. Il n'y a ici aucune évacuation à tenter; la décoction de valériane ſauvage pour boiſſon ordinaire, en lui

entremêlant le quinquina en poudre à la doſe d'un gros, de trois heures en trois heures, & quatre grains de camphre unis à un demi-grain ou un grain d'extrait d'opium donné le ſoir, ſont les remedes qui réuſſiſſent le plus. On a encore éprouvé un ſuccès momentané & même quelquefois continu, de l'eau de la reine d'Hongrie, ou de l'éther, dont on a verſé une certaine quantité ſur la main pour s'en frotter le front ou la partie douloureuſe, ayant ſoin de l'éventer auſſitôt après pour la rafraîchir. Un emplâtre de gomme de tacamahaca, au centre duquel on met quatre ou cinq grains d'opium, & appliqué à nud ſur l'orbite, réuſſit également. Souvent néanmoins ces remedes n'ont aucun effet; dans ces cas, on a tout lieu de préſumer une cauſe cachée qui complique la nerveuſe. Nous ren-

voyons aux Ouvrages de pratique où cette matiere eſt ſuffiſamment traitée.

Humoraux. 219. Les maux de tête humoraux ſont ceux auxquels on peut attribuer pour cauſe une humeur ou une séroſité âcre qui s'eſt déposée ſpécialement ſur la membrane qui revêt les cavités du nez, & y occaſionne un érétiſme plus ou moins opiniâtre. Dès qu'on ſort d'un lieu chaud en hiver, & qu'on ſe trouve exposé à un air froid, tous les pores extérieurs du corps ſe ferment; l'humeur qu'ils laiſſent échapper, ſe porte ſur les ſurfaces plus à l'abri de ſes impreſſions, & les membranes des cavités du nez & des bronches éprouvant les mêmes effets, il en résulte une légere inflammation, qui peut, comme toutes les maladies de ce genre, paſſer par différens temps qu'il n'eſt point de notre objet de conſidérer. Le mal de tête en pareil

cas eſt un des ſymptômes les plus ordinaires; ſa continuité eſt telle, qu'elle empêche de ſe livrer à une occupation ſérieuſe. Le mal n'en eſt pas pour cela plus inquiétant; à meſure que l'érétiſme des petits vaiſſeaux ſe diſſipe, que l'inflammation ſe juge par une excrétion muqueuſe & puriforme, à meſure que l'éternuement dégage les parties engorgées, à meſure auſſi tous les accidens diſparaiſſent.

220. Quoique le ſymptôme dont il s'agit ſe diſſipe de lui-même, on peut cependant en diminuer l'intenſité, ſur-tout dans le commencement, en reſpirant la vapeur d'eau chaude à laquelle on aura ajouté un peu d'eſprit-de-vin, ou celle qui s'éleve de la décoction de fleurs de ſureau; elles calment l'érétiſme, facilitent l'écoulement des mucoſités du nez, & dégagent ainſi les ſinus des narines. On peut encore faire baigner les pieds Remede

dans de l'eau très-chaude, qui opere alors par révulsion. Quelques médecines termineront ensuite le traitement, à moins que l'humeur continuant à parcourir les voies que l'air pénetre, ne donne naissance à une autre suite de phénomènes qui, formant une maladie particuliere, demandent également un traitement différent.

Sympathiques. 221. En vain dans les maux de tête sympathiques on porterait toutes ses vues sur une prétendue cause inhérente à la partie affectée, les symptômes n'en feraient que plus rebelles aux remedes. C'est le plus souvent dans l'intérieur de quelque viscere du bas-ventre qu'il faut aller la chercher; dans l'estomac, par exemple, où une saburre quelconque l'entretient, dans les intestins, la matrice, où la présence de quelque matiere continuellement les excite.

222. Il n'est point difficile de dé-

couvrir l'une ou l'autre de ces causes: quand l'estomac en est le siége, les rapports, les dégoûts, la malpropreté de la langue, le gonflement de l'estomac, indiquent l'usage de l'émétique ou de l'ipécacuanha. Les borborygmes, les coliques, la constipation, les vents, ainsi que le dégoût ou la lenteur des digestions, sont autant de signes qui leur font préférer les aposêmes purgatifs ou cathartiques salins, qu'on répete plusieurs fois.

223. Outre les maux de tête dont nous venons de parler, il en est encore de symptomatiques qui dépendent d'une affection générale des humeurs ou d'un vice des solides fixé sur un lieu déterminé. La considération de ceux-ci présente une si grande foule d'objets à saisir, que nous croyons ici devoir les passer sous silence. Tout ce que nous venons de dire sur les affections douloureuses de la tête suffit Sympto-matiques

pour faire voir combien ſeraient vains les efforts qu'on tenterait pour y remédier, ſans en apprécier la cauſe. Que penſer d'après cela de la poudre capitale de *Saint-Ange*, de la poudre de bétoine & de toutes les eaux céphaliques qu'on preſcrit ſi indifféremment, ſans avoir égard aux circonſtances?

ARTICLE V.

Des Douleurs ou Maux de Dents.

224. LES douleurs ou maux de dents proviennent, comme les maux de tête, de diverſes cauſes, dont chacune mérite conſidération. On les reconnaît à une douleur diſtractive, pulſatile, rongeante, lancinante, qu'on rapporte à une ou pluſieurs dents, & qui ſouvent ſe fait ſentir à toute la mâchoire,

& même dans toute l'étendue de la face. Le visage est souvent tuméfié, & la salive sort de la bouche en plus ou moins grande quantité. Le siége de la douleur est dans le nerf qui pénetre la racine de la dent ; la moindre impression du froid, de l'eau ; le moindre attouchement, soit de la dent, de la gencive & même des joues, l'augmentent ; la fievre souvent l'accompagne, & rend cette maladie, légere quant à sa cause, une des plus insupportables.

225. Il est facile de savoir quand ces accidens ont la carie pour cause ; la vue ou le stilet découvrent cette érosion, quand elle est située au-dehors. Il est plus difficile de la distinguer, lorsqu'elle occupe l'interstice des dents ou leur intérieur : une transparence qui imite celle d'une perle fausse, un coup légérement donné sur la couronne de la dent qu'on Causés par la carie.

ſoupçonne gâtée, en renouvellant ou en augmentant la douleur, changent les ſoupçons en certitude.

Moyens curatifs. 226. Quand la douleur de dent dépend de cette cauſe, on propoſe quatre moyens d'y remédier. Le premier, le plus certain & en même temps le plus prompt de tous, eſt l'extraction de la dent, opération que font quelques coureurs avec une dextérité qui tient du prodige; mais il faut attendre, pour y avoir recours, que le gonflement & les accidens inflammatoires qui exiſtent, ſoient entiérement diſſipés.

Cautere actuel. Le ſecond eſt le cautere actuel, ou le feu; on y a recours quand la carie eſt extérieure. Ce moyen, qui paraît d'abord cruel, eſt cependant un de ceux qui, après l'extraction de la dent, eſt le plus promptement ſuivi de ſuccès. On commence par ſe munir d'un fil de fer ou d'un ſtilet dont l'extrémité ſoit proportionnée à l'ouverture

de la carie; on le fait rougir au feu, & on le porte à différentes fois ſur la ſurface découverte, non-ſeulement pour brûler le nerf ſouffrant, mais encore la ſurface de la carie, & la faire tomber en écaille..

Huiles eſſentielles.

Le troiſieme moyen conſiſte dans l'application des huiles eſſentielles cauſtiques, telles que celles de canelle, de gérofle ou de menthe, dont on laiſſe tomber une goutte ſur la carie avec la pointe d'un cure-dent; on en imbibe enſuite un peu de coton qu'on preſſe le plus qu'on peut dans la cavité, afin qu'il y ſoit retenu fermement. Avant tout, il faut avoir ſoin d'équarrir la cavité, pour que l'effet du remede ſoit plus conſtant. Cette derniere opération n'eſt point néceſſaire, quand on veut employer l'eſprit de ſel dont on laiſſe tomber une goutte dans le creux de la dent.

Obturation.

Enfin le dernier moyen eſt l'obtu-

ration de la cavité de la dent au moyen de lames dor, d'étaim ou de plomb, quand tout eſt diſpoſé de maniere à faire réuſſir ce procédé.

Obſervation. 227. *Fauchard*, dentiſte d'une réputation juſtement méritée, conſeille dans les affections douloureûſes des dents, provenant d'une diſpoſition naturelle au tempérament, un gargariſme d'urine chaude tous les matins. Le remede eſt déſagréable, même répugnant ; mais il aſſure avoir conſervé par ſon moyen des dents gâtées que d'autres dentiſtes deſtinaient à être arrachées. On peut lui ſubſtituer l'eau-de-vie de lavande ou de gayac, dont on ſe gargariſera tous les jours, ayant ſoin de tenir quelque temps une gorgée du côté de la dent affectée.

Cauſés par fluxion. 228. S'il eſt facile de diſtinguer le mal de dent qui provient de la carie, il n'y a pas plus de difficulté à reconnaître celui qui vient d'une affec-

tion catarrhale. En général, celui-ci ſuccede à un froid dont on a été ſaiſi, lorſque le corps était en ſueur; le plus ſouvent il n'eſt point accompagné de carie; à meſure que la joue enfle, la douleur diminue; cette douleur n'eſt point bornée à une ſeule dent, elle s'étend à pluſieurs, & même elle occuppe tout un côté de la mâchoire; la gencive eſt gonflée, la ſalive coule abondamment; quelquefois la toux, l'éternuement, la douleur de gorge, & pluſieurs ſymptômes de catarrhe ſe manifeſtent. Une ou deux Remedes ſaignées emportent ordinairement la douleur, qui eſt moindre que celle que la carie occaſionne. Quand elle perſiſte, on a recours aux gargariſmes de lait coupé, & le ſoir on prend un gros de thériaque en ſe mettant au lit. Une figue graſſe, cuite dans du lait, & tenue long-temps ſur la partie douloureuſe, ſoulage ſinguliérement dans ces cas;

on aidera l'efficacité de ces remedes par des bains de pied qu'on répetera plus ou moins fréquemment. Dans ces cas, il se forme souvent des abcès; ils sont alors un bon signe, en ce qu'ils annoncent toujours la dissipation du mal.

Par une acrimonie humorale.

229. L'acrimonie des humeurs est une cause assez fréquente des maux de dents, soit qu'on la soupçonne de la nature goutteuse, scorbutique ou d'un autre genre, cette acrimonie n'en produit pas moins des accidens fâcheux qui reviennent & disparaissent alternativement. Quand ils dépendent

Remedes

d'une transpiration arrêtée, la décoction de squine, ayant soin d'en aider l'effet par des vêtemens bien chauds, la ramene bientôt & dissipe ainsi les accidens. Tout ce qui excite la salive à couler convient très-bien dans ces cas; c'est pourquoi l'on conseille la fumée de tabac, la pyrethre & le

maſtic pour mâcher. Cette derniere ſubſtance eſt un excellent remede, non-ſeulement pour faire couler la ſalive & les humeurs âcres qui ſont la cauſe fréquente de la carie des dents, mais encore pour leur donner une blancheur éblouiſſante. Il eſt étonnant que le ſexe, qui ici regarde cette blancheur comme un de ſes plus beaux ornemens, n'en faſſe point uſage. Toutes les Grecques de l'Archipel, les Arméniennes & les Turques en font un objet de paſſe-temps; elles mâchent habituellement le maſtic, comme on prend le tabac en Europe; auſſi ont-elles les dents d'une grande beauté, & l'haleine douce & très-agréable. On peut ſubſtituer à ces ſimples remedes, quand les douleurs ne cedent point, des paſtilles faites avec la pyrethre, le poivre, le gingembre, la ſemence de ſtaphiſaigre, les clouds de géroſle, &

autres ſubſtances qu'on pulvériſe, & dont on fait des bols avec de la cire; on les donne à mâcher, & l'on recommande de cracher, à meſure qu'ils operent. On peut croire que les feuilles de menthe poivrée ou celles du creſſon de Para, qui ſont très-piquantes, feraient un très-grand bien dans ces cas; nous les conſeillons donc à ceux qui pourraient ſe les procurer. On appliquera ſur les tempes un emplâtre de réſine de tacamahaka & de caracanna amollies enſemble avec de l'huile de maſtic, & l'on y mêlera quelques grains d'opium. On ne négligera point l'application des flanelles imbues de la vapeur d'encens, de ſuccin & de ſucre ſur tout le côté malade du viſage. Quelques payſans ſont dans l'uſage, en pareil cas, de fumer des feuilles de juſquiame; on ne doit employer ce remede qu'avec précaution.

230. Quand la fluxion eſt très-conſidérable, les bains de pied peuvent avoir un heureux ſuccès, ainſi qu'un véſicatoire à la tempe, quand on veut s'y ſoumettre. Si un vice ſcorbutique, arthritique ou autre, entretiennent le mal de dent, il faut recourir aux ſpécifiques de ces maladies, en même temps qu'on emploie les remedes locaux que les circonſtances indiquent.

ARTICLE VI.

Des Douleurs ou Maux d'oreilles.

231. CES douleurs proviennent d'un grand nombre de cauſes difficiles à ſaiſir, & ſont malheureuſement abandonnées le plus ſouvent aux charlatans, qui ne peuvent que les faire empirer. Quand d'une part on conſidere la merveilleuſe organiſation de

l'oreille interne, la connexion des parties qui la composent, leur jeu pour répondre aux usages auxquels elles ont été destinées, que d'un autre on examine le grand nombre de dérangemens qui peuvent survenir dans cette admirable mécanique, on est étonné de ce que la diversité des maladies qui en résultent, ne détermine point quelques personnes de l'Art à en faire leur unique occupation ; aussi sommes-nous peu riches en observations de ce genre, si nous écartons celles que des personnes ignorantes nous ont laissées. Notre intention ici n'est point de jetter un nouveau jour sur une matiere trop compliquée pour ceux à qui cet Ouvrage est destiné, mais seulement d'exposer quelques accidens qui peuvent survenir inopinément aux parties extérieures de cet organe.

232. Le conduit de l'oreille qui

mene à l'organe de l'ouïe, eſt très-ſenſible; les Chinois voluptueux ſavent mettre cette ſenſibilité à profit pour ſe procurer des extaſes délicieuſes. Quand donc quelques inſectes le pénetrent & parviennent jusqu'à la membrane du tympan, la ſenſation portée à ſon plus haut point, devient inſupportable; la douleur s'étend bientôt à toute la tête, un battement continuel ſe fait ſentir, l'inſomnie ſurvient & amene avec elle tous les accidens qui l'accompagnent. Cette cauſe auſſi légere, & à laquelle on peut ſi facilement remédier, eſt très-fréquente; il n'y a pas d'année où un moiſſonneur, un voyageur ſe repoſant à l'ombre, une fourmi, un perce-oreille, n'entrent dans le conduit auditif, & n'occaſionnent par leur préſence des accidens qu'on rapporterait à toute autre cauſe, & qui néanmoins diſparaiſſent dès que l'inſecte qui les pro-

duisait s'est frayé issue au-dehors.

Observation. *Wolkamer* parle d'une douleur d'oreille qui dura vingt ans, & qui se termina par la sortie d'un perce-oreille. On trouve nombre d'observations pareilles dans les Actes des Curieux de la Nature.

Conduite à tenir pour les découvrir. 233. Quand on a lieu de soupçonner la présence d'un insecte dans l'oreille, il faut commencer par s'en assurer en regardant le plus profondément possible dans le conduit. Pour ce, l'on exposera l'oreille au soleil ou à la lumiere d'une bougie qui aura traversé un bocal plein d'eau, ou mieux encore à un rayon de soleil qu'on fera passer par un trou de volet dans une chambre obscure. On découvre alors l'insecte qu'on saisit avec une paire de pinces. Quand on ne peut y réussir, on verse dans le conduit quelques gouttes d'huile d'absynthe, de genievre, ou d'huile com-

Les extraire.

mune ; on la retient avec un peu de coton, & ordinairement le lendemain, en retirant ce coton, on enleve l'insecte. *Alexandre* de *Tralles* recommande, pour enlever les insectes entrés dans l'oreille, une tente couverte de térébenthine. Si ce sont des substances inanimées qui soient la cause des accidens, comme des noyaux de cerises, de petites pierres & autres, l'huile ou les pinces offrent le moyen de les extraire. Il faut prendre garde de confondre avec ces corps étrangers des exostoses nées dans le conduit auditif. On cite à ce sujet une exostose qui en imposait pour un corps étranger, & qu'un chirurgien ignorant s'efforça de retirer par divers moyens : ses tentatives, loin d'être fructueuses au malade, lui occasionnerent la mort.



ARTICLE VII.

Des Douleurs ou Maux d'estomac.

234. S'IL est une maladie fréquente & souvent opiniâtre, c'est sans contredit celle dont nous allons parler; tant de causes en effet contribuent à la produire, qu'elle demande toute la sagacité & la réflexion de celui qui cherche à y remédier. Nous passerons sous silence ceux de ces maux dont la complication des causes ne peut être saisie que par le Médecin, pour ne nous occuper seulement que des plus ordinaires, & qui sont pour ainsi dire familiers à quelques tempéramens.

235. Dès que les alimens chez Symptômes. eux sont descendus dans l'estomac, ce viscere, auparavant douloureux, oublie pour un moment la sensation désagréable dont il était affecté; mais,

deux ou trois heures après, environ, temps où le travail de la digeſtion eſt dans ſa plus grande force, il ſurvient des rapports qui n'ont aucune odeur; leur éruption ſoulage momentanément, mais bientôt le mal-aiſe revient, la foſſette du cœur ſe tend, elle devient plus ſouple à meſure que l'iſſue des vents s'opere; quelquefois ces vents amenent des portions d'alimens non digérés. Toutes les forces ſont abattues, un mal-aiſe général ſe fait ſentir, la tête eſt embarraſſée, & il ſemble que toutes les ſenſations ſe concentrent vers l'eſtomac; le pouls eſt petit, faible & lent; il reprend de la force à meſure que l'eſtomac ſe débarraſſe des matieres qu'il contient. Une anxiété inexprimable ſurvient vers le creux de l'eſtomac, ſouvent elle entraîne ce viſcere dans un ſpaſme qui détermine l'expulſion complette des alimens: le ventre, loin d'être ouvert, eſt au

contraire ſerré. Tels ſont les ſymptômes qui, en variant d'intenſité, caractériſent une maladie très-commune, & qui a la trop grande ſenſibilité de l'eſtomac pour cauſe. Si l'on voit rarement les perſonnes appliquées à des ouvrages manuels être ſujettes à ces maux, l'on obſerve en récompenſe celles qui ſont minées par le chagrin, ou qui s'occupent à des ſciences abſtraites, en être continuellement tourmentées.

Moyens préſervatifs.

236. En général, *la* premiere regle à laquelle doivent s'aſtreindre les perſonnes dont nous parlons, c'eſt de ne jamais travailler, ſinon trois heures au moins après leurs repas. Leurs alimens ſeront d'une digeſtion facile & point venteux; elles éviteront le vin rouge, & lui ſubſtitueront le blanc. Leur dîner ſera le plus léger poſſible, & elles réſerveront leur appétit pour le repas du ſoir qui ſera plus copieux,

&

& ils ſe coucheront immédiatement après ; ils éviteront toutes les ſubſtances ſpiritueuſes quelconques dans l'accès même de la douleur, excepté celles qui peuvent ſe vaporiſer ſubitement dès qu'elles ſont parvenues dans l'eſtomac, telles que l'éther dont on imbibera un morceau de ſucre gros comme le bout du doigt, pour l'avaler auſſi-tôt. Les martiaux, les abſorbans, les ſpiritueux, les opiacés, les délayans, les purgatifs, les eaux minérales enfin manquent ſouvent ici de ſuccès, quoique dans pluſieurs circonſtances on les ait employées avec fruit. Il n'en eſt point de même des amers, leurs effets ſont plus marqués & plus permanens ; mais on doit les continuer long-temps & les donner en ſubſtance autant qu'il eſt poſſible. Ceux qui m'ont le mieux réuſſi ſont, le quinquina, l'écorce de Winter & l'anis étoilé en poudre ; on en prend un gros

Curatoires.

& même plus, ſoir & matin, quand l'eſtomac eſt vide.

237. La douleur d'eſtomac reconnaît ſouvent pour cauſe une humeur de goutte qui, déplacée, s'eſt jettée ſur ſur ce viſcere. La douleur eſt indéfiniſſable, elle eſt accompagnée d'un ſentiment de criſpation intérieure qui perſiſte ſouvent, malgré tout ce qu'on peut faire. Le plus prompt remede, quand on ſoupçonne cette cauſe, eſt l'application des véſicatoires & les ſaignées du pied. On vante beaucoup & avec raiſon les cataplaſmes de moutarde ſur les pieds, ainſi que l'éther vitriolique donné à la doſe d'une cuillerée à thé dans une once de julep camphré & une demi-once d'eau de menthe poivrée; le D. *Hint* cite cinq exemples du ſuccès de ces remedes.

ARTICLE VIII.

Des Coliques.

238. Il n'eſt point de maladie qui prenne plus promptement & qui faſſe plus cruellement ſouffrir que celle-ci. En général, une douleur vive & piquante ſe fait ſentir dans un lieu déterminé du ventre, tantôt vers le foie, plus profondément vers les reins & vers la matrice chez les femmes; de-là elle ſe porte en dehors ou vers le haut du ventre en ſuivant l'arc du colon. En appuyant ſur divers endroits du ventre, on augmente plus ou moins la douleur, ſelon le viſcere qui en eſt le ſiége; les vomiſſemens ont lieu, & quelquefois ce ne ſont que des rapports.

239. On reconnaît pluſieurs eſpeces de coliques, eu égard aux organes

affectés & à leurs causes; on donne à chacune différens noms, pris de ces différences; ainsi l'on reconnaît des coliques hépathiques, néphrétiques, utérines, intestinales, des coliques bilieuses, venteuses, inflammatoires, saburrales, stercorales, nerveuses, &c. Cette seule énumération fait voir combien il faut apporter d'attention dans la distinction de toutes ces différences, pour ne point se méprendre sur celle à qui l'on a affaire dès le commencement. L'une d'ailleurs dégénere souvent dans l'autre, de maniere à demander une complication de secours que le Praticien seul peut saisir, & cette dégénérescence n'est que trop souvent la suite du mauvais choix des remedes dans le principe même de la maladie.

240. Notre intention n'est point de considérer toutes ces especes, mais bien celles qu'on est maître de pré-

venir par des attentions particulieres, ou de guérir par des moyens ſimples.

241. Il eſt aſſez ordinaire, quand il fait fort chaud, & que l'eau claire d'une ſource ou d'un ruiſſeau invite à y tremper les pieds pour s'y délaſſer, que ceux qui ont cette imprudence ſoient pris d'une colique violente contre laquelle échouent quelquefois les remedes les mieux adminiſtrés. Le même accident ſurvient ſouvent pour avoir marché pied-nud ſur un carreau froid en ſortant d'un lit chaud. Il faut ſe garder, dans ces circonſtances, de donner aucune ſubſtance ſpiritueuſe quelconque, qui chez les perſonnes pléthoriques pourrait faire changer la colique en inflammatoire. La plus commune.

242. On ſe contentera de frotter les jambes avec des linges chauds, de les tenir dans de l'eau chaude, & de donner une légere infuſion de thé ſur une taſſe de laquelle on ajoutera une Traitement.

cuillerée à café d'eau de-vie. Si la douleur était très-vive, il ne faudrait point héſiter à donner vingt-cinq à trente gouttes de laudanum dans un verre de cette infuſion, en conſeillant de ne rien prendre après pendant deux heures au moins; ce moyen d'étouffer pour ainſi dire la douleur, m'a réuſſi dans un cas de ce genre.

243. Si la douleur, quoique calmée, était lente à diſparaître, on mettra le malade au lit, on le couvrira bien pour le faire ſuer, on lui donnera de temps en temps des lavemens de graine de lin. Si la complexion eſt pléthorique, que les hémorrhoïdes ou les regles aient été ſubitement ſupprimées, on tirera du pied une quantité de ſang plus ou moins grande, qu'on réitérera même ſelon les circonſtances.

244. La colique venteuſe eſt aiſée
Colique venteuſe à reconnaître; elle eſt ordinaire à ceux qui, ayant les viſceres du bas-ventre

très-senſibles, ſont uſage d'alimens viſqueux & fermenteſcibles ; les déjections & l'éruption des ventoſités par bas l'appaiſent toujours. La douleur ſiége toujours à la hanche droite, monte vers l'hypochondre droit, gagne la gauche pour deſcendre à l'aîne du même côté. Aſſez ſouvent cependant la douleur eſt uniformément répandue par tout le ventre, il n'y a aucun changement dans les urines ; le ventre eſt tendu, mais ſa preſſion n'occaſionne point de douleur ; quelquefois les doigts diſtinguent dans certaines régions des nodoſités qui changent ſouvent de place ; elles ſont produites par l'air renfermé entre deux points contractés de l'inteſtin ; les ſelles ſont toujours ſupprimées, & quand elles ſortent, elles ſont ſeches & moulées ; il n'y a ni chaleur, ni fievre, ni ſoif.

245. Souvent la cauſe de cette derniere colique eſt un effet dans la co-

lique nerveuſe ou bilieuſe, & alors elle devient, à l'égard de ces maladies, un ſymptôme qui ne demande aucune conſidération particuliere.

Traitement.

246. Quand cette maladie ſe préſente ſeule ſans aucune complication, on y remédie en preſcrivant auſſi-tôt un lavement d'une décoction de graines de coriandre & d'anis, avec une once de miel mercurial. On donne l'infuſion de camomille, & l'on frotte le bas-ventre avec une flanelle imbibée d'huile chaude dans laquelle on aura fait bouillir un peu d'abſynthe. Quand la douleur perſiſte à être vive, que le teint eſt fleuri, on ne court aucun riſque de tirer quelques onces de ſang du bras, pour éviter que la colique ne devienne inflammatoire. On a vu l'huile d'amande douce bien récente opérer des merveilles dans cette eſpece de colique.

247. La douleur une fois appaiſée,

il eſt bon de purger le lendemain pour emporter toutes les impuretés qui ont occaſionné la maladie. Pour peu que l'on ſoit expoſé à ſon retour, il faut éviter toutes les cauſes qui lui donnent lieu, & faire uſage pendant quelque temps d'eaux minérales ferrugineuſes.

248. La colique ſtercorale eſt celle qui reconnaît pour cauſe la préſence des matieres fécales dans les inteſtins. Elle eſt ordinaire aux perſonnes ſédentaires & ſtudieuſes, comme à celles qui s'exercent beaucoup. Les matieres alors accumulées ſe deſſechent, s'endurciſſent, ſe moulent dans le rectum, & ſont ſouvent pluſieurs jours ſans pouvoir en ſortir; on fait des efforts inexprimables pour les chaſſer, ſans pouvoir y réuſſir. On en a vu qui étaient tellement endurcies, qu'elles ne le cédaient point en conſiſtance aux pierres les plus dures; leur

Coliques ſtercorales.

expulſion alors eſt ſouvent précédée d'un déchirement à l'anus, ou de la ſortie des hémorrhoïdes, qui alors fluent plus ou moins abondamment.

Traitement. 249. Quelques cuillerées d'huile d'olive ou d'amandes douces priſes de temps en temps, des lavemens émolliens auxquels on ajoute pareillement de l'huile, des boiſſons émollientes, comme la tiſanne de graine de lin, l'eau de veau; quelques laxatifs, comme l'eau de tamarin aiguiſée de crême de tartre, l'eau de ſeldlitz, les demi-bains ou bains de fauteuil, un morceau de ſavon qu'on tient dans l'anus pour ſolliciter le rectum à s'évacuer, tels ſont les remedes ſimples dont on a tous les jours occaſion d'obſerver les bons effets dans cette maladie.

Précaution eſſentielle. 250. Nous nous diſpenſerons de parler des autres eſpeces de coliques, dont le traitement ne peut être dirigé que par le Médecin. Nous ob-

ſerverons ſeulement que, dans toute eſpece quelconque, avant de donner aucun remede, il faut tâter tous les points du ventre pour s'aſſurer ſi la cauſe des accidens ne proviendrait point d'une hernie ou de la ſortie de quelque partie hors du ventre, partie qu'il faudrait chercher à faire rentrer auſſi-tôt.

ARTICLE IX.

Des Ardeurs d'urine.

251. On appelle ainſi un ſentiment douloureux que l'on éprouve en rendant les urines. Ce ſymptôme eſt plus fréquent chez les hommes que chez les femmes, à raiſon de l'exceſſive ſenſibilité du canal de l'uretre, de ſa plus grande étendue, & du plus long ſéjour des urines dans la veſſie. Quand les

urines ſont retenues dans cet organe plus long-temps qu'elles ne devraient l'être, elles deviennent plus colorées, plus acrimonieuſes, & conſéquemment plus irritantes. Si par une cauſe quelconque le canal de l'uretre devient plus ſenſible, qu'il s'érétiſe, alors les urines font ſur lui unè impreſſion qui n'aurait point eu lieu ſans cette circonſtance ; c'eſt ce qui arrive après une Vénus impure ou ſolitaire, à la ſuite d'une copulation trop fréquemment répétée, ou de l'introduction d'un corps étranger que la curioſité ou le deſir de connaître ou de remédier à une maladie a cru néceſſaire.

Remedes 252. Dans ces cas, il faut éviter tous les remedes échauffans & les alimens de haut goût. Il convient de ſe faire ſaigner du bras, ſi l'ardeur eſt conſidérable, une ou deux fois de ſuite. On boira abondamment des émulſions, de l'orgeat, ou tout

ſimplement une légere décoction de graine de lin, qu'on aiguiſera avec un ou deux gros de nitre purifié par pinte, & le ſoir on prendra une grande taſſe de la décoction d'une moitié de tête de pavot, à laquelle on ajoutera un peu de ſucre. On pourra prendre, & avec avantage, deux ou trois bains, ſi l'on en a la commodité. L'ardeur d'urine qui provient de l'uſage inconſidéré des cantharides, demande le camphre & les ſaignées répétées en ſus des remedes que nous venons de conſeiller. Il eſt des ardeurs d'urine qui dépendent de cauſes plus difficiles à déraciner ; comme elles ſont chroniques, nous renvoyons aux ouvrages de Médecine qui en ont traité.

ARTICLE X.

Des Epreintes.

253. LES épreintes ſont des douleurs continuelles plus ou moins vives que l'on reſſent à l'extrémité du fondement & vers les bords de l'anus, accompagnées d'envies plus ou moins fréquentes d'aller à la ſelle. Les épreintes ſont un ſymptôme de la pierre en certaines circonſtances; mais elles ſont plus fréquemment la ſuite d'un flux dyſſentérique ou d'une diarrhée plus ou moins bilieuſe.

254. Ce ſymptôme ſinguliérement incommode demande dans ce dernier cas l'uſage préliminaire des purgatifs pour entraîner les matieres âcres qui l'occaſionnent, & une combinaiſon des adouciſſans intérieurs avec les calmans & les émolliens qu'on ap-

plique au dehors. Ceux-ci ſont des lavemens avec l'eau & un peu de beurre, la décoction d'une fraiſe de veau, d'une tête de pavot avec ſes graines, & coupée en quatre. Si par ces moyens les épreintes ne ſe diſſipent pas, les bains de vapeurs qu'on reçoit ſur une chaiſe percée, ont plus de ſuccès. On peut oindre avec le cérat de ſaturne les parties ſouffrantes, ou les baſſiner avec un verre d'eau dans lequel on aura verſé la moitié d'une cuillerée à café d'extrait de ſaturne.



CHAPITRE VI.

De quelques Maladies convulsives dont l'accès demande un secours momentané.

255. TOUTES les fois qu'un muscle reçoit du cerveau une influence plus puissante que celle qui est nécessaire à son action, on dit qu'il est convulsé. Quand un ou plusieurs muscles sont dans cet état, & qu'ils agissent alternativement ou concurremment ensemble, alors une suite de phénomenes vient caractériser nombre de maladies qui varient suivant la nature de la partie convulsée & les rapports plus ou moins nécessaires à l'ordre général.

256. Ces maladies offrent le champ le plus vaste à parcourir au Médecin

qui cherche à en connaître les causes. Il lui faut toute la pénétration d'esprit, tout le jugement & la réflexion dont l'homme est capable, pour découvrir celles qui sont cachées, & qu'il gémit souvent de ne pouvoir vaincre. Mais si ses efforts sont quelquefois vains, au moins ne sont-ils pas toujours dépourvus d'efficacité, en ce qu'ils le détournent souvent d'attaquer un mal par des remedes impuissans.

257. Il ne faut point s'attendre à trouver ici des détails sur de pareilles maladies; leur traitement n'est point l'affaire du moment, il est établi sur une longue suite de données que la plupart de ceux pour qui nous écrivons sont supposés ne pouvoir saisir. Nous nous contenterons de tracer dans cet Ouvrage la conduite qu'ils auront à tenir, quand l'accès de quelques-unes du genre des chroniques se manifeste.

ARTICLE PREMIER.

Procédés à ſuivre dans un accès d'Epilepſie ou du Haut-mal.

258. Il eſt aſſez commun de voir au milieu des rues, des places publiques, des épileptiques tomber dans leurs accès. Les yeux ſemblent ſortir des orbites, tout le viſage eſt en action, les muſcles de la poitrine reſſerrent de toutes parts cette capacité, le ventre s'applatit, les membres ſont fléchis par la prépondérance des muſcles fléchiſſeurs ſur les extenſeurs. Les mêmes mouvemens qu'on apperçoit au-dehors, ont également lieu au-dedans; les réſervoirs, chaſſent au-dehors les humeurs qu'ils contiennent, & ainſi l'on voit les excrémens, l'urine, la ſemence, la ſalive, être rejettés, & dans le trouble

Phénomenes.

où ſe trouve la nature entiere, aucun organe des ſens ne répond à l'impreſſion des objets extérieurs.

259. Si dans cet état les malades tombent ſur quelques corps qui puiſſent leur nuire, la mort ſuccede bientôt, ou leur organiſation léſée vient préſenter une maladie nouvelle à traiter, lorſque l'accès de l'autre commence à ſe diſſiper. Combien d'épileptiques, ainſi tombés dans le feu ſe ſont tellement brûlés le viſage ou d'autres parties du corps, qu'ils n'ont pu réchapper à ces nouveaux accidens! combien ſont morts ſubitement, parce que leur tête a porté ſur l'angle d'une pierre, ou ſur tout autre corps dur qui l'ont fracturée! Circonſtances fâcheuſes.

260. Dès qu'un épileptique tombe dans ſon accès, il faut commencer par le mettre à l'abri de tout danger. On le mettra ſur un matelas, on lui ôtera ſon col, ſes jarretieres, pour Traitement momentané.

que rien ne gêne la circulation de la tête & des extrémités vers la poitrine. Si la salive est sanguinolente, ce qui donne lieu de soupçonner une lésion de la langue, il faut, pour éviter qu'elle soit coupée pendant l'accès, faire en sorte de placer un bouchon entre les dents de derriere; on laisse ensuite le malade se débattre pendant tout l'accès, ayant soin d'écarter de lui les femmes grosses, les jeunes filles & les enfans, sur qui il pourrait faire quelque impression. En effet, il est souvent arrivé que de pareilles maladies ont été communiquées par la vue seule d'un épileptique qui était tombé dans son accès.

Saignée. 261. Quand cet accès dure long-temps, & que tout annonce la pléthore, on doit tirer du bras huit ou dix onces de sang, pour prévenir les épanchemens mortels qui pourraient se faire sur le cerveau ou dans la poi-

trine. On a obſervé trop fréquemment de pareils épanchemens à l'ouverture des perſonnes qui ſont mortes dans leur accès, pour que nous n'inſiſtions point ſur cette évacuation.

262. On évitera de leur préſenter de l'alkali volatil ou autres eſprits forts qui inconſidérément répandus ſur le nez & les levres, ne pourraient qu'enflammer ces parties; d'ailleurs, l'inſenſibilité entiere dans laquelle ils ſont tombés rend vaines toutes ces tentatives. On ne s'efforcera point non plus de leur ouvrir les pouces qu'ils ont fort ſerrés au-dedans, les efforts inutiles qu'on pourrait faire donnant lieu à des douleurs qui ſont long-temps à diſparaître après la ceſſation de l'accès. Le peuple croit que la préſence de ceux qui ont des habits rouges en augmente la violence; c'eſt un préjugé dont il faut le détromper. Ce qu'il faut éviter.

263. Après que les malades ont été

ainſi bien agités, les mouvemens s'appaiſent peu-à-peu, les yeux deviennent plus tranquilles, la ſalive coule moins abondamment, les malades l'avalent, ils écoutent la voix de ceux qui les entourent, & commencent à les fixer. Ils ſont briſés, accablés, & ſe relevent ſouvent ſans pouvoir ſe ſoutenir. Il eſt bon alors de leur faire prendre, quand ils ſont chez eux, une infuſion de méliſſe ou de ſommités de lavande, ou une infuſion d'arnica. On pourra ſe conduire de même dans l'accès des autres maladies convulſives, excepté cependant qu'on pourra tenter de donner quelques ſpiritueux, qui paſſent ordinairement aſſez bien.



ARTICLE II.

Traitement momentané du Hoquet.

264. Le hoquet eſt une affection convulſive très-commune qui ſouvent dépend de cauſes fort compliquées. Le plus ordinairement on ne doit le regarder que comme un accident très-léger, & d'autres fois comme une maladie de la plus grande conſéquence. Quand il eſt un accident du moment, il ceſſe ordinairement de lui-même en ſuſpendant la reſpiration pour quelque temps, en buvant un verre d'eau, en mâchant un peu d'anis, en avalant un morceau de ſucre humecté d'un peu d'éther. S'il perſiſte, un verre d'eau froide verſé à l'inſu de la perſonne derriere le dos, de maniere que l'eau deſcende le long du dos, le

guérit ordinairement comme par enchantement. Il faut néanmoins prendre garde d'employer inconsidérément ce moyen chez les femmes qui ont leurs regles. Quelques personnes lui substituent une clé très-froide. Les hoquets maladifs dépendent de tant de causes, que nous n'entreprendrons point d'en parler.

ARTICLE III.

Traitement momentané de la Toux.

265. UN genre d'affection convulsive, aussi fréquent sans contredit que celui dont nous venons de faire mention, est la toux. Nous n'entendons point parler de celle qui est propre à certaines affections de poitrine, & qui constitue une classe particuliere de maladies, mais de celle qui vient inopinément

pinément ſans être accompagnée d'aucun autre ſymptôme. La cauſe en eſt toujours un corps étranger quelconque qui, fourvoyé dans les voies aériennes, n'eſt point aſſez volumineux pour fermer toute communication & produire ainſi une ſuffocation inévitable. Quand c'eſt un fluide vaporiſé, comme la fumée, le ſoufre en combuſtion, &c. la toux ſe calme peu-à-peu ſans rien faire. Il n'en eſt pas ainſi, quand c'eſt une ſubſtance ſolide, telle qu'un peu de pain, de viande, un petit os, &c., la toux eſt alors plus ou moins violente, & il n'eſt pas rare de lui voir ſuccéder des mouvemens convulſifs.

266. Ce qu'on a de mieux à faire dans ces cas, eſt de chercher à faire vomir, en portant le doigt ou la barbe d'une plume au fond du goſier, pour provoquer le vomiſſement, & même de donner l'émétique, ſi ce ſimple moyen ne peut réuſſir. Un éternue-

ment ſpontané ou excité par le tabac a eu quelquefois un ſuccès inattendu; auſſi conſeillons-nous de le tenter, quand le vomiſſement ne réuſſit point. Quelques-uns conſeillent encore d'avaler une cuillerée de vinaigre.



CHAPITRE VI.

Des Maladies ſoporeuſes, & des ſecours momentanés qu'elles demandent.

267. CES maladies préſentent un tout autre ordre de phénomenes que celles que nous venons de conſidérer. Tout eſt en mouvement, tout eſt en action dans ces dernieres; il ſemble que les organes révoltés prennent les moyens les plus puiſſans pour ſubjuguer tout ce qui leur réſiſte; ici, au contraire, ils ſont affaiſſés & dans l'indolence & le repos le plus profond. L'oppoſition de ces deux états offre le contraſte le plus parfait. Le ſommeil qui accompagne les maladies de ce genre eſt joint à diverſes circonſtances qui ſervent à caractériſer des maladies

absolument différentes entre elles. Quoique le cerveau paraisse en être le siége, souvent cependant la cause en est éloignée & n'agit alors que par communication. Nous ne nous occuperons point ici de ces dernieres, mais bien de celles qui dépendent d'une affection primitive du cerveau, & qui sont plus particuliérement connues sous le nom d'Apoplexies.

Apoplexie. 268. C'est avec raison que les Auteurs distinguent trois especes d'apoplexies, n'ayant égard qu'à la cause d'où provient ce genre d'affection. Dans la premiere, qui est l'apoplexie

Sanguine sanguine, le sang est accumulé dans les cavités du cerveau, ou entre ce viscere & les membranes qui le recouvrent. On la reconnaît à un sommeil très-profond, duquel on ne peut tirer les malades, à une respiration ronflante, à un relâchement de tous les membres, & souvent à une pa-

ralysie de tout un côté ou d'un membre seulement, à la couleur du visage, qui d'un rouge vif descend à un violet obscur. Le pouls est plein, il suit à mesure que la maladie avance vers sa fin, & la pâleur revient souvent avec la mort. Dans la seconde, ce sont les sucs blancs ou lymphatiques qui operent les mêmes phénomenes par leur présence dans les mêmes endroits, soit qu'ils soient épanchés ou que leurs propres vaisseaux les contiennent encore. Les principaux symptômes, quoique au fond les mêmes, sont cependant caractérisés par quelques différences propres à constituer l'espece. Le visage est pâle, le pouls est faible, peu rebondissant, la chaleur point considérable; il sort souvent de l'écume de la bouche, la respiration est plus libre, & quelquefois les muscles des yeux sont inégalement convulsés. Enfin, dans l'apoplexie traumatique, le sang est

Séreuse.

Traumatique.

épanché dans un lieu indéterminé, mais à la ſuite de l'impreſſion d'une cauſe mécanique qui, agiſſant à l'extérieur, ſecoue, dérange, détruit l'organiſation du cerveau; c'eſt ce qui a lieu dans le cas de coups reçus à la tête avec fracture & déplacement, à la ſuite des commotions qui produiſent les mêmes effets.

Traitement de la premiere eſpece.

Saignées.

269. Dans la premiere eſpece d'apoplexie, la ſanguine, il faut auſſi-tôt tirer du ſang au malade, & en plus ou moins grande abondance, ſelon qu'on voit les ſymptômes plus ou moins céder à ce genre d'évacuation. On n'eſt point encore d'accord ſur le vaiſſeau qu'on doit ouvrir; chaque Praticien à cet égard a ſa routine dont il s'écarte peu, malgré que les circonſtances le demandent ſouvent. Les uns preſcrivent la ſaignée de pied, qui n'eſt pas ſans avantage, fondés ſur des raiſonnemens de théorie, pendant que

d'autres, d'après des vues particulieres, s'en tiennent opiniâtrément à celle du bras. Les nombreuſes communications que les ramifications des veines extérieures du cou entretiennent avec les ſinus de la dure-mere, tant par les émiſſaires de *Sanctorini*, que par les veines jugulaires internes qui reçoivent tout le ſang qui revient du cerveau, promettent un ſuccès plus certain de l'ouverture de leur tronc, ſi on la tentait ſans ligature.

270. C'eſt d'après la connaiſſance de ces mêmes communications que nous n'héſitons point de conſeiller l'application des ſangſues à l'angle interne des yeux & vers le derriere des oreilles, dans la vue de dégorger les veines angulaires & occipitales, & ainſi de proche en proche les ſinus avec leſquels ces veines communiquent. Mais, en général, cette évacuation ne doit point ſouffrir de

retardement, & l'on y doit revenir trois ou quatre fois plus ou moins précipitamment, ſelon que le pouls le permet, laiſſant cependant à la Nature quelque choſe à faire pour conduire à la perfection une guériſon qui aura été commencée ſous de bons auſpices.

271. Quand cette premiere évacuation aura été faite, on laiſſera le malade tranquille, ayant ſoin de lui tenir la tête plus ou moins élevée, afin de faciliter le retour du ſang vers les grands réſervoirs du cœur. Dans l'intervalle des ſaignées, on fera très-bien de tenir des ligatures ſur les extrémités, pour modérer le retour du ſang vers le cœur, & l'empêcher de fournir une nouvelle matiere à l'épanchement qui cauſe tous les accidens.

Emétique.

272. Il eſt des Praticiens qui dans cette circonſtance ne font nulle diffi-

culté de donner l'émétique. Je l'ai vu prescrire dans quelques hôpitaux, avec cette tranquillité qu'inspire l'assurance du succès. Il s'en faut cependant de beaucoup que les suites en aient été aussi heureuses qu'on se le promettait; car alors les accidens graves qui avaient commencé à s'appaiser en reprenaient plus de vigueur, & la mort ne tardait point à suivre. Il ne faut que réfléchir un peu sur la nature des accidens & sur leur premiere cause, pour sentir toute l'inconséquence d'un pareil procédé.

273. Il n'en est point ainsi de la méthode purgative, on peut y avoir recours sans aucune crainte quelconque. On donne ordinairement, quand la déglutition est libre, des aposêmes dans lesquels entrent le tamarin, la crême de tartre, la manne & le séné en assez haute dose; on les aiguise avec un ou deux gros de teinture de

jalap, & l'on y revient à plusieurs fois après que les saignées ont été réitérées. Les jours intermédiaires, on donne le matin les lavemens purgatifs, dans lesquels on fait entrer le vin émétique à la dose d'une once & même deux, & dans la journée on donne, au lieu de toutes ces fastueuses eaux anti-apoplectiques, une tisane de racines d'oseille, dans chaque pinte de laquelle on fera fondre jusqu'à une demi-once de sel de nitre. Les premieres évacuations améliorent toujours l'état des malades; quand, passé le quatrieme, ils ne vont pas mieux, on a toute raison alors de désespérer. On appliquera les vésicatoires aux jambes, dans l'intention de relever le pouls lorsqu'il commencera à s'affaisser, & on les pansera avec les mouches. Par la sage combinaison des simples remedes que nous venons de rapporter, on voit avec satisfaction les sens peu-

Vésicatoires.

à-peu reparaître ; les grands Ouvrages de Médecine fourniſſent alors tous les moyens de porter cette cure commencée à ſa perfection ; c'eſt pourquoi nous y renvoyons.

274. Quoique l'apoplexie ſéreuſe reconnaiſſe une cauſe différente de la ſanguine, pluſieurs Praticiens ne la traitent pas moins par les ſaignées, avec cette différence cependant, qu'ils y regardent de plus près, quand il s'agit de la réitérer. Malgré la regle établie de ne point ſaigner dans cette eſpece, il eſt quelquefois bon de le faire, notamment dès le commencement ; mais, après cette premiere évacuation, on peut recourir aux émétiques qui n'ont point ici les mêmes inconvéniens que dans l'apoplexie ſanguine ; on leur donne ſpécialement le vin ou le tartre émétique à une doſe plus ou moins grande. Ces remedes ont toujours un bon

Traitement de la ſeconde.

eſtet dès le commencement, ils avivent la circulation des humeurs qui ſe fait lentement dans le cerveau, & facilitent la réſorptition des ſucs épanchés. Ils conviennent toujours quand l'eſtomac eſt rempli d'alimens, comme quand l'apoplexie prend en ſortant d'un grand repas. On applique auſſi-tôt les véſitoires aux jambes, & l'on en maintient la ſuppuration le plus long-tems poſſible; on purge le deux ou troiſieme jour avec les purgatifs draſtiques, & dans les jours d'intervalle on donne des lavemens purgatifs où entrent le ſéné & la coloquinte. La boiſſon que l'on fera ſuccéder aux purgatifs ſera une infuſion de menthe & de méliſſe aiguiſée d'eau de la reine de Hongrie ou de méliſſe ſpiritueuſe; s'il ſuccede quelques affections paralytiques, on donne les potions ſalines & ſuccinées indiquées en pareil cas.

275. L'apoplexie traumatique offre

les mêmes phénomenes que l'apoplexie ſanguine & les mêmes indications à remplir, & en ſus le déſordre extérieur qui ſe manifeſte aux ſens. Nous renvoyons aux préceptes de Chirurgie.



CHAPITRE VII.

De quelques Affections chirurgicales qui exigent les ſecours les plus prompts.

276. L'ADMIRABLE tiſſu de vaiſſeaux & de nerfs dont eſt compoſée notre machine, eſt défendue des injures extérieures par une peau délicate & tranſparente qui en nombre d'endroits laiſſe appercevoir l'organiſation des parties qu'elle recouvre. Si un inſtrument tranchant, de quelque matiere qu'il ſoit, en ſillonne la ſurface, une coupure ou une plaie, ſelon que la force qui le conduit aura été plus ou moins grande, en ſera la ſuite néceſſaire.

Coupure & plaie.

Thrombus, échymoſe.

277. Quand l'inſtrument agit par une pointe aiguë, le ſang qui dans

la plaie ou la coupure, s'épanchait au-dehors, se rassemble vers le lieu piqué, & s'élevant en bosse, forme ce qu'on appelle Thrombus (1), ou se répandant sous la peau, rend le voisinage de la plaie plus ou moins violet, & donne naissance à ce qu'on appelle Echymose. L'issue du sang à travers la division des tégumens, distingue toujours la plaie de la contusion ou meur-

Contusion ou meurtrissure.

---

(1) Les sangsues operent souvent un pareil effet aux endroits où on les applique. Les personnes à qui l'on confie ce soin connaissent les moyens d'y remédier. Il n'est point rare aussi de l'observer chez ceux qui se baignent dans les étangs ou rivieres où l'on trouve des sangsues en grande abondance. Ces vers se fixent alors tellement à la partie qu'ils piquent, qu'on a beaucoup de peine à les faire tomber. Le moyen le plus simple d'y parvenir, est de les asperger d'urine chaude, ce moyen est immanquable; on substitue le vin chaud à l'urine, quand on ne peut s'en procurer.

trissure, quoique cependant il y ait des circonstances où ces deux effets puissent se rencontrer.

278. En général, la cause qui occasionne la derniere affection, prive plus ou moins les parties de leur ressort naturel; de-là l'arrêt des humeurs qui les parcourent & leur prompte dégénérescence, si le volume en est assez considérable pour qu'on ne puisse espérer des secours de l'Art le rétablissement de leur circulation premiere. Quand son impression se fait sur une grande surface, sur des parties charnues qui en amortissent la violence, les organes affaiblis se laissent pénétrer de leurs fluides & deviennent incapables de tout mouvement & de tout sentiment; les fonctions qu'ils devaient remplir sont interrompues, jusqu'à ce qu'ils aient repris toutes leurs forces. Le sang arrêté ou épanché dans l'intérieur des parties ne tarde pas à se

porter à leur ſurface, & de-là la couleur noire, violette ou jaune, qu'on obſerve ſouvent au-dehors quelques jours après une contuſion.

279. Quand, au contraire, l'impreſſion eſt bornée à un point, qu'un os réſiſtant ſe trouve à l'oppoſite de la cauſe contondante, comme à la tête ou à la jambe, il s'éleve promptement ſur le lieu frappé une tumeur plus ou moins ſaillante, depuis le volume d'une noiſette juſqu'à celui d'une pomme environ; on la nomme Boſſe à la tête. Les ſuites ſont bien plus fâcheuſes, quand les os qui forment les grandes cavités de la tête, de la poitrine, du baſſin ou des extrémités, ſont affectés, & que les organes qu'ils préſervent ou ſoutiennent, n'ont pu être garantis; nombre de ſymptômes ſurviennent alors & compliquent tellement la maladie, qu'il n'y a que les plus verſés dans Boſſe.

la pratique qui puissent saisir le traitement qu'ils demandent.

Ce qu'il faut faire dans le cas d'une simple coupure.

280. Quand il n'y a qu'une simple coupure, il faut laisser écouler le sang jusqu'à ce qu'il s'arrête de lui-même, & quand il tarde à s'arrêter, on lave la petite plaie avec de l'eau fraîche, ou on la fait sucer au blessé, & l'on en rapproche promptement les bords qu'on maintient avec un peu de taffetas d'Angleterre ou avec de la baudruche (1); on se sert assez souvent de toile d'araignée, de poudre de tabac, de plâtre pulvérisé ou de farine; mais toutes ces substances, en s'interposant entre les bords de la plaie, en empêchent la coalition, & conséquemment s'opposent à la promptitude de la guérison.

De plaie.

281. Mais si le tranchant de l'inf-

(1) Peau mince qu'on trouve chez les batteurs d'or.

trument pénetre plus profondément, les parties divisées en se retirant chacune, ouvrent un espace où le sang s'épanche en plus ou moins grande quantité, de maniere à ne permettre aucun délai dans les secours indiqués. On lavera d'abord la plaie avec de l'eau froide, & l'on en rapprochera incontinent les bords qu'on maintiendra unis soit avec des languettes de taffetas d'Angleterre ou d'emplâtre d'*André de la Croix*. On mettra une couche de charpie fine sur le tout, pour absorber le sang qui pourra sortir, & l'on retiendra l'appareil par des compresses & un bandage convenable, ayant soin de placer la partie de maniere que les levres de la division ne puissent s'écarter.

282. Comme la plaie que l'instrument piquant a faite, n'est pas toujours suffisante pour permettre au sang du thrombus ou de l'échymose de s'éva- De piqûre.

cuer au-dehors, on doit chercher à le résoudre par les remedes incisifs ou spiritueux que la théorie indique être les plus convenables. Du persil écrasé & mêlé à de l'eau-de-vie est le plus simple & le plus efficace de tous; on peut, quand on n'en a point sous la main, lui substituer le savon noir ou le commun, qu'on fera fondre dans le même véhicule jusqu'à saturation. On applique le persil ou un lit de charpie ou de coton imbibé dans la solution de savon, sur toute l'étendue frappée; on le recouvre de compresses qu'on imbibe de la même liqueur, & à mesure qu'elle s'évapore, on en répand sur l'appareil qui doit toujours être humecté.

Contusion.

283. Le sang répandu dans le tissu de la partie qui a été soumise à l'impression de l'instrument contondant, & même au loin dans la contusion, demande à-peu-près les mêmes re-

medes. Quelquefois on leur ſubſtitue l'eau-de-vie & même l'eſprit-de-vin camphré. Ici, ainſi que dans le cas de plaie un peu profonde, la ſaignée eſt utile & ſouvent abſolument néceſſaire, de même que l'obſervation du régime, qui dans le commencement ne ſaurait être trop ſévere. Quelquefois la quantité de ſang eſt telle qu'on ſe flatterait vainement d'en obtenir la réſolution. Le biſtouri doit alors lui ouvrir une iſſue qu'il ne ſaurait ſe frayer lui-même ſans produire des accidens plus ou moins graves.

284. Si l'os d'une partie a borné l'effet de la cauſe contondante de maniere à produire boſſe, cette petite élévation ſe diſſipera bientôt ſi l'on a ſoin de la preſſer fortement avec le pouce qu'on tient deſſus quelque temps. Ordinairement on la comprime avec un écu qu'on retient en place moyennant un bandeau bien ſerré, quand Boſſes

c'eſt à la tête, ou par quelques autres bandages, quand elle ſiége ſur d'autres parties. Ce ſimple moyen la diſſipe en peu de temps ; mais quelquefois elle perſiſte & préſente un enfoncement vers ſon milieu qui eſt entouré de bords aſſez réſiſtans. Quand on en preſſe quelques points, on ſent un bruiſſement ou une crépitation qui en a impoſé quelquefois pour une fracture. Ce phénomene ne doit point effrayer tant que les ſymptômes ne préſentent aucune gravité, & conſéquemment ils ne doivent apporter aucun changement dans le traitement qu'on a commencé.

Effets des cauſes précédentes conſidérés ſur les os.

285. Les mêmes cauſes qui agiſſent ſur les parties molles pour produire les effets que nous venons de rapporter, ſouvent portent également leurs impreſſions ſur les parties dures, & de-là les plaies, les fractures, les contuſions & les ſuppurations des os.

Cette parité d'affection n'offre rien de ſurprenant à l'Anatomiſte qui connaît la conformité de ſtructure de ces ſubſtances. Ces dernieres cependant conſidérées en elles-mêmes, préſentent tant d'indications à remplir que nous croyons devoir nous diſpenſer d'en faire l'énumération. Nous dirons ſeulement que quand on ſoupçonne à une cauſe contondante aſſez de force pour avoir rompu un os quelconque, notamment aux extrémités, il faut ſe garder de faire exécuter au bleſſé aucun mouvement qui pourrait ou rompre un os qui le ſerait imparfaitement, ou déranger les bouts de celui qui le ſerait tout-à-fait, ce qui non-ſeulement pourrait contribuer à l'augmentation des douleurs, mais encore occaſionner quelques hémorragies, ſi des eſquilles déplacées venaient à piquer les vaiſſeaux d'alentour.

286. Souvent la violence de la cauſe Ecorchures,

contondante eſt tellement dirigée à l'extérieur, qu'elle borne tous ſes effets à ſéparer l'épiderme de la peau, comme on l'obſerve dans l'écorchure. Dans ces cas, les papilles de l'épiderme miſes à nud font éprouver des douleurs plus ou moins aiguës, aſſez ſemblables à celles qu'occaſionnent les brûlures ; ces douleurs augmentent pour peu que quelque choſe frotte les ſurfaces découvertes. Ceux qui font de longs voyages à pied avec des ſouliers durs, ou ceux qui ne ſont point accoutumés d'aller à cheval, ſont ſujets à ces écorchures. Du beurre frais ou de la pommade ordinaire, dont on couvre les parties écorchées, ſont le remede le plus ſimple. Les voyageurs lui ſubſtituent communément le ſuif fondu avec un peu de farine ; ces moyens n'ont d'efficacité qu'autant que le repos concourt avec eux.

Entorſe & foulure.

287. Les entorſes & foulures ſont des

des affections propres aux articulations, & qui ſuccedent à une diſtorſion ſubite & violente de leurs ligamens. On appelle Ereintés ceux chez qui cette diſtorſion ſurvient dans les ligamens de l'épine. Quand elle a lieu dans l'articulation du pied, on l'appelle Entorſe. La douleur eſt d'abord très-vive, & ſi l'on n'y remédie pas promptement, elle eſt bientôt ſuivie d'un gonflement & d'une difficulté dans le mouvement qui peuvent avoir des ſuites fâcheuſes.

288. Quand les regles ne s'y oppoſent point chez le ſexe, il faut faire plonger auſſi-tôt la partie foulée dans un ſeau d'eau froide, & l'y laiſſer deux heures & plus. On réitérera ce bain juſqu'à ce que la premiere douleur ſoit appaiſée, puis on appliquera des compreſſes trempées dans un mélange d'eau-de-vie & de ſel, & on les humectera ſouvent. On placera la partie de

maniere qu'elle ne porte point à faux & qu'elle ſoit élevée. Quand on a trop tardé & qu'il y a déja un gonflement inflammatoire, au lieu de ces remedes on emploiera les cataplaſmes émolliens, les ſaignées & une diete plus ou moins rigoureuſe.

Rupture du tendon d'Achille.

289. Ce n'eſt pas toujours une violence extérieure qui diviſe ou rompt le tiſſu des parties, ſouvent cet effet eſt le produit d'une force qui agit au-dedans du corps; la rupture du tendon d'Achille en offre un exemple fréquent. Cet accident arrive ſouvent pour avoir ſauté un foſſé, une butte, & être enſuite retombé ſur la pointe du pied. Une douleur vive au talon, qui de-là s'étend tout le long du gras de la jambe en ſe fixant vers le genou, la flexion conſtante du pied vers la jambe, l'eſpece de vuide qu'on ſent immédiatement au-deſſus du talon entre les extrémités retirées du tendon,

& l'impossibilité de marcher, en sont autant de signes certains. Quelquefois cependant ces signes ne se manifestent pas tous d'une maniere évidente, mais ils n'en établissent pas moins la présence de la rupture, qui souvent alors est incomplette. Souvent encore elle est bornée à celle du petit tendon du plantaire grêle qui se confond avec le tendon principal; mais alors la sensation, comme d'un coup de fouet qu'on aurait reçu à la jambe, la désigne d'une maniere plus particuliere.

290. Loin de faire marcher le blessé en pareil cas, il faut lui défendre tout mouvement quelconque. On le transportera du lieu où l'accident lui sera arrivé, chez lui, sur une civiere, la jambe fléchie & le pied le plus étendu qu'il sera possible, & en attendant les secours qu'un Chirurgien expérimenté peut seul donner, on étendra sur le mollet une bande de linge fort qui

Conduite à tenir.

prenne du ſommet de la jambe & qui aille juſqu'au bout du pied. On fixera le bout ſupérieur moyennant pluſieurs tours de bande qu'on continuera juſqu'au bas du mollet. On fixera également un bout de bande ſous la plante du pied; enſuite, quand l'un & l'autre ſeront bien aſſujettis, on les rapprochera de maniere à amener la pointe du pied en arriere, & on les liera fermement enſemble pour affronter les bouts du tendon rompu.

Deſcentes ou chute de boyaux.

291. Les hernies ou deſcentes offrent encore un autre exemple de rupture occaſionné par un effort intérieur. Les inteſtins, en ſortant du ventre pour former tumeur à quelque point de ſa ſuperficie, & ne pouvant revenir dans leur lieu naturel, ſont cauſe de tous les accidens graves qui accompagnent ſouvent cette maladie. Une douleur aiguë dans l'aîne qui en eſt le ſiége le plus ordinaire, des coliques, le

hoquet, le vomiſſement, le froid des extrémités, ſouvent la fievre, ſont ceux qui ſe manifeſtent le plus communément, & qui font alors confondre la maladie avec d'autres. Il eſt toujours prudent, quand ils paraiſſent, de conſidérer toute l'étendue du ventre pour découvrir s'ils ne proviendraient pas d'une pareille cauſe. Quand on la découvre, loin de faire aucune tentative pour faire rentrer les parties, il faut les abandonner au Chirurgien qui, par un tâtonnement réfléchi, évitera les ſuites fâcheuſes que des preſſions inconſidérées n'euſſent pas manqué d'occaſionner. On ſe contentera, en attendant, de mettre un cataplaſme de mie de pain ſur la tumeur, & de ſaigner plus ou moins pour diminuer l'inflammation déja exiſtante. Quoique la ſéchereſſe de la bouche, la ſoif & la chaleur demandent des boiſſons rafraîchiſſantes; on doit cependant être réſervé

ſur leur uſage, pour ne point trop ſurcharger les inteſtins & exciter un vomiſſement qui n'eſt déja que trop fréquent.

De la luette.

292. La luette, petit prolongement conique & charnu qui occupe le milieu du voile du palais, tombe quelquefois ſur la baſe de la langue, irrite & agace cette partie de maniere à exciter la toux & ſouvent des envies de vomir purement ſympathiques. Quand la cauſe eſt le relâchement des muſcles qui l'elevent, on y remédie en portant du poivre en poudre deſſus moyennant le manche d'une cuiller à café. Quand le remede eſt long à opérer, on emploie un peu de ſel de tartre ou de tabac; mais il faut faire en ſorte que ces ſubſtances ne tombent point dans l'arriere-bouche, & ſi cela arrive, il faut auſſi-tôt preſcrire un gargariſme avec de l'eau commune.

293. Les corps étrangers qui peuvent

s'arrêter dans la gorge sont des subs-tances alimentaires, ou des substances d'une tout autre nature. Quand ce sont des substances alimentaires, on ne risque rien, si l'on ne peut les retirer avec les doigts ou les pinces, de les pousser plus bas avec un porreau ou une baleine, & l'on fera ensuite boire du thé ou toute autre boisson délayante pour faciliter leur digestion. Mais quelquefois ce sont des esquilles d'os, des fragmens de verre, une épingle, une arête, qui sont fichés dans les membranes de l'œsophage, & qui ne peuvent être rejettés au-dehors ni poussés plus avant sans quelques risques.

Corps étrangers dans la gorge.

294. Dans ces cas, il faut faire en sorte de les retirer au plutôt, & pour y parvenir, on attachera au bout d'une baleine, ou d'un fil de fer flexible, un morceau d'éponge seche, & on le dirigera dans le gosier à-peu-près jus-

qu'au lieu que le malade indique pour être le ſiége du mal, ayant pris toutefois la précaution de mettre un bouchon entre les dents molaires pour tenir la bouche ouverte. On lui donne enſuite à boire un verre d'eau chaude pour gonfler l'éponge, puis on la retire avec une certaine violence. Souvent le corps étranger ſort auſſi-tôt après cette manœuvre; quelquefois cependant il ne ſe dérange pas, alors il faudra irriter le goſier avec la barbe d'une plume pour exciter le vomiſſement, ou bien l'on aura recours à l'éternuement. On a vu les ſecouſſes qui réſultent de ces efforts chaſſer des corps étrangers qui avaient réſiſté aux tentatives les mieux combinées. Si des fragmens de verre, des eſquilles ou des épingles ſont parvenus dans l'eſtomac, l'incertitude de ce qui peut en réſulter porte à chercher à les faire rendre par le

vomiſſement. On y parvient ſans crainte d'aucun accident, en faiſant d'abord bien manger celui qui les a avalés, & en lui donnant auſſi-tôt trois & même quatre grains d'émétique.



CHAPITRE VIII.

Regles que doivent observer les valétudinaires & ceux qui se portent bien, pour se préserver de maladies.

295. Si en santé l'on ne sortait jamais des bornes de la modération, les avis que nous donnons ici seraient entiérement inutiles; mais comme le bon état des organes ne porte que trop souvent à les outre-passer, considérons les moyens de remédier aux accidens que cette transgression occasionne.

Excès dans la boisson.

296. L'excès de la boisson est celui dans lequel on tombe le plus souvent, & celui aussi qui est le moins dangereux. S'il n'est point porté jusqu'à l'ivresse, & qu'il n'occasionne que quelques dérangemens ou incommodités passageres, le

plus sûr moyen de les dissiper, c'est de marcher en plein air ou de monter à cheval après avoir pris quelques tasses de thé bien chaud.

297. Quand l'ivresse a lieu, ce qu'on peut faire de mieux est de se mettre au lit pour ramener le calme dans la machine par une augmentation de transpiration que la chaleur détermine. Si l'on se sent avoir des envies de vomir, il faudra solliciter & aider le vomissement avec le doigt, la barbe d'une plume ou de l'eau chaude. Si l'ivresse est portée jusqu'à l'état comateux, il faut alors recourir aux remedes que nous avons conseillés dans ces cas.

298. L'excès dans les alimens est encore familier à bien des personnes. Quand ces alimens sont de haut goût, & susceptibles en fermentant d'une grande expansion, un verre d'eau froide, acidulée avec de l'esprit de vitriol, dissipera le mal-aise & le Dans les alimens.

ſentiment de peſanteur que l'eſtomac en éprouve. Les glaces, qui chez les perſonnes aiſées terminent ordinairement le repas, peuvent avoir par la même raiſon leur utilité réelle. On doit éviter le ſommeil en pareil cas, & reſter debout en s'exerçant, juſqu'à ce qu'on ſente que l'eſtomac eſt entiérement débarraſſé; faute d'avoir obſervé cette regle, on a vu ſurvenir des apoplexies mortelles après un accident paſſager de ce genre.

Dans les plaiſirs ſenſuels.

299. La vibratilité & l'énergie que donnent aux organes des mets diverſifiés & des vins recherchés, portent ſouvent à ſatisfaire immédiatement après le repas les deſirs ſenſuels qu'ils excitent. Rien de plus pernicieux, quand cet abus dégénere en coutume; la plupart des maux d'eſtomac, des digeſtions laborieuſes, des coliques, des faibleſſes de la vue, proviennent d'une pareille cauſe, & l'on ne peut

y remédier dans le commencement qu'en rompant sur ce point.

300 Tant que l'exercice est modéré, & qu'il ne passe point les forces, il ne peut que contribuer au bon état du corps, & conséquemment au maintien de la santé; mais dès qu'il les excede, il devient cause de nombre de maladies qu'on prévient en se tenant dans le plus parfait repos, en prenant une nourriture légere, & même en se mettant au seul bouillon.

Dans l'exercice.

301. Un moyen prompt de remédier à la fatigue qu'on éprouve souvent à la suite d'une marche un peu longue, c'est de se mettre les jambes dans un bain d'eau chaude, & de les y tenir une heure ou deux, ou de prendre un bain d'eau tiede. C'est la coutume des Orientaux qui la plupart tiennent des hospices publics, où le voyageur, au milieu d'un bois, d'un desert, trouve ainsi à se délasser

& à ſe déſaltérer. Ce moyen peut avoir ſon utilité pour ceux qui ſe ſont fatigués à la courſe, aux armes ou à la paume.

Dans le ſommeil

302. Le ſommeil eſt en général le plus doux reſtaurant que la Nature nous ait accordé. Pendant qu'il a lieu, elle s'occupe à l'écart de la réparation des pertes que le travail & l'exercice du jour ont occaſionnées ; mais quand on s'y livre trop, on en reſſent bientôt les inconvéniens ; il émouſſe la vivacité des ſens, & donne lieu au ſéjour des ſucs dans le ſyſtême cellulaire, d'où proviennent la corpulence, la langueur, la faibleſſe & nombre d'autres accidens. Le ſommeil du jour eſt généralement contraire à la ſanté, à moins qu'on ne le prenne dans les grandes chaleurs & immédiatement après le dîner ; cependant, quoiqu'il rafraîchiſſe quelques-uns, il n'en eſt pas moins pénible pour d'autres, &

particuliérement pour ceux qui menent une vie ſtudieuſe & contemplative.

Regles pour les valétudinaires dont la fibre eſt roide & ſenſible.

303. Les valétudinaires, plus ſujets par leur organiſation à l'impreſſion des cauſes morbifiques, doivent par cette raiſon apporter une plus grande attention à les prévenir, que ceux qui n'éprouvent aucun échec à leur ſanté. Ceux qui ont la fibre roide & en même temps très-ſenſible, étant ſujets aux fievres continues, & principalement aux inflammatoires, feront bien d'éviter tout excès dans la boiſſon ; ils veilleront à ce qu'aucunes des évacuations naturelles ſoit ſupprimées, ils ſe feront tirer du ſang de loin en loin, & noieront leur vin d'eau ; ils éviteront le trop grand exercice & particuliérement celui du corps.

Pour ceux qui l'ont trop ſenſible & vibratile

304. Les perſonnes dont la fibre eſt trop ſenſible & vibratile ſont expoſées aux maladies douloureuſes & ſpaſmodiques ; les ſymptômes hyſté-

riques ou hypochondriaques se manifestent fréquemment chez elles. Elles éviteront les maladies dont elles sont menacées par un exercice modéré, les bains froids, les amers, notamment le quinquina & les eaux ferrugineuses. Elles se purgeront de temps en temps pour éviter les troubles que pourraient occasionner l'amas de quelques saburres. Elles seront avares de leur sang, & éviteront tous les changemens subits, de quelque nature qu'ils soient, particuliérement dans la diete, les vêtemens & les passions de l'ame.

Qui l'ont faible & peu sensible.

305. Une faiblesse & très peu de sensibilité dans la fibre menent à des maladies longues, telles que l'hydropisie, la jaunisse, le scorbut & autres. Ceux en qui l'on observe une telle constitution doivent apporter le plus grand scrupule sur le régime. Ils prendront beaucoup d'exercice, & veilleront à ce qu'aucune évacuation ne soit

arrêtée ou ſupprimée. Les purgations leur conviennent très-bien, ainſi que les émétiques qu'on leur donnera de temps en temps; ils ſe trouveront également bien de l'uſage de la moutarde, du raifort, du creſſon de fontaine, & généralement de tous les alimens qui ſont un peu ſtimulans.

306. La quantité des humeurs excede ſouvent l'eſpace que peuvent fournir les vaiſſeaux pour les contenir; quand cela arrive, on dit qu'il y a pléthore. Dès que la langueur & l'oppreſſion commencent à paraître, il faut ſaiſir ce moment pour rétablir l'équilibre en diminuant les alimens, en cherchant à augmenter les ſécrétions naturelles, en faiſant plus d'exercice de corps, & en donnant moins de temps au ſommeil. Lorſque la quantité des humeurs excede.

307. Quelquefois auſſi la quantité des humeurs eſt moindre; tous les efforts alors doivent tendre à les répa- Qu'elle eſt moindre.

rer par des stomachiques fortifians, par des alimens nourrissans, & par la cessation de tout exercice fatigant quelconque. Le lait, le sagou, le salep, le gruau, les crêmes de riz & de pommes de terre sont les meilleurs auxquels on puisse avoir recours.

Lorsqu'elles tournent à l'acide. 308. Souvent encore les humeurs, quoique relatives au volume des vaisseaux qui les contiennent, péchent néanmoins par leur caractere, elles tournent à l'acidité, particuliérement chez les enfans. Comme ordinairement ce vice provient de la faiblesse des entrailles, on ne peut que bien faire en leur faisant prendre quelques eaux minérales où le fer se trouve sous forme de chaux, comme les eaux minérales de Passy non épurées, ou bien on leur donne les fleurs martiales, ou l'eau de chaux qu'on mêle à quelque véhicule agréable, comme l'eau de canelle sucrée. On leur

Chez les enfans.

retranchera les alimens qui tournent à l'acide, & on leur fera prendre de l'exercice ; quand on ne peut recourir à ce dernier moyen, on le remplace par des frictions légeres qu'on fait sur le ventre & les extrémités. Les adultes qui sont sujets aux mêmes indispositions, éviteront de faire entrer dans leur nourriture des végétaux cruds, ils s'abstiendront d'orge, de laitage & de liqueurs fermentées ; l'eau pure qu'on aiguisera avec un peu d'eau-de-vie, est la boisson qui leur convient le plus. Ils pourront lui substituer une légere infusion d'absynthe ou de camomille dans laquelle on versera quelques gouttes d'élixir de vitriol de *Mynsicht* pour rappeller le ton de l'estomac qui en pareil cas est toujours affaibli. Les tablettes de magnésie ou les pastilles absorbantes leur conviennent très-bien. Chez les adultes.

Lorſqu'elles tournent au caractere bilieux.

309. Les humeurs tiennent encòre du caractere bilieux, quand cette humeur abonde dans ſes réſervoirs, & que la partie la plus exaltée paſſe dans la maſſe du ſang. Pour éviter les accidens qui pourraient s'enſuivre, il faut veiller à la liberté du ventre, en preſcrivant de temps à autre une quinzaine de grains d'aloës & de crême de tartre, ou quelques autres purgatifs, tels que ceux de ſedlitz & autres. On fera uſage pour boiſſon d'une infuſion de feuilles de chicorée ſauvage à laquelle on mêlera un peu de crême de tartre, & l'on évitera les alimens aſſaiſonnés de beurre & d'huile.

A la putridité

310. Quand la corruption des dents, le ſaignement des gencives, leur ſpongioſité, la bouffiſſure & la lividité du viſage indiquent un commencement de putréfaction des humeurs, il convient de ſe mettre à la diette végé-

tale ; on ne vivra que de fruits mûrs, d'herbages auxquels on unira l'uſage modéré du vin, un exercice aiſé, & les fortifians amers.

FIN.

TABLE DES TITRES.

Fin de la Table.

TABLE DES MATIERES.

A

B

C

F

H

R

S

T

V

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-ſceaux, un manuſcrit intitulé *Nouvel Avis au Peuple, par M. Petit-Radel, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris ;* & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 30 Septembre 1788.

PAULET.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux conſeillers, les gens tenans nos cours de parlement, maîtres des requêtes ordinaires de notre hôtel, grand-conſeil, prévôt de Paris, baillifs, ſénéchaux, leurs lieutenans-civils, & autres nos juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur PETIT-RADEL, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au public un ouvrage intitulé : *Avis au Peuple ſur quelques maladies dont les ſymptômes demandent un ſecours momentané, & ſur quelques autres,* &c. s'il Nous plaiſoit lui accorder nos lettres de permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces préſentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de

le faire vendre & débiter par tout notre royaume, pendant le tems de cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux réglemens de la librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & à l'arrêt de notre Conseil, du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la présente permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal chevalier Garde-des-sceaux de France, le sieur BARENTIN ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre bibliotheque publique, un dans celle de notre château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur BARENTIN ; le tout à peine de nullité des présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou

à la fin dudit ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre huissier ou sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le ving-cinquieme jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-neuf, & de notre regne le quinzieme. Par le Roi, en son conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXIV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 732, folio 134; conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785.

A Paris, le 3 Avril 1789.

KNAPEN, *Syndic.*

